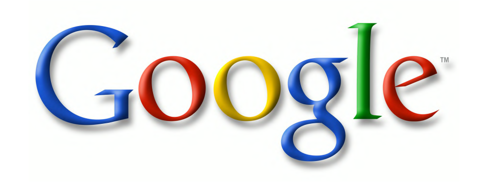
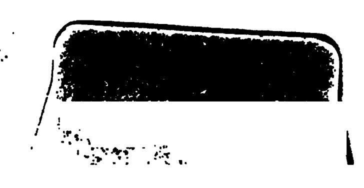





DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution,
1865

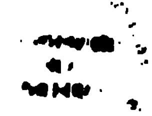


MÉDITATIONS

ÉVANGÉLIQUES.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE CH. MEYRUEIS ET COMPAGNIE
Rue des Grès, 11. — 1857.

MÉDITATIONS



ÉVANGÉLIQUES,

PAR

A. VINET.

PARIS

CHEZ LES ÉDITEURS, RUE DE RIVOLI, 174.

1857



MÉDITATIONS

ÉVANGÉLIQUES.

LES EAUX DE SILOÉ ET LES EAUX DU GRAND FLEUVE.

Et l'Éternel continua encore de me parler, et me dit : Parce que ce peuple a méprisé les eaux de Siloé qui coulent doucement, et qu'il s'est réjoui de Retsin, et du fils de Rémalia ; à cause de cela, voici, le Seigneur va faire venir sur eux les fortes et grosses eaux du fleuve, savoir le roi d'Assyrie et toute sa gloire ; ce fleuve s'élèvera au-dessus de son lit, et se répandra par-dessus tous ses bords. Et il traversera jusqu'en Juda, et il se débordera ; il passera tellement qu'il montera jusqu'au cou, et il étendra ses ailes, qui rempliront toute l'étendue de ton pays, ô Emmanuel! Es. VIII, 5-8.

Quelle longue et déplorable histoire que celle des désobéissances du peuple élu ! Quelle longue et touchante histoire que celle de la patience de Dieu ! L'Ancien Testament n'est que le récit de cette lutte

obstinée entre l'homme qui cherche sans cesse à échapper à Dieu, et Dieu sans cesse occupé à le retenir où à le ramener. Aurions-nous jamais, de nous-mêmes, attribué un tel caractère et une telle conduite à ce *Dieu caché, qui habite une lumière inaccessible*, et pour qui, non-seulement les individus, mais les nations entières, sont *comme une goutte qui tombe d'un seau, et comme la menue poussière qui s'attache à une balance?* Aurions-nous cru que cette poussière pût faire pencher cette balance? Et cependant il en est ainsi, mes chers auditeurs; oui, cette poussière pèse dans cette balance; oui, ces créatures qui ont tant de raison de redire, après le prophète : *Qu'est-ce que de l'homme mortel que tu en prennes soin, et du fils de l'homme, que tu le visites?* Dieu, qui les a formées à son image, en fait aussi l'objet de sa sollicitude; il s'en occupe assidûment, il veille sur elles, il prend garde à toutes leurs démarches, il tient compte de toutes les actions et de toutes les pensées de chacune d'elles; chacune d'elles vaut à ses yeux tout un monde, que dis-je? chacune d'elles, en tant que responsable et immortelle, vaut à ses yeux tous ces mondes dont l'immensité nous accable, quoique notre âme soit plus grande par ses désirs, par ses besoins, par sa capacité, que chacun d'eux et que tous ensemble. Dieu peut faire, d'une seule parole, éclore de nouveaux cieux aux limites mêmes des cieux; mais la naissance secrète et ob-

scure d'une seule âme d'homme à la véritable vie, est un événement plus considérable que la création d'un nouvel univers dans les déserts de l'espace, si l'espace a des déserts. Dieu peut d'un souffle de sa bouche, balayer le firmament, anéantir ces planètes et ces soleils, parmi lesquels le globe où s'agite la multitude humaine n'est que comme un grain de sable dans les grèves de l'Océan, ou comme une goutte d'eau dans l'Océan lui-même; mais cette épouvantable catastrophe ne serait qu'un accident vulgaire au prix de la destruction finale d'une seule de ces âmes que Dieu a faites capables de l'adorer, de le comprendre et de le réfléchir. Cessons donc de nous étonner de tous les soins, de toutes les attentions, de toutes les délicatesses du divin amour; comprenons, en particulier, que l'attention que Dieu ne refuse pas aux individus, il l'accorde aux nations; aimons à reconnaître, dans sa conduite avec le peuple d'Israël, son caractère et les rapports qu'il a voulu former avec l'humanité; car Dieu n'a rien fait, n'a rien été pour ce peuple, qu'il ne fasse et qu'il ne veuille être pour tous les peuples et pour tous les hommes; seulement il a agi avec Israël à découvert et par une providence miraculeuse, afin que nous sachions le reconnaître là même où sa providence agit par les causes secondes et par les lois de la nature; lois qui suffisent toujours à ses desseins, et qui lui auraient pleinement suffi même

avec le peuple d'Israël, s'il n'avait pas fallu, afin de constater une fois pour toutes à nos esprits charnels la continuelle présence et la continuelle action de Dieu sur la terre, que le Créateur sortît pour ainsi dire de la création, et que l'Auteur de la nature se montrât indépendant et distinct de la nature. Mais une fois que ce voile est tombé, ne nous étonnons de rien ; ne nous étonnons pas qu'un père agisse en père ; qu'il ait, dans sa sphère divine, toutes les sollicitudes et les tendresses d'un père, qu'il ait même celles d'une mère ; que la charité infinie ait d'infinies condescendances ; qu'elle humilie sans mesure son langage pour exprimer un amour sans mesure ; que ce Dieu puissant et souverain soit *en détresse dans toutes nos détresses ;* que *son Esprit soit contristé par nos rébellions ;* que ce même Esprit *conduise tout doucement les hommes, comme on conduit une bête qui descend dans la plaine*, et que, se représentant à ses enfants comme une nourrice tendre et attentive, il leur annonce, par le prophète, *qu'ils seront portés sur le côté, et qu'on les caressera sur les genoux.*

Étudions donc avec soin, mes chers auditeurs, l'histoire du peuple d'Israël : c'est notre histoire ; étudions, si j'ose le dire, le Dieu d'Israël : c'est notre Dieu. Que cet Ancien Testament, trop négligé, si nécessaire, devienne notre conseiller et notre moniteur ; appliquons-nous toutes les exhortations, tous

les reproches, toutes les menaces que Dieu adressait à son peuple par la voix des prophètes; sachons bien que cette voix des siècles passés a parlé pour tous les siècles et pour tous les hommes; que, sous ce rapport, l'Ancien Testament n'est pas ancien, ne le sera jamais; et qu'il y aura toujours un peuple d'Israël pour lire le livre d'Israël.

Mais les réflexions que notre sujet nous a suggérées ne doivent pas nous retenir trop longtemps loin de notre sujet. Elles nous ont indiqué dans quel esprit nous devons aborder le texte d'Ésaïe; abordons-le sans plus tarder, et rappelons d'abord à quelle occasion ces paroles furent prononcées.

Au milieu d'une prospérité dont il n'avait point rendu grâces à Dieu, le peuple de Juda se vit menacé du plus grand des dangers. Les rois d'Israël et de Damas, ligués contre lui, étaient prêts à dévorer ce petit et faible royaume, lorsque le roi d'Assyrie, dont Achaz avait réclamé le secours, se jeta sur les envahisseurs, et sous prétexte d'empêcher une injuste conquête, dépouilla de leurs états les deux princes qui avaient voulu dépouiller des siens le roi de Jérusalem.

Mais cet heureux événement, au lieu de toucher le cœur de ce peuple, n'ayant fait que l'enfler d'orgueil, Dieu, qui l'avait successivement attiré par le bienfait d'une existence tranquille et par une déli-

vrance inespérée, passa des bienfaits aux châtiments; mais toujours patient, il annonça longtemps à l'avance les coups qu'il réservait à ces enfants rebelles, leur donnant ainsi le temps de réfléchir, de revenir à lui et de conjurer encore les malheurs qui les menaçaient. Avertissement inutile, et pourtant dont les Juifs avaient obligation à Dieu comme s'ils en avaient profité, puisque rien, sinon leur témérité et leur endurcissement, ne les empêcha d'en profiter. Dieu, toujours fidèle en ses promesses, ne l'est pas moins en ses menaces. Au temps qu'il avait fixé, sous le règne d'un roi pieux, dont le sage gouvernement et les saints exemples semblaient enfin promettre à l'Éternel un peuple selon son cœur, la tardive mais infaillible justice de Dieu se manifesta. Déjà le royaume de Juda en avait eu comme un avant-goût. Pour n'avoir pas voulu, dans son danger, se reposer sur l'Éternel, dont le secours lui avait toujours suffi, il avait fait l'expérience que les peuples, comme les individus, en se donnant des protecteurs, se donnent des maîtres. Il était devenu tributaire, c'est-à-dire vassal du roi d'Assyrie; mais ce n'était point assez. Sous le règne d'Ézéchias, le roi d'Assyrie, déjà maître de Damas et du royaume des dix tribus, voulut ajouter Juda à ses précédentes conquêtes. Ses troupes inondèrent, *comme les grosses et fortes eaux d'un fleuve*, le petit état dont Jérusalem était la capitale; toutes les villes fortes fu-

rent prises; toutes les calamités qui accompagnent une guerre barbare, désolèrent cette terre sacrée que le prophète, dans une sainte extase, appelle ici *la terre d'Emmanuel;* et la soumission de Jérusalem allait achever la destruction politique du royaume de Juda, lorsque, dans le secret de son conseil, l'Éternel dit : « C'est assez! » et, brisant l'instrument de ses vengeances, promenant, pendant la nuit, dans le camp des Assyriens un glaive silencieux, fit voir aux Juifs, aux premiers rayons de l'aurore, la terre jonchée de cent quatre-vingt mille cadavres ennemis, et les rendit épouvantés de leur délivrance même. Néanmoins de grands maux comme de grandes terreurs avaient dû précéder cette délivrance miraculeuse. De combien de ses enfants, durant cette terrible invasion, la terre de Juda n'avait-elle pas bu le sang et recouvert les os! Ah! sans doute, devant les débris fumants de leurs demeures, et près des tombes toutes fraîches de leurs époux et de leurs fils massacrés, les femmes de Juda comprirent que le prophète avait été trop bien inspiré lorsqu'il s'était écrié, de la part de son Dieu, et comme épouvanté de sa propre vision : *Le Seigneur va faire venir les fortes et grosses eaux du fleuve, savoir le roi d'Assyrie et toute sa gloire; ce fleuve s'élèvera au-dessus de son lit, et se répandra par-dessus tous ses bords; il traversera jusqu'en Juda, et il se débordera; il passera tellement qu'il montera jusqu'au cou; et il*

étendra ses ailes, qui rempliront toute l'étendue de ton pays, ô Emmanuel!

Laissons, mes frères, le châtiment, et voyons le crime. C'est le double crime de la prospérité : l'ingratitude et l'insolence; la première, figurée par ces mots : *Vous avez méprisé les eaux de Siloé qui coulent doucement;* la seconde, indiquée par les mots qui suivent : *Vous vous êtes réjouis de Retsin et du fils de Rémalia*, c'est-à-dire de la ruine du roi de Damas et de celle du roi d'Israël.

Le peuple avait méprisé les eaux de Siloé qui coulent doucement. C'est-à-dire que, quand sa vie coulait comme celle d'un pur et tranquille ruisseau, qui n'a à lutter ni contre ses rives, ni contre aucun obstacle jeté dans son cours, il n'avait pas admiré, il n'avait pas béni la bonté de ce Dieu qui veillait à ses frontières, qui gardait ses cités, qui le laissait vivre sous la protection des lois de ses pères, recueillir en sécurité le fruit de ses travaux, et *se reposer* avec ses enfants *sous sa vigne et sous son figuier.* Cette existence tranquille et prospère, tandis que tant d'autres peuples gémissaient sous la verge de l'oppresseur, ou soutenaient, contre des conquérants barbares, une lutte désespérée, n'avait point élevé son cœur vers le Dieu de qui lui venaient tous ces biens. S'il étendait ses regards sur les misères des peuples voisins, ce n'était pas pour les reporter ensuite sur sa propre félicité et pour en remercier

l'auteur; c'était apparemment pour satisfaire cette avidité de spectacle et de bruit, ce besoin d'émotions tragiques, cette imagination turbulente qui nous fait aimer, aussi longtemps que nous n'en sommes pas menacés, les scènes de désordre et de malheur. Mais sa prospérité, sa paix, lui paraissaient simplement dans l'ordre : c'était, à ses yeux, un de ces biens légitimes dont on ne peut pas être privé sans injustice; quelque chose de si naturel et de si nécessaire que ce n'est pas la peine d'y songer, moins encore de s'en étonner. Il se laissait, sans réflexion, porter par le doux fleuve de sa vie, sans s'aviser même que sa vie pût avoir un autre cours; sans penser que son bonheur était un don, une grâce, et que jouir sans reconnaissance, c'est positivement dérober son bonheur. Il méprisait les eaux de Siloé qui coulaient doucement, et il les méprisait parce qu'elles coulaient doucement; plus agitées, plus tumultueuses, elles eussent excité son admiration en même temps que son effroi; leur bruit orageux lui eût parlé de leur source voisine du ciel, et il eût reconnu que ce fleuve était un fleuve de Dieu.

Ce peuple s'était *réjoui au sujet de Retsin et du fils de Rémalia*. Second reproche que Dieu lui adresse par le prophète. C'est-à-dire que l'insolence avait été, chez le peuple d'Israël, la compagne de l'ingratitude. Il ne s'était pas seulement réjoui, il avait triomphé avec orgueil. Il avait sans doute insulté ses

1*

ennemis, comme on les insulte si volontiers quand on n'a eu ni le courage de les affronter, ni la peine de les vaincre. Il n'avait pas reconnu, dans ce danger si subitement apparu, si heureusement écarté, mais par une intervention étrangère, et en tout cas par la permission de Dieu, que son sort n'était pas entre ses mains, qu'il n'était nullement le maître des événements, que le danger pouvait renaître de cette délivrance même, et que toute confiance absolue de l'homme dans ses propres forces et dans sa propre sagesse, est proprement un démenti donné à la souveraineté de Dieu, et une rébellion contre cet arbitre suprême de toutes les destinées. Il s'était réjoui, dit le prophète, au sujet de Retsin et du fils de Rémalia. Dieu défend-il de se réjouir? Non, il nous dit lui-même : *Réjouissez-vous*; mais il ajoute : *avec tremblement*. Le tremblement, c'est-à-dire un profond respect, un sentiment et un aveu de dépendance, une humiliation d'autant plus profonde que la joie est plus vive, voilà ce qui doit, non diminuer, mais sanctifier la joie dans le cœur de tout homme qui croit en Dieu, et qui sait que lui-même ne peut rien, qu'il ne possède rien qu'à titre de concession temporaire et toujours révocable, et qu'il n'y a ni force, ni sagesse, ni prudence pour résister à l'Éternel.

Mes frères, le peuple de Juda avait-il mérité les reproches que l'Éternel lui adresse dans notre texte?

Nous ne la savons d'une manière positive que par ces reproches eux-mêmes, qui ne peuvent être injustes sortant d'une bouche prophétique, et auxquels d'ailleurs l'accomplissement des menaces de l'Éternel donne une redoutable confirmation. Mais un trait, rapporté au second livre des Rois, peut nous faire entrevoir combien les prospérités temporelles les plus soutenues et les délivrances les plus éclatantes étaient loin d'avoir disposé les cœurs de ce peuple à la reconnaissance et à l'humilité. A peine Achaz, roi de Juda, qui était allé à Damas pour rendre hommage au roi d'Assyrie son libérateur, eut-il vu, dans un temple de la cité conquise, un autel consacré au culte des faux dieux, qu'il en fit prendre le modèle pour en élever un tout pareil dans le temple du vrai Dieu à Jérusalem. Le grand-prêtre Urie, à qui ce modèle fut envoyé, reçut et exécuta l'ordre de substituer un autel de cette forme à l'ancien et seul légitime autel, qui fut transporté ailleurs et mis, en quelque sorte, au rebut. Si l'on considère que ce nouvel autel était emprunté à un culte idolâtre, si l'on se rappelle que rien, dans le culte des Hébreux, n'était arbitraire ou d'invention humaine, mais que tout, jusqu'au moindre détail, avait été réglé par Dieu, et que le culte était si intimement uni à la religion, qu'on peut dire qu'il faisait partie de la doctrine et de la foi nationales, on reconnaîtra qu'immédiatement après des témoignages signalés de la

clémence de Dieu, la religion nationale, la religion que la nation tenait de Dieu même, fut altérée par un prêtre, au commandement d'un roi, le peuple les regardant faire. Et si nous en rendons le peuple responsable, mes frères, ce n'est pas sans raison; car jamais une tentative semblable ou n'aurait pu réussir ou même n'aurait été hasardée au milieu d'un peuple attaché à sa religion, et, par conséquent, mettant sa religion au-dessus de tout (1). Si l'on en croit la tradition, Achaz put aussi, sans résistance, supprimer les écoles où les enfants de ses sujets étaient instruits dans la loi de Dieu. Ce nouvel attentat reste à la charge d'Achaz; mais aurait-il osé le commettre, s'il ne s'y était senti comme autorisé par cette indifférence et cette apathie générales, qui sont, pour un méchant prince, l'encouragement le plus puissant et la plus dangereuse complicité? Il semble, mes frères, qu'on peut juger d'après des faits semblables si la nation avait puisé dans les bienfaits de Dieu des leçons de reconnaissance et d'humilité, ou si le prophète éait fondé à lui reprocher d'avoir ***méprisé les eaux de Siloé qui coulent doucement***,

(1) Suivant le deuxième livre des Chroniques (chap. XXVIII), l'impiété d'Achaz ne s'en tint pas là. Il sacrifia ouvertement aux dieux étrangers, il dépouilla le sanctuaire, il brisa les vases saints, il ferma les portes de la maison de l'Eternel, et dans tous les coins de Jérusalem, c'est-à-dire à la face du peuple ou complice ou épouvanté, il éleva des autels aux faux dieux.

et *de s'être réjouie* avec indiscrétion et avec insolence de la ruine ***de Retsin et du fils de Rémalia.***

Il ne faut pas nous étonner, mes frères, que le peuple d'Israël nous soit présenté, dans l'Écriture sainte, comme un miroir où chacun de nous peut se reconnaître. Rien n'est plus propre qu'un *peuple* à représenter l'*homme naturel,* avec tous les caractères essentiels qu'il a dans chaque membre de l'espèce. Aucun *individu* ne conviendrait aussi bien à ce dessein. Il y aurait toujours quelque chose à ajouter, ou quelque chose à retrancher. Dans un peuple, pris en masse, les traits individuels, ceux qui distinguent une personne entre toutes les autres, et qui empêchent qu'elle ne puisse représenter l'humanité, ces traits disparaissent, pour ne laisser subsister que ce qui est commun à tous les hommes dans tous les temps. Et peut-être le peuple d'Israël, chez qui tous les traits de l'homme naturel se prononcent avec une énergie particulière, était plus propre qu'un autre à l'usage dont nous parlons. En lisant l'histoire d'Israël, il n'est personne qui ne soit à chaque instant contraint de s'écrier : « Voilà l'homme ! » Il n'en est pas, au reste, de l'homme nouveau, ou du second Adam, comme de l'homme naturel. Si celui-ci n'a pu trouver son type (1) que dans un peuple, l'autre,

(1) Modèle, échantillon parfait, individu qui présente, sans mélange et dans leur plus grande vérité, tous les caractères de l'espèce.

je veux dire l'homme nouveau, devait le trouver dans un homme. Ce n'est pas l'humanité qui pouvait fournir à l'humanité elle-même l'image de la nouvelle créature; il fallait que cette nouvelle créature fût réalisée dans un individu, si jamais elle devait l'être; car, quand on pourrait, en ramassant tous les plus beaux traits que peut fournir l'histoire du genre humain, composer de ces mille traits épars l'idée de l'homme nouveau, encore ne serait-ce qu'une *idée;* mais cette idée même, l'humanité ne la fournira jamais; on ne pourra jamais trouver, ni dans un homme à part, ni dans tous ensemble, de quoi se former l'idée de l'homme nouveau, parce que le principe qui crée cet homme-là n'existe ni dans tel ou tel homme, ni dans tous ensemble. La réalité de la nouvelle créature ne pouvait donc nous être offerte que dans une nouvelle créature, dans un nouvel Adam, dans un nouveau chef de l'humanité, dans un être qui pût s'appeler à bon droit le « Premier-Né d'entre les créatures. » Et c'est seulement en présence d'un tel homme que l'humanité, étonnée, ravie, et se prosternant pour adorer, pouvait s'écrier : « Voilà l'homme! »

Puisque le peuple de Juda est la parfaite image d'un homme, à plus forte raison le trouverons-nous propre à représenter une nation; toute nation peut retrouver, plus ou moins, son histoire dans l'histoire de Juda : qui nous empêcherait donc, mes chers

auditeurs, de vous prendre comme nation, et de vous appliquer, dans ce sens, les paroles de notre texte? Qui nous empêcherait de rechercher si le peuple dont vous faites partie n'a jamais *méprisé les eaux de Siloé qui coulent doucement*, s'il ne s'est jamais *réjoui au sujet de Retsin et du fils de Rémalia*, et, dans ce cas, de faire gronder à ses oreilles *ces grosses et fortes eaux* qui s'amoncellent sous l'œil de Dieu pour submerger un peuple dédaigneux et, on le croirait, ennuyé de sa prospérité? Il y a quelque chose d'effrayant dans un bonheur trop prolongé et trop complet, à moins que ce bonheur ne soit humble, sérieux et reconnaissant; et ce n'est pas sans quelque raison qu'un roi, célèbre par la constance inouïe de sa prospérité, jeta dans l'Océan, pour conjurer par un petit malheur de plus grandes calamités, un précieux joyau que l'Océan lui renvoya dans les entrailles d'un poisson. Peuple vaudois, tu n'as rien jeté dans l'Océan, et il ne te servirait de rien d'y jeter quoi que ce soit, à moins que ce ne fussent ton orgueilleuse tranquillité et ta paisible ingratitude. Que n'aurions-nous pas à te dire, en des temps comme ceux-ci, en t'appliquant les paroles d'un texte qui s'adresse proprement à une nation! Et n'est-ce pas là le premier usage que nous en devrions faire? Mais ce sujet, ou plutôt ce côté du sujet, a occupé toutes nos chaires il y a bien peu de temps; et d'ailleurs, en appliquant notre texte aux individus

et aux familles, ne l'adressons-nous pas à la nation, qui ne peut prospérer et souffrir que dans les individus et dans les familles dont elle se compose ?

Revenons, mes frères ; le peuple juif est l'image, je dirais volontiers l'image authentique et officielle, de l'homme naturel. Et chacun de nous, en tant qu'homme naturel, ou pour ce qui lui reste de l'homme naturel, trouve dans l'histoire du peuple juif sa propre histoire anticipée. Tout ce qu'a fait ce peuple, soit en bien, soit en mal, nous l'avons fait ou nous le ferons. C'est donc nous aussi à qui Dieu reproche, dans le prophète, d'avoir *méprisé les eaux de Siloé qui coulent doucement*, et de nous être *réjouis à cause de Retsin et du fils de Rémalia.*

Eh! qui de nous ne doit s'accuser d'avoir méprisé ou de mépriser encore les eaux de Siloé qui coulent doucement? Qui de nous n'a méprisé ou ne méprise le bonheur? Quoi! le bonheur? Oui, mes frères, le bonheur. Il n'y a rien qu'on méprise davantage. Non pas assurément qu'on ne veuille être heureux, et qu'on ne fût très fâché de cesser de l'être. Mais on méprise le bonheur, dans ce sens au moins, qu'on ne le sent pas, et on ne le sent pas, parce qu'on ne réfléchit pas que le bonheur ne nous est point dû, qu'il est un simple don, et l'effet d'une pure grâce ; que Celui qui nous le donne eût pu nous le refuser ; que nous ne continuons à en jouir que parce que sa bonté nous le confirme tous les jours ; et que, bien

loin que notre bonheur soit seul dans l'ordre, bien loin que le bonheur soit notre état naturel, il serait tout aussi conforme à l'ordre et tout aussi naturel, que nous fussions malheureux ; qu'à tout prendre, notre malheur serait plus facile à comprendre que notre bonheur ; et que notre bonheur n'est dans l'ordre qu'autant que c'est la volonté de Dieu de nous le donner ou de nous le conserver. Nous ne devrions le considérer que comme un *sursis*, comme un délai miséricordieux, comme un effet de la patience divine, ne le recevoir tous les jours que comme une faveur inattendue, et de la même manière qu'un coupable reçoit une grâce sur laquelle il ne devait point compter. Mais que nous sommes loin de là! On dirait que, jouissant de notre prospérité comme d'un droit, nous ne daignons pas en savoir gré à Celui qui en est la source; nous le traitons (qu'il nous le pardonne!) comme il traitera lui-même l'ouvrier inutile, à qui l'on ne doit rien, parce qu'il n'a fait que ce qu'il était obligé de faire; nous avons l'air de l'estimer faible aussi longtemps qu'il est bon, de regarder notre bonheur comme une chose qui ne dépend pas de lui, qui ne vient pas de lui, et qui ne témoigne pas de sa puissanee; il semble que nous ne ferons cas de cette puissance, que nous ne saurons la reconnaître, que du moment qu'elle s'exercera contre nous et à notre dommage. Hélas! mes frères, l'homme s'est toujours montré tel; toutes les religions qu'il s'est faites en

rendent témoignage; toutes, plus ou moins, portent l'empreinte de la terreur; toutes semblent inspirées par le désir de conjurer loin de lui les calamités de la nature; la reconnaissance s'y montre beaucoup moins que l'intérêt; il n'y a que trop de raisons de croire que s'il n'eût pas connu le malheur et la mort, il n'eût donné que peu de pensées et peu d'intérêt à la religion; les temps d'une tranquille prospérité sont, presque toujours, dans la vie des hommes et des nations, des temps de tiédeur et d'indifférence; partout les individus comme les nations, les nations comme les individus, ont *méprisé les eaux de Siloé qui coulent doucement.*

Mais si une prospérité constante et uniforme devait avoir ce déplorable effet, il semble que des dispensations qui, en raffermissant un bonheur ébranlé, nous montrent que ce bonheur ne nous appartient pas et qu'à toute heure il peut nous échapper, il semble qu'un Dieu qui menace et qui, par bonté, suspend l'effet de sa menace, doive ramener notre cœur à la vérité et à Dieu. Que d'occasions, mes frères, pour ce bienheureux retour! Que de dangers dissipés, et qui n'ont duré que le temps nécessaire pour que nous puissions les apercevoir et les mesurer! Que de fois nous avons vu l'édifice de notre bonheur terrestre prêt à crouler! Que de fois nous avons cru voir la mort marquer du doigt un membre de notre famille, les intempéries de l'air menacer nos

récoltes, une crise commerciale se préparer à engloutir notre fortune, l'incendie étinceler sous notre toit et s'évanouir, ou le nuage de la calomnie envelopper et obscurcir notre réputation! N'y a-t-il pas eu dans la carrière de chacun de nous un bon nombre de ces moments où la vie semble suspendue à une seule crainte, où le cœur bat à coups pressés dans la poitrine resserrée, où notre destinée chancelant au bord d'un abîme cherche, en se balançant, son équilibre perdu? Oh! qui nous eût pris dans le moment de notre effroi, quels regrets, quel repentir n'eût-il pas surpris dans notre âme! Quelle estime de ces eaux de Siloé que nous méprisions tout à l'heure! Quelle appréciation de notre bonheur au moment même où il nous échappe! Quelle humble reconnaissance! Quel aveu de notre dépendance et des droits du Seigneur! Quel vif sentiment de la vérité! Que de prières enfin, que de vœux, que de projets! et comment ne pas espérer beaucoup pour notre cœur d'une délivrance si ardemment souhaitée, et demandée avec tant d'instances!

La délivrance est venue, et avec elle l'ancien homme, les anciens mépris, l'ancienne insensibilité. Il n'y a eu, dans ce cœur, de place que pour la joie, aucune pour la reconnaissance. La prière commencée a subitement tari sur ces lèvres encore tremblantes d'émotion et d'effroi. Sentiment de la dépendance, regret de l'avoir méconnue, résolutions humbles et

pieuses, tout a disparu comme un rêve. Si l'on y pense encore, c'est pour s'étonner d'avoir craint; on a honte de s'être exagéré le péril; on le voit aussi petit qu'on l'avait vu grand; on fait le brave contre le danger disparu; on le défie, on l'insulte comme un ennemi fugitif. On se réjouit au sujet de Retsin et du fils de Rémalia, mais de cette joie orgueilleuse qui allumait la colère de Dieu et armait de malédiction la parole du prophète. Ainsi, la délivrance qui devait subjuguer notre ingratitude, n'a fait, si l'on peut parler ainsi, que la couronner d'insolence; et de même qu'une prospérité continue nous avait fait oublier la souveraineté de Dieu, il semblerait que la délivrance qu'il vient de nous accorder l'ait convaincu d'impuissance, et nous ait appris seulement que nous pouvons nous passer de lui. Ces dangers évités les uns après les autres nous inspirent une aveugle confiance en ce je ne sais quoi qu'on nomme *la fortune*, fantôme auquel notre impiété donne un corps, et que, dans notre cœur, si ce n'est dans nos discours, nous substituons à la Providence.

On a dit souvent, mes frères, que l'insolence est le propre des grandes fortunes et la compagne des succès éclatants. Hélas! tout bonheur est insolent, fût-ce le plus obscur et le plus vulgaire. Oui, l'habitude d'avoir, durant des années, trouvé un toit pour couvrir notre tête, un lit pour y étendre notre corps fatigué, des aliments à l'heure de la faim,

cette seule habitude a les mêmes effets que peuvent avoir les conquêtes sur un grand capitaine et d'heureuses spéculations sur un habile marchand. Tout bonheur qui ne nous rend pas reconnaissants nous rend insolents. Ne pas remercier Dieu de son secours, c'est en nier la nécessité; ne pas rendre hommage à Dieu, c'est le défier. On le défie aussi longtemps qu'on ne se confesse pas dépendant de lui, que l'on compte sur le lendemain sans lui, et qu'on ne reçoit pas de lui chaque nouveau jour comme une nouvelle vie, et chaque bienfait comme une aumône.

Je me suis exprimé, mes chers frères, d'une manière absolue, et comme s'il n'y avait pas d'exception. Il y en a, sans doute, et j'espère même qu'il se trouve dans cet auditoire plus d'une personne qui pourrait nous dire que les bienfaits célestes, comme une tiède rosée, ont amolli son cœur, qu'elle s'est senti convier à la repentance par la bonté de Dieu, que la comparaison de tant de patience et d'un amour si prévenant avec tant de désobéissance et tant d'ingratitude l'ont châtiée intérieurement, et plus sévèrement châtiée, il le lui semble du moins, que n'eussent pu faire les plus rudes épreuves. Il en est aussi parmi vous, j'aime à le croire, qui n'ont pas vu s'évanouir dans la joie de la délivrance tout ce que le danger avait fait éclore de bon et de salutaire dans leur cœur humilié; il en est que la

tranquillité n'a pas subitement dépouillés de toutes les bénédictions de l'angoisse. Croyez-vous pourtant que si tous ceux d'entre nous que la prospérité a humiliés et que les délivrances ont rendus à Dieu, sortaient à la fois de cette enceinte, cette enceinte resterait vide? Croyez-vous seulement que notre auditoire en fût sensiblement diminué? Non, vous ne le croyez pas; et votre opinion à cet égard vous oblige à rendre pleine justice à la conduite de Dieu, conduite qui, sans cela, devrait vous paraître inconcevable.

En effet, si les aveugles et les ingrats faisaient l'exception, pourquoi les épreuves feraient-elles la règle? Pourquoi un train de guerre serait-il ordonné à tout homme sur la terre? Pourquoi chaque homme, à son tour, serait-il appelé à passer dans la fournaise? Pourquoi, de cette balance de notre destinée, le bassin où se pèse notre bonheur peu à peu se détache-t-il du sol, peu à peu se trouve-t-il de niveau avec l'autre, peu à peu s'élève-t-il, jusqu'à ce que le bassin du malheur ait à son tour atteint le sol, où son poids funeste le fixe et l'enfonce? A moins que vous ne supposiez en Dieu du caprice ou de l'indifférence, ou du plaisir à voir souffrir sa créature, c'est-à-dire, pour abréger, qu'il n'y ait d'autre Dieu que le hasard, il faut que vous admettiez que les châtiments sont un moyen principal d'éducation pour l'homme, et que les bienfaits, dont

Dieu est d'ailleurs si libéral, ne suffisent qu'à un petit nombre pour être convertis, et à personne pour être sanctifié.

C'est par le bien que Dieu commence, c'est par le mal qu'il continue et qu'il achève l'éducation de chaque individu. Ses voies d'ailleurs sont fort diverses. Il est des hommes sur lesquels, dès l'entrée de leur carrière, ou de plusieurs côtés à la fois, il imprime le cachet brûlant de l'adversité. Mais la plupart reçoivent en partage une existence où les biens l'emportent sensiblement sur les maux, quelques-uns même une existence enrichie de toutes sortes de félicités, en sorte qu'on dirait que Dieu a voulu d'abord essayer sur eux toute sa bonté, et les tenter à la reconnaissance. Mais par des motifs différents, quoique tous aboutissant à un seul motif, Dieu, ou plus tôt ou plus tard, trouble cette félicité. Il est, pour tous ces paralytiques du péché, une heure de la journée où l'ange descend dans le réservoir de Béthesda, et en agite l'eau pour la troubler, afin que ceux qui y descendront alors soient guéris.

Ce n'est pas l'ange de la colère. La colère s'est épuisée en Golgotha; et au fond de la coupe il n'est resté que l'amour, mais un amour sérieux, un saint amour, qui ne se refusera jamais à lui-même de nous affliger pour nous sauver. Et si vous voyez les châtiments de Dieu tomber même sur ceux que

leur conscience a déjà châtiés, et qui, soumis par la grâce, ont accepté la discipline de l'Esprit de Dieu, mes frères, c'est qu'ils en ont toujours besoin, pour renoncer sans cesse à eux-mêmes et au monde, qui ne renonce jamais à eux ; c'est que, sans la souffrance, ils manqueraient d'occasion pour quelques-unes des plus belles vertus qui font le cortége de la foi ; c'est qu'en particulier l'épreuve de leur foi doit produire la patience, un des meilleurs fruits qui puissent croître sur l'arbre de la régénération, et l'une des plus pures offrandes que nous puissions offrir à Dieu, parce que la propre volonté et la force propre y trouvent peu de place ; c'est que leur Maître, qui est venu pour condamner le monde dans sa chair, n'est pas venu pour glorifier le monde dans la leur ; c'est que les serviteurs ne sont pas plus que le maître ; c'est qu'on ne s'unit pas sans souffrir à Celui qui a souffert. Au reste, pourquoi justifions-nous les dispensations de Dieu à leur égard ? songent-ils à s'en plaindre ? en sont-ils étonnés ? avons-nous, là-dessus, quelque chose à leur apprendre ? sommes-nous digne de leur servir d'interprète ? et quant à ceux que la grâce de Dieu n'a pas encore élevés à ce point de vue d'où l'on embrasse toutes les situations les plus diverses avec une religieuse indifférence, ou du moins avec une haute sérénité, et d'où l'on s'écrie avec saint Paul : *Toutes choses concourent ensemble au bien de ceux qui aiment*

Dieu, comment leur faire comprendre par des paroles ou par des raisonnements ce que les faits seuls peuvent faire concevoir, et pourquoi ne pas laisser à la grâce de Dieu le soin de s'expliquer elle-même?

Notre texte, d'ailleurs, nous adresse particulièrement à vous, à qui l'Évangile est encore étranger, bien que vous le connaissiez peut-être et que vous le confessiez; étranger, dis-je, parce que vous ne vous en êtes ni appliqué les promesses ni approprié l'esprit. Mettons-nous tous dans cette classe, mes frères, et ceux en qui le vieil homme domine encore sans partage, et ceux en qui l'homme nouveau a déjà triomphé, et ceux chez qui on le voit se débattre encore dans les étreintes du vieil homme. Mettons-nous tous ensemble dans une même classe; personne n'y perdra rien, chacun y trouvera quelque chose à son usage : car quel homme parmi nous est tellement renouvelé qu'il n'ait rien à prendre pour soi de ce qui s'adresse à l'homme qui ne l'est pas?

A quoi donc servent les malheurs de la vie à l'homme qui, ne connaissant encore que les inspirations de la nature et de la chair, *méprise les eaux de Siloé qui coulent doucement*, c'est-à-dire n'apprécie pas son bonheur, à l'homme qui *se réjouit au sujet de Retsin et du fils de Rémalia,* c'est-à-dire qui s'abandonne à une confiance téméraire dans la for-

tune, au lieu de remettre son sort entre les mains de Dieu?

Nous ne cherchons pas à quoi ces épreuves doivent servir, nous cherchons à quoi elles servent en effet. Ce sont des expériences, vos expériences peut-être, que nous allons vous raconter.

Il arrive pour chaque homme une époque de solennelle visitation. La vie, jusqu'alors, avait coulé comme les eaux de Siloé; non pas exempte de contrariétés, de craintes, ni même de douleurs, mais tranquille à tout prendre et heureuse, telle, en un mot, que tout homme l'accepterait volontiers, à moins que des besoins plus élevés et quelque pressentiment de Dieu et de la vérité, la dépouillant pour lui de tout son charme, ne l'aient contraint de s'écrier, au milieu de tous les biens d'ici-bas : *Mon âme est ennuyée de ma vie!* Mais le moment des grands coups arrive tôt ou tard. Ce n'est pas toujours à grand bruit, c'est sourdement aussi qu'ils tombent sur la vie. Vous ne savez pas toujours pourquoi ce front s'abaisse, ce visage pâlit, ces cheveux blanchissent; quel affront, quelle déception, quelle découverte funeste a flétri cette vie naguère encore florissante, *comment cette vigueur s'est changée en une sécheresse d'été*. Ces symptômes eux-mêmes peuvent manquer aux plus grandes infortunes. Le front serein, l'œil brillant, l'air fier déguisent quelquefois

des tourments intérieurs auprès desquels les plus grandes misères que peut rassembler un hôpital ne sont rien, et qu'on n'apaise qu'en les étourdissant. Qu'est-ce qui a produit cette calamité intérieure, dont le sentiment va quelquefois jusqu'à rendre la vie insupportable? Qui le sait? Qui pourrait le croire? La cause apparente en est quelquefois si petite qu'à peine est-elle digne d'un nom. Mais une aiguille peut faire mourir comme un poignard quand cette aiguille est empoisonnée. D'autres malheurs ont une forme plus distincte et un nom connu. C'est la maladie qui enlève à un homme les moyens de pourvoir à l'entretien de sa famille et le rend dépendant de la pitié d'autrui, ou bien qui, affaiblissant ses facultés sans les lui ôter entièrement, le réduit tout à coup et pour longtemps peut-être à une inaction pénible et humiliante. C'est le crédit, ou la considération, ou même la simple estime, ce strict nécessaire de l'amour-propre, qui se retirent de lui, emportés par la calomnie ou dissipés par des fautes personnelles. C'est le scandale et le déshonneur introduits dans sa famille par l'inconduite d'un enfant mal né ou mal élevé, fléau d'une famille dont son enfance aimable avait été l'espoir et l'orgueil. Ou bien enfin, c'est la mort qui vient frapper à sa porte, et lui demander un, deux, peut-être plusieurs de ces êtres pour lesquels il vivait uniquement, et sans lesquels la vie n'a pour lui ni intérêt, ni sens,

ni but. Peut-être, tandis qu'ils vivaient, les a-t-il négligés, méconnus, dirai-je tout? maltraités et rendus malheureux. Son amour se réveille pour eux empoisonné de remords. Il les apprécie, il leur rend justice lorsqu'il n'est plus temps. Il se consume d'inutiles regrets sur cette tombe sourde et silencieuse, d'où ne sortira jamais, non plus que de son cœur, une douce voix de pardon. Et quoi qu'il en soit, ils sont morts; son œil ne rencontrera plus, dans cette maison qui lui semble à présent si vaste, leurs visages affectueux; leur voix, dont un seul accent ferait fondre son cœur de tendresse et de joie, leur voix qui remplissait et égayait sa demeure, il lui semble toujours qu'il va l'entendre, et il ne l'entend jamais. Il a tout enseveli dans cette mort, excepté lui-même. Ses espérances ses illusions, ses goûts les plus chers sont dans ce tombeau. La scène du monde est changée à ses yeux; cette nature est en deuil, cette foule est un désert. Il peut encore obéir à des devoirs, il peut encore se livrer à la pensée; hélas! il peut encore obéir à des passions; c'est des uns ou des autres de ces éléments que la vie humaine se compose; mais il a cessé de croire à la vie; elle ne lui suffit plus; tous ses biens, tous ses intérêts le laissent vide et affamé; ce prestige de la vie, dont nous sommes presque tous atteints, est dissipé sans retour : aussitôt que l'Éternel nous châtie, il consume comme la teigne ce que nous ai-

mons le plus; il ne laisse rien subsister de ce qui en faisait le prix ou le charme; et l'on serait tenté d'appliquer à cette situation étrange la célèbre parole du Sauveur : *Le sel a perdu sa saveur, avec quoi la lui rendra-t-on?*

Quelquefois les calamités se pressent; le malheur semble jaloux de regagner le temps perdu; un abîme appelle un autre abîme; une pierre détachée de l'édifice entraîne, une à une, toutes les autres; et, au moment même où nous admirions, avec une envie mêlée de je ne sais quel effroi, quelque prospérité bien complète et merveilleusement constante, voilà que la maladie, puis la honte, puis la ruine, puis la mort, arrivent coup sur coup, et font de l'objet de notre envie l'objet de notre pitié. Ainsi s'accomplit à son égard la prédiction d'Ésaïe : *Voici, le Seigneur va faire venir les fortes et grosses eaux du fleuve, savoir, le roi d'Assyrie et toute sa gloire; ce fleuve s'élèvera au-dessus de son lit, et se répandra par-dessus tous ses bords. Et il traversera jusqu'en Juda, et il se débordera; il passera tellement qu'il montera jusqu'au cou, et il étendra ses ailes, qui rempliront toute l'étendue de ton pays, ô Emmanuel!*

Ah! plus malheureux celui que le malheur n'atteindrait jamais, plus malheureux celui qui n'aurait pas ses maux dans le monde, et que l'éducateur divin aurait exclu de sa mystérieuse école! On se demanderait avec raison, à la vue d'une si effrayante

félicité : Qu'a-t-il donc fait pour qu'on l'oublie? Est-il trop pur pour passer au creuset, ou trop mauvais, trop désespéré, pour valoir la peine d'une épreuve?

Mais Dieu n'oublie personne; il *visite* tout le monde. Ce n'est pas nous, mes frères, qui inventons cette expression, c'est l'Écriture qui nous la fournit. Ce n'est pas ordinairement aux biens qu'elle l'applique, comme il semblerait naturel, mais aux maux. Un homme n'est visité de Dieu que quand Dieu le frappe; et tant que le malheur l'épargne, il n'a point reçu la visite de Dieu. Qu'est-ce à dire, mes frères, sinon que Dieu nous est moins visible, que Dieu nous est caché, que nous ne reconnaissons distinctement sa présence et son action que lorsque, sortant de sa bonté comme d'un nuage, il se révèle dans la lumière de sa justice? C'est là, en effet, pour les hommes du monde, le premier effet de ces calamités qui bouleversent l'âme entière. Dieu sort pour eux de sa retraite et de son silence. Son nom se présente à leur pensée, son nom se forme sur leurs lèvres, qui ne l'avaient peut-être jusqu'alors prononcé que pour le profaner. L'effroi, la douleur, le désespoir, élancent de leur cœur un cri vers ce Dieu terrible. Ce cri est l'aveu de leur dépendance, un commencement de soumission, et, chose merveilleuse, un commencement d'amour.

Car, à l'instant même où il les frappe, ils songent

que jusqu'alors il les a bénis. Ce châtiment qui marque la limite de sa patience, en mesure aussi l'étendue. Jusqu'au moment où sa justice éclate, ils avaient été supportés. Tout jusqu'alors avait donc été, de la part de Dieu, douceur, prévenance et longue attente. La colère fait ressortir l'amour; le Dieu juste leur révèle le Dieu bon, ce Dieu qu'ils n'eussent jamais connu, jamais béni, s'il n'avait jamais été pour eux que le Dieu bon! *Car qui est aveugle, sinon celui qui a été comblé de bienfaits?* Ils connaissent son amour au moment où il semble fini; ils s'assurent de sa bonté quand, pour la première fois, il leur donne lieu d'en douter. C'est une chose constante et reconnue, soit que vous preniez les gens du monde ou les personnes de piété, qu'il s'élève plus d'accents d'amour de la bouche des infortunés que de celle des heureux, et que le malheur est en général plus reconnaissant que la prospérité. Les anciennes histoires nous disent qu'un peuple d'esclaves affranchis promit la royauté au premier d'entre eux qui verrait le soleil levant. Tous se tournèrent vers l'Orient, un seul vers l'Occident, et celui-ci emporta le prix; car, tandis qu'une blancheur pâle éclaircissait à peine l'Orient, le soleil, encore invisible, frappait déjà de ses rayons les dernières cimes des montagnes de l'Occident; et pour l'esclave qui regardait de ce côté, le soleil en effet se levait à l'Occident. Pour nous, comme pour

cet homme, c'est à l'Occident que le soleil se lève. C'est dans l'ombre du deuil que Dieu se révèle, et notre douleur, au même temps qu'elle nous rappelle sa justice, nous remémore sa bonté.

Justes pour la première fois envers Dieu (qu'est-ce en effet que reconnaissance, sinon justice?) nous devenons justes envers notre destinée, envers notre bonheur évanoui, envers ces eaux de Siloé que nous méprisions naguère. Ceci est encore un reflet du soleil levant dans les nuages de l'Occident. Le trouble fait valoir la paix comme la maladie fait sentir le prix de la santé. Nous ne trouvons plus ennuyeuse, comme autrefois, la paisible uniformité du bonheur. Nous aimons la monotone régularité de cette félicité évanouie. Nos regrets agrandissent tous ces petits bonheurs de toutes les heures dont la succession non interrompue n'était autre chose, à vrai dire, que le fond même de notre vie. Nous nous étonnons d'avoir pu méconnaître tant de grâces et de mépriser tant de bonté; nous nous demandons compte avec amertume de tout ce chemin parcouru, les yeux fermés, au milieu des magnificences de Dieu, qu'il ne tenait qu'à nous de contempler et, pour ainsi dire, de serrer dans notre cœur. Nous nous trouvons ingrats de n'avoir pas joui, c'est-à-dire, dans le fond, de n'avoir pas été heureux, puisque nous l'avons été sans le sentir et sans nous en douter. A présent, par exemple, que notre œil cherche en vain dans notre cercle

domestique un visage chéri qui y reparaissait régulièrement à chacune des heures qui rassemblaient la famille, de quel prix ne payerions-nous pas une seule de ces heures qui revenaient sans être remarquées, et un de ces regards que les nôtres rencontraient sans émotion et avec l'espèce d'indifférence que donnent trop souvent l'habitude et la sécurité! Combien tout, jusqu'aux détails les plus répétés et les plus vulgaires, nous paraît précieux et regrettable dans ce passé qui ne peut plus revenir! que nous portons envie à ceux qui savourent leur bonheur! que nous trouvons insensés ceux qui, sous nos yeux et comme nous, méprisant les eaux de Siloé qui coulent doucement, laissent misérablement se perdre une félicité dont la source tarira pour eux comme elle a tari pour nous.

Il y a là déjà du remords. Mais ce n'est pas sur un seul point qu'il s'éveille. Car c'est un des effets du malheur, de porter l'alarme dans toute l'étendue de la conscience. Effet bien naturel; la conscience, qui devrait parler en tout temps avec la même force, parle moins haut et moins distinctement dans ces temps de prospérité et de paix où les châtiments de Dieu ne nous parlent pas de sa justice et ne nous rappellent pas ses immuables droits. La conscience est paresseuse; elle s'endort aisément, elle s'éveille avec peine; il ne faut pas moins, pour la tirer de son sommeil, que le bruit des fortes et grosses eaux de

la colère divine. Parce que la sentence contre les mauvaises œuvres ne s'exécute pas incontinent, parce que quelquefois même elle tarde longtemps, le cœur de l'homme se remplit à la fois et de l'envie et du courage de mal faire. Il cherche, pour s'autoriser et se fonder dans le mal, *beaucoup de discours*, et il les trouve; et tant que sa vie est heureuse, ces discours ou ces raisonnements lui paraissent admirables et sans réplique. Mais les *discours* du malheur ont bien une autre force, et réfutent vigoureusement les sophismes du péché. Tous ces beaux raisonnements, toutes ces distinctions subtiles, toutes ces maximes relâchées qui composent la morale des passions, tombent au premier son de cette auguste voix qui se fait reconnaître dans le tonnerre des grosses eaux. La conscience n'a plus que des inspirations vraies, plus que des paroles fortes et précises; elle arrache le voile dont nous avions couvert nos méchantes actions; elle met à nu devant nous tout notre passé; elle appelle en témoignage contre nous mille et mille souvenirs endormis; tous nos péchés, convoqués par sa voix, se lèvent et se rangent en bataille; notre état nous est désormais connu; et le juge vers qui s'élèvent nos regards humiliés ne saurait nous condamner plus absolument que nous nous condamnons nous-mêmes. Qui a fait tout cela? Qui nous a si soudainement replacés au centre même du vrai? Un nuage passant sur notre soleil; une ma-

ladie, une mort, un désastre tombant dans notre vie. L'ivresse du péché est comme celle du vin; la douleur seule, soit extérieure, soit intérieure, peut arracher l'homme ivre à son étourdissement et le faire revenir à lui.

Le malheur enfin obscurcit pour nous le monde visible, et ouvre en nous cet œil intérieur avec lequel on voit l'invisible. Dans la prospérité, les apparences seules étaient pour nous des réalités, et les réalités n'étaient que des apparences. J'appelle apparences tout ce que nous connaissons par le moyen des sens, tout ce qui flatte chez l'homme la convoitise de la chair, la convoitise des yeux et l'orgueil de la vie; j'appelle réalités tout ce que nous connaissons par le moyen de la conscience, tout ce qui n'a de prix qu'aux yeux de la charité, tout ce qui doit subsister après que l'univers aura passé, tout ce qui, dès ici-bas, nous unit à Dieu. Or, la prospérité temporelle a pour effet de nous faire prendre pour une réalité et pour l'unique réalité le monde des apparences, et pour une apparence, pour une simple idée, le monde des réalités. C'est dans le premier de ces mondes que nous croyons vivre, dans l'autre nous croyons rêver. Le monde des formes, des couleurs, des saveurs et des sons, c'est pour nous le monde de la vie; le monde du juste, du bon, de l'amour et de Dieu, c'est pour nous le monde des rêves. Dans l'un, pour nous, est le corps vrai, dans

l'autre seulement l'ombre. O aveuglement! ô folie! ô renversement de l'ordre primitif et éternel! ô profond avilissement de notre âme immortelle! *Est-ce donc là*, pourrait nous dire encore le Seigneur Jésus, *est-ce donc là ce que vous regardez? Il n'en sera laissé pierre sur pierre.* Le malheur, au moins pour un temps, remet chaque chose à sa place, rend invisible, en quelque sorte, ce qui était visible, et visible ce qui était invisible. On sent que ce monde, toujours prêt à fondre et à s'abîmer sous nos pieds, et dont il ne nous restera rien, quand il aura passé, qu'un souvenir inutile et peut-être odieux, ne saurait être le véritable objet de l'âme humaine; que cet objet est ailleurs, loin, bien loin de la portée de nos regards, ou plutôt qu'il est plus près de nous, puisqu'il est en nous, et qu'en rentrant en nous-mêmes, c'est-à-dire dans notre conscience, nous sommes sûrs de le trouver. Et quel est cet objet, si ce n'est Dieu?

Mes frères, c'est ici qu'il faut nous arrêter; nous n'avons voulu décrire que les effets les plus immédiats, les usages les plus prochains des châtiments de Dieu. Ces grâces sont les préparations de la grâce. Tout n'est pas accompli, ni pour nous ni en nous, lorsque le malheur a réveillé en nous le souvenir de Dieu, l'idée de sa justice et de sa bonté, la reconnaissance pour le bonheur dont nous jouissions à notre insu, la conscience de notre infidélité, et enfin

le sentiment de la réalité du monde invisible. Tout n'est pas accompli, mais tout est préparé; c'est sur ces bases que la charité de Dieu se dispose à élever l'édifice de notre salut; une âme dans cette situation est plus propre à recevoir Jésus-Christ; ses douleurs sont la semence de sa joie; et si l'affligé serre précieusement ces choses dans son cœur, le temps n'est pas loin où, selon la promesse de Dieu, *la lumière se lèvera pour lui dans les ténèbres*, où *le lieu désert et le lieu aride se réjouiront*, où *la solitude sera dans l'allégresse et fleurira comme la rose.*

Et cependant, mes frères, je ne puis m'empêcher de me dire : Pourquoi donc attendre, cœurs ingrats, que la douleur nous traîne, sanglants et désespérés, aux pieds de notre bon Dieu? Et pourquoi sa bonté toute seule ne nous convierait-elle pas à la repentance? Quoi! n'aurait-elle jamais cet usage? Quoi! ne pourrions-nous, à l'exemple de saint Paul, vous presser de lui donner cet usage? Quoi! faudrait-il vous dire plutôt (car ce serait dire cela que de ne pas dire le contraire) : Jouissez en ingrats, ou, pour mieux dire, ne jouissez pas. Méprisez, à votre aise, les eaux de Siloé qui coulent doucement; applaudissez-vous avec orgueil de la chute de vos ennemis et de l'évanouïssement de vos dangers; ne veuillez rien devoir à Dieu; fuyez devant sa bonté qui vous poursuit; fuyez jusqu'à ce qu'elle vous atteigne; elle vous

atteindra sans doute, non pas, il est vrai, sous sa forme la plus aimable, mais sous la forme de la maladie, de la honte, de la mort et du deuil. Il faut bien qu'elle prenne cette forme; car ce ne sera jamais que sous les traits du Dieu terrible que vous reconnaîtrez le Dieu bon.

Il a donc tort, ce Dieu toujours sage, il a donc tort d'essayer la bonté, puisque la bonté est toujours inutile! Il se trompe en attendant quelques effets de ce doux soleil, il ne devrait compter que sur la foudre, et la faire éclater sur vous dès les premiers pas de votre carrière! A Dieu ne plaise, mes frères, que nous lui fassions cette injure, et, s'il faut tout dire, que nous vous la fassions à vous-mêmes! Non, ce n'est pas pour rien, ce n'est pas sans sagesse qu'il commence par les bienfaits, et qu'il y persévère longtemps; et nous ne risquons pas de nous écarter de ses intentions et de faillir à notre ministère, en faisant appel à votre reconnaissance, avant que l'adversité vienne lui faire un autre appel, qui peut sans doute être efficace, mais qui peut aussi ne l'être pas, et qui, selon les dispositions où il vous trouvera, pourrait vous arriver trop tard. Non, je ne puis croire que les bienfaits n'aient pas une voix, un langage, et que le cœur de l'homme y soit absolument sourd. Je ne puis croire qu'il soit toujours inutile, à quelque degré de la vie spirituelle qu'on le prenne, de l'exhorter à faire, avec le compte de

ses voies, le compte des bienfaits de l'Éternel, et, s'il se peut, à n'en oublier aucun. C'est un exercice que je vous propose, mes frères ; et je le propose à tous; à ceux qui connaissent tout l'amour de Dieu parce qu'ils connaissent l'Évangile, et à ceux qui ne connaissent encore cet amour que dans la nature et dans la vie extérieure. Je propose à tous de compter tous les bienfaits dont ils ont fait l'expérience ; et par conséquent je propose aux plus avancés, c'est-à-dire aux plus bénis, de descendre, avec les autres, du domaine de la grâce dans celui de la nature, et de joindre à la contemplation des faveurs spirituelles dont ils jouissent celle des faveurs temporelles qui leur ont été accordées *par-dessus* (1). Quel exercice, mes frères, quelle délicieuse occupation, et comme elle remplirait bien quelques-uns des moments que nous pouvons consacrer au recueillement, le matin, le soir, et au milieu de notre travail ! Qu'il serait doux, qu'il serait bon d'épier cette bonté de Dieu dans chacune des fleurs qu'elle fait éclore dans notre vie ! de la saluer, par exemple, dans cette aurore qu'elle fait briller à nos yeux après la restauration que nous a procurée un sommeil tranquille ; de la bénir dans ces forces qu'elle nous rend pour le travail du jour ; dans l'emploi salutaire qu'elle donne à nos facultés ; dans les aliments, quelque simples

(1) Matth., VI, 33.

qu'ils puissent être, qu'elle offre à notre faim; de nous en réjouir dans toutes nos joies, qui toutes viennent d'elle, dans ces innocents plaisirs du toit domestique, dans la santé, dans les progrès de nos enfants, dans leurs plaisirs, qui nous sont plus chers que les nôtres, dans l'affection de nos proches et de nos amis, dans ces entretiens où des amis sages nous font part de leur sagesse, dans ces épanchements familiers où des amis confiants versent leur cœur dans le nôtre; dans ces rencontres heureuses où nous découvrons chez un inconnu, chez un étranger, un ami qu'à notre insu Dieu nous avait préparé; dans la satisfaction de nos goûts et de nos curiosités innocentes; dans la culture de notre esprit et de nos talents; dans la douceur, enfin, de cet air natal, dans la beauté du bon pays que Dieu nous a donné; dans la magnificence de cette nature dont il renouvelle chaque jour les scènes pour l'enchantement de nos yeux et de notre cœur. Voilà ce qui s'appelle jouir; voilà ce qui s'appelle tirer parti de son bonheur; c'est la reconnaissance qui le multiplie; c'est d'elle bien souvent qu'il reçoit sa saveur, c'est elle qui nous donne le sentiment que nous sommes heureux, et qui arrête pour ainsi dire nos félicités devant nous afin que nous ayons le temps de les comprendre et de les goûter. C'est un si pauvre bonheur qu'un bonheur ingrat, qu'il faudrait être reconnaissant ne fût-ce que par intérêt, et pour

savoir qu'on a été heureux; car est-on vraiment heureux quand on ne croit pas l'être? Et quelle différence entre un bonheur qui nous vient du hasard et un bonheur qui nous tombe du ciel? entre un bonheur qui nous est abandonné et un bonheur qui nous est donné? entre celui que nous dérobons et celui que nous recevons? entre la prospérité qui a un auteur et celle qui n'a que des causes? entre des plaisirs qui nous disent que nous sommes aimés, et des plaisirs qui ne nous le disent pas? Comment pourrait-on hésiter? comment ne pas préférer le plus petit bonheur qui nous révèle une intention bienfaisante, à la plus éclatante prospérité où cette intention n'aurait été pour rien? Que l'ingratitude est donc insensée, et qu'elle est bien l'ennemie de notre félicité!

Mais elle est surtout l'ennemie de notre âme; car la reconnaissance est comme le sel spirituel sans lequel toute félicité se gâte et devient infecte. Il n'y a pas de milieu : si le bonheur ne fait pas du bien à notre âme, il lui fait du mal; s'il ne nous sanctifie pas, il nous corrompt. Il faut, à mesure que nous sommes heureux, trembler davantage, prier davantage. Hélas! nous ne dirons jamais, et même nous ne devons pas dire : *Seigneur! s'il était possible que cette coupe*, la coupe de la félicité, *passât loin de moi!* mais il ne faudrait l'approcher de nos lèvres qu'après avoir béni et en bénissant; il faudrait la re-

cevoir à genoux et des mains de Dieu ; il faudrait mêler à la liqueur qu'elle contient, liqueur jamais assez pure, les larmes de l'humilité et de la gratitude. Songez-y bien, ô vous dans le cœur desquels bouillonne et déborde quelqu'une de ces joies qui ravissent tout le cœur; songez-y, vous qui, portés pour ainsi dire sur toutes les mains, entrez triomphalement dans une carrière de gloire et de plaisirs, et qui semblez avoir fait un pacte avec la fortune, mais non pas, comme Job, *un pacte avec vos yeux;* ne laissez pas vos yeux s'égarer vers les causes secondes de votre bonheur; élevez-les vers la cause première; tenez-les arrêtés sur ce bon Dieu qui vous rassasie de biens, sur ce Dieu, votre vrai bien, et sans lequel tous les autres seraient apparents et trompeurs, des maux plutôt que des biens ; que l'orgueil, que l'enivrement, que tous les dangers de la prospérité se perdent dans la reconnaissance ; que cette reconnaissance prenne les devants sur la douleur pour faire naître en vous l'humiliation et la pénitence ; enfin, que votre bonheur vous profite ; qu'il devienne, de bonheur temporel qu'il était, un bonheur spirituel ; qu'il ne soit pas seulement un bonheur, mais une grâce. Tout bonheur est destiné à devenir une grâce, comme toute grâce, à son tour, doit devenir un bonheur :

« Des biens que sur vos pas sème la Providence
« Jouissez, mais surtout jouissez par le cœur;

« Le plus doux des plaisirs est la reconnaissance,
« Et lui seul ne connait ni remords ni langueur.

« Seul, contre le venin des plaisirs de la terre
« Ce plaisir saint et pur nous défend à jamais;
« Mêlée avec l'amour, la joie est salutaire,
« Et qui jouit en Dieu, peut seul jouir en paix. »

LES JUIFS

CONSULTANT JÉRÉMIE.

Jérémie, XLII, 1-XLIII, 4.

Après avoir longtemps averti, longtemps conjuré, longtemps menacé, l'Éternel avait enfin frappé. La Judée envahie, Jérusalem prise et dévastée, la famille royale massacrée, le roi lui-même privé de la lumière et emmené par les vainqueurs sur les rives de l'Euphrate avec une multitude de ses sujets captifs comme lui, tels avaient été les jugements de Dieu sur un peuple rebelle. Un petit nombre de Juifs avaient été laissés dans la Judée, colons pour ainsi dire dans leur terre natale, fermiers du monarque d'Assyrie, étrangers dans les mêmes lieux où ils avaient été citoyens. Ils n'obéissaient plus à des autorités nationales; un officier du roi de Babylone les gouvernait au nom de son prince. Toutefois, dans ce profond abaissement, et dans une servitude universelle qui confondait tous les rangs,

un homme, un Juif était resté, qui gouvernait, au moins par la parole et dans une sphère plus élevée que celle de la politique, cette nation vaincue et malheureuse. Un homme était resté, en qui l'ancienne dignité et la première gloire du peuple juif se conservaient tout entières, et vers qui tous avec respect, et plusieurs avec espérance, élevaient un regard timide. Cet homme était Jérémie, depuis longtemps habitué au martyre, victime depuis longtemps de l'ingratitude de ses concitoyens, et néanmoins l'objet de leur vénération involontaire. Non moins respecté des vainqueurs eux-mêmes, il avait été libre de les suivre à Babylone, où la considération publique et les honneurs l'attendaient. Il eût mené là, libre parmi des captifs, une vie tranquille, et plus heureuse, humainement parlant, que celle que lui avaient faite ses ingrats concitoyens dans leur commune patrie et dans le temps de leur prospérité. Maître de choisir entre Babylone et son pays, il choisit son pays : c'était presque choisir l'exil. Il ne se demanda pas où il se trouverait mieux, mais où il serait plus utile, où il était le plus nécessaire, et il n'hésita pas. Bientôt en effet l'occasion d'exercer son ministère se présenta de nouveau à Jérémie dans cette contrée désolée. Une conspiration sans portée et presque sans but vint aggraver la position de ces misérables Juifs, esclaves dans leur propre pays. Sans prévoir, sans calculer aucune conséquence,

obéissant à une colère aveugle, ils tuèrent l'homme qui les gouvernait au nom du roi d'Assyrie; et son sang était à peine versé qu'ils connurent l'imprudence de leur crime et le danger de leur situation. Incapables de profiter de la mort du gouverneur pour recouvrer l'indépendance, ils cherchèrent seulement comment ils pourraient échapper à la colère du roi de Babylone; et alors, comme à l'ordinaire, leurs yeux se tournèrent vers l'Égypte. Toutefois, avant de se mettre en marche vers ce pays, ancien témoin de l'esclavage de leurs pères, et d'où l'Éternel les avait tirés à main forte et à bras étendu, ils consultèrent le prophète que Dieu avait laissé au milieu d'eux; et cette consultation, mes frères, est le sujet du chapitre que vous venez de lire. Elle fera aussi le sujet des réflexions que nous allons vous présenter. Étudions d'abord cette histoire en elle-même, et voyons ensuite si elle est sans application à l'homme de tous les temps et à nous-mêmes tels que nous nous connaissons.

Que veulent savoir les enfants de Juda? Que demandent-ils à Jérémie? Ils attendent que Dieu leur déclare par son moyen le chemin qu'ils doivent prendre, et ce qu'ils ont à faire. Mais pourquoi le demandent-ils? Ne le savent-ils pas? Avait-elle cessé de retentir à leurs oreilles, la malédiction que, moins d'un siècle auparavant, Ésaïe dénonçait à leurs pères dans ces mémorables paroles : *Malheur*

à ceux qui descendent en Égypte pour avoir du secours (1). Et quand ils l'auraient oubliée, ne savaient-ils pas que ce refuge leur était interdit, et que le seul qui leur fût permis, c'étaient les bras et le sein de l'Éternel lui-même? Telle était l'alliance qu'il avait conclue avec eux. Son secours leur était assuré, mais ils n'en devaient chercher aucun autre. Après avoir, pour eux, en tant d'occasions, interrompu les lois de la nature, et remué la terre et les cieux, l'Éternel avait droit, de leur part, à un entier abandon. Il pouvait, sans une ombre d'injustice, leur interdire ce que, dans des conditions différentes, il n'interdit à aucun peuple, la liberté de chercher un appui auprès des peuples étrangers. En les bénissant d'une manière extraordinaire, en faisant pour eux ce qu'il n'a fait pour aucune autre nation, il se réservait d'exiger d'eux ce qu'il n'a exigé aussi d'aucune autre nation. Ils avaient accepté les bénéfices inouïs de cette alliance, ils en devaient accepter les charges. Le motif de ces dispensations sans exemple leur était d'ailleurs bien connu, et les leur devait rendre non-seulement respectables, mais sacrées. C'est à ces conditions qu'au milieu d'un monde idolâtre, ils étaient, dans toute la force du terme, le peuple de Dieu. C'était en faisant exception, pour eux, à la loi générale d'association qui s'applique aux nations entre elles comme aux individus entre

(1) Ésaïe, XXXI, 1.

eux, c'était en les isolant au milieu de tous les peuples, que Dieu les voulait soustraire à l'universelle contagion de cette impiété qui, se déguisant en religion, avait, chez tous les peuples, substitué au culte du vrai Dieu ou les forces de la nature, ou des hommes, ou des démons. Juda savait par expérience combien cet isolement était nécessaire; car, dans l'irrésistible force d'erreur qui livrait l'humanité tout entière au culte des idoles, le moindre contact, les relations les plus passagères avec l'étranger, n'avaient jamais manqué de l'entraîner dans la commune infidélité. Sa sûreté, ses priviléges, sa gloire, son éternel intérêt, dépendaient donc de cette solitude sévère au milieu de l'humanité égarée; à cette condition seulement il accomplissait les desseins de Dieu, et conservait à sa postérité, à l'univers entier, le dépôt de la première des vérités; à cette condition il était le terrain fort et lentement préparé où l'arbre du christianisme devait être planté et d'où il devait étendre sur toute la terre son ombre bénie.

Le peuple savait donc que, quels que fussent ses dangers, il ne devait point aller en Égypte. C'était pour lui une question de foi et d'obéissance depuis longtemps résolue. Les chefs qui, en son nom, consultaient Jérémie, le savaient sans doute; et plusieurs peut-être se représentaient ces maximes célèbres de l'ancien prophète : *Votre force est dans le*

repos; votre force est d'attendre en repos la délivrance de l'Éternel. Et c'est peut-être parce qu'ils le savaient trop bien, et parce qu'ils savaient que Jérémie s'en souvenait mieux encore, que le nom de l'*Égypte* ne paraît point dans leur requête. Ils le suppriment avec un soin, dirai-je avec une affectation? qui ne fait pénétrer que mieux au fond de leur pensée. Peut-être espèrent-ils, par cette réticence, rendre service à Jérémie, s'assurer sa complicité s'il est infidèle de cœur comme eux, et le mettre en état, par le vague de leur question, de leur faire une de ces réponses vagues auxquelles celui qui les donne est libre, après l'événement, d'attacher le sens qu'il lui plaît. Quoi qu'il en soit, ils se bornent à demander au prophète : Quel chemin devons-nous prendre? ou, de quel côté devons-nous diriger nos pas?

Mais pourquoi donc consulter le prophète? N'était-il pas plus simple et plus court, une fois leur parti pris, de le suivre sans demander conseil? La démarche n'est-elle pas étrange? Elle serait plus étrange, mes frères, si c'était le peuple qui la fît. Mais ce n'est pas le peuple, ce sont ses chefs qui consultent Jérémie. Et leur dessein sans doute est de s'autoriser auprès du peuple de la réponse du prophète, réponse qu'ils ont peut-être quelque espoir d'obtenir favorable à leur dessein. Forts du consentement d'un homme aussi vénéré, que le peuple,

tout en le maltraitant, n'a cessé de considérer comme le prophète du Très-Haut, ils entraîneront où ils voudront ce reste malheureux de la nation. Mais quand même ce serait le peuple lui-même, le peuple entier, qui consulterait Jérémie (et dans le fait il est présent à la consultation), il ne faudrait pas s'étonner. Si vous dites : Mais qui donc ce peuple veut-il tromper? nous répondrons : Ce peuple veut se tromper lui-même. Ce peuple qui voudrait se passer de Dieu et qui ne le peut, ce peuple accoutumé à *trouver sa volonté jusque dans ses sabbats*, c'est-à-dire dans ses actes mêmes d'obéissance et de religion, ne saurait ni agir selon Dieu, ni agir sans Dieu; il a besoin à la fois de suivre sa propre pensée et de s'imaginer qu'il suit la pensée divine; et il ne sera tranquille et content que lorsqu'il sera parvenu, tant bien que mal, à se faire illusion là-dessus. Peu lui importe que le consentement du prophète lui soit extorqué ou résulte d'une méprise, peu lui importe que la réponse soit douteuse; on n'a pas de peine à être trompé quand on veut l'être; et la plus grossière apparence suffit à la passion bien décidée et bien obstinée; mais il lui faut cette apparence; il lui faut une parole, un mot. La conscience du peuple juif ne demande pas davantage, mais elle ne demande pas moins. Il faut que le prophète parle : on ne partira pas qu'il n'ait parlé; mais quoi qu'il dise, on partira.

Avez-vous remarqué dans quels termes les chefs du peuple abordent ce même Jérémie, que peu de temps auparavant ils avaient fait jeter dans une fosse pleine de boue, pour le punir de leur avoir dit la vérité? *Reçois favorablement notre prière.* Cette humilité, si nouvelle de leur part, était peu nécessaire. Si l'Éternel devait être consulté, il n'était pas besoin de supplier Jérémie de s'adresser à lui de la part du peuple. C'était sa charge, c'était son devoir. Mais on ne voit en lui qu'un homme faible. Il faut d'abord apaiser cet homme qu'on a si gravement offensé; il faut ensuite le gagner par des louanges et par des hommages; il faut, en feignant de s'en remettre à son jugement, ou plutôt au jugement de Dieu, le mettre sur la voie du conseil qu'on désire, et lui dicter l'oracle qu'on attend de lui; on le lui inspire tout au moins; on parle déjà d'un chemin qu'il faut prendre; on laisse entrevoir la pensée d'une expatriation; on cherche à l'émouvoir (et certes cela n'était que trop aisé!) sur *ce reste*, sur ce dernier reste d'un grand peuple; *car*, dit-on, *nous sommes restés peu de beaucoup que nous étions, comme tu le vois de tes yeux.* On a tout fait pour obtenir la réponse désirée; aller plus loin, ce serait manquer le but; Jérémie ne pourrait feindre de n'avoir pas compris; et à force d'avoir été clair, on le forcerait lui-même de l'être.

Mes frères, le discours des chefs du peuple fut

assez clair pour Jérémie. Il connaissait son peuple, il connaissait l'homme. *Je vous ai entendus,* dit-il. Non-seulement vos paroles, mais votre pensée. Je vous ai entendus, mieux que vous ne vous entendez vous-mêmes. Je sais ce que vous attendez de moi; mais sachez à votre tour, sachez bien ce que vous devez attendre. Je vous prends à vos paroles; je m'y tiens; je me soucie peu de votre secret désir, et je ne veux rien comprendre à vos insinuations. *Voici, je vais faire requête à l'Éternel votre Dieu, comme vous l'avez dit;* car ce Dieu, que vous appelez *mon Dieu,* est aussi le vôtre; *et je vous déclarerai tout ce que l'Éternel vous répondra;* car sachez qu'en me consultant, c'est lui que vous avez consulté; *et je ne vous cacherai pas un mot.* — Comprend-on qu'après ces paroles, prononcées sans doute avec gravité, et graves en tout cas dans la bouche d'un martyr, ces hommes aient osé répondre à Jérémie : *L'Éternel soit témoin véritable et fidèle entre nous, si nous ne faisons ce que l'Éternel ton Dieu nous aura fait dire en t'envoyant vers nous. Soit bien, soit mal* (c'est-à-dire, soit que ton conseil nous plaise ou nous contrarie), *nous obéirons à la voix de l'Eternel notre Dieu vers lequel nous t'envoyons; afin qu'il nous arrive du bien quand nous aurons obéi à la voix de l'Éternel notre Dieu.* On voudrait, mes frères, pour ne pas voir dans ces paroles le témoignage d'une hypocrisie qui va jusqu'au blasphème, on voudrait supposer que la voix, que la

vue du prophète avait fait rentrer ces hommes en eux-mêmes, et que, dans ce moment du moins, ils étaient de bonne foi; mais le peut-on, quand on lit avec quelque attention la suite de ce chapitre, et particulièrement ces paroles : *Vous avez usé de fraude contre vous-mêmes, quand vous m'avez envoyé vers l'Éternel votre Dieu, en me disant : Fais requête envers l'Éternel notre Dieu pour nous, et nous déclare tout ce que l'Éternel notre Dieu te dira pour nous, et nous le ferons* (1)? Le peut-on, mes frères? Nous vous en laissons juges.

Dix jours s'écoulèrent depuis ce moment à celui où Jérémie apporta au peuple la réponse de l'Éternel. Comment se passèrent ces dix jours? A quoi furent-ils employés par le peuple et par le prophète? Mes frères, nous l'ignorons; mais on peut l'imaginer. Peut-être le peuple, à qui Jérémie reproche si expressément, si hautement, d'avoir affecté la soumission quand il était décidé à n'obéir qu'à soi-même, avait-il, dans cet intervalle, fourni au prophète des armes contre lui, en essayant de le corrompre ou de l'intimider. Quant à Jérémie lui-même, qui peut douter qu'il n'ait passé dans la retraite, dans la prière et dans les larmes cet intervalle bien mal employé par les chefs de sa déplorable nation? Il s'agissait pour lui de conjurer loin de

(1) Jérémie, XLII, 20.

cette nation une grande infidélité et un immense péril. Il s'agissait de recueillir de la bouche même de Dieu les paroles que le peuple devait entendre. Car, d'ailleurs, le prophète savait d'avance la volonté de Dieu; cette volonté n'était pas un ordre nouveau, un règlement pour le cas particulier : c'était une loi générale pour tous les cas semblables, une loi antique et fondamentale, une règle qu'on ne pouvait ignorer sans ignorer en même temps l'ensemble et l'esprit de toute l'économie sous laquelle cette nation vivait depuis des siècles; et si Jérémie eût pu ne pas connaître d'avance la volonté de Dieu dans cette occasion, comment reprocherions-nous au peuple de l'avoir ignorée ou méconnue? Il est vrai, mes frères, que Jérémie ne leur adresse point ce reproche, et qu'il se borne à leur déclarer que s'ils demeurent dans leur patrie, ils y seront maintenus et affermis, malgré tous les dangers auxquels ils semblent s'exposer en y demeurant; tandis que, s'ils se rendent en Égypte, ils y trouveront tous les maux qu'ils ont voulu éviter, et d'autres plus grands encore. Mais n'est-il pas visible que ces promesses et ces menaces n'étaient que l'application, dans un cas particulier, et la sanction prochaine, de cette loi antique, immuable et connue de tous, qui leur défendait de recourir, même dans les plus extrêmes dangers, aux secours d'un peuple infidèle? Mais, quoi qu'il en soit, et c'est là ce qui doit fixer notre

attention, il résulte du discours de Jérémie, et mieux encore de ce qui suivit, que si le peuple avait cru, sur une question si simple et résolue d'avance, avoir besoin de consulter, toujours avait-il consulté sans sincérité, puisque, après avoir déclaré qu'il ferait la volonté de Dieu, il répondit au prophète qui la lui faisait connaître : *Tu mens! l'Éternel notre Dieu ne t'a point envoyé pour dire : N'entrez point en Égypte pour y demeurer. Mais c'est Baruc, fils de Nérija, qui t'incite, afin de nous livrer entre les mains des Caldéens, pour nous faire mourir, et pour nous faire transporter à Babylone.* Ainsi cet homme à qui on avait protesté solennellement qu'on croirait à tout ce qu'il déclarerait de la part de Dieu, on lui dit : Tu mens! Ainsi cet homme que peut-être on a essayé, mais vainement, de corrompre, on l'accuse de n'avoir pas résisté à la corruption, et d'avoir vendu l'autorité de sa voix prophétique à ceux qui pouvaient mieux la payer! Ainsi ce vieux martyr, cet homme qui, préférant l'opprobre du Jourdain aux délices de l'Euphrate, avait consacré à ses frères malheureux les restes d'une vie qui n'était nulle part aussi menacée que parmi eux, on l'accusait de les avoir livrés à leurs ennemis, et d'avoir vendu à des conquérants barbares les misérables restes de sa misérable nation! Mais à ceux qui se faisaient un jeu du nom même de Dieu, et qui l'insultaient par un hommage dérisoire d'obéissance, devait-il en coûter beaucoup

de calomnier un homme, fût-ce même un prophète, fût-ce même un bienfaiteur?

Ah! mes frères, ne soyons pourtant pas trop sévères envers ce malheureux peuple. Plaignons-le d'avoir manqué de foi et de sincérité; mais quand notre bouche s'ouvre à des paroles d'indignation et de mépris, mettons la main sur notre bouche. Ces outrages à un homme, ces outrages à Dieu, ces injustices, cette infidélité, tout était compris d'avance dans ce manque de foi aux promesses du Dieu dont Israël avait mille fois éprouvé la puissance et la miséricorde. Mais, à la place d'Israël, aurions-nous eu plus de foi? Et quand même, portés pour ainsi dire sur les ailes de Dieu, nous serions parvenus, triomphants, dans l'heureux pays que nous habitons, quand même des prodiges incessamment renouvelés seraient venus nous rappeler chaque jour la présence et la bonté de Dieu, quand même nous aurions marché durant des années, durant des siècles, par la vue et non par la foi, est-ce que, à l'approche d'un danger tel que celui qui menaçait d'écraser les restes de Juda, notre foi aurait mieux résisté que la sienne? Aurions-nous, avec moins d'empressement et moins d'obstination que lui, tourné nos regards vers l'Égypte? Aurions-nous accepté sans objection, sans murmure, la déclaration du prophète? Serions-nous, sans hésiter, demeurés sur un sol tout prêt à nous engloutir? N'aurions-

nous éprouvé aucune tentation de nous mentir à nous-mêmes, et de dire à la vérité : *Tu mens?* Vous le savez, mes frères; vous pouvez le savoir; car si ce n'est pas un prodige que votre longue paix et votre longue félicité, ce sont au moins des bienfaits, ce sont des témoignages de la patience de Dieu, ce sont des titres qu'il a acquis à votre confiance et à votre dévouement; et faites-vous pour lui, en proportion, ce que vous trouvez qu'auraient dû faire les Israélites, dans leur position et dans la mesure des bienfaits reçus? Si vous dites : *Non*, vous nous dispensez de le dire ; si vous dites : *Oui*, nous n'avons rien à dire non plus : la conscience aura son jour, et nous voulons bien l'attendre.

Le peuple consomma son iniquité, et Dieu sa justice. Les restes de Juda descendirent en Égypte. Un abîme appelle un autre abîme. Dans cette terre d'idolâtrie, ils redevinrent idolâtres. Ils brûlèrent de l'encens sur les autels de ces dieux impurs à l'adoration desquels Moïse avait arraché leurs pères. La famine, l'épée, la mortalité, les suivirent dans cet asile perfide, et les forcèrent de croire à la fidélité de Dieu. Il ne demeura plus qu'un *reste* de ce *reste* malheureux qui avait cru, en fuyant loin de son vainqueur, échapper à l'anéantissement. Le vainqueur les sut trouver dans ce pays de sûreté; car il n'y a point de pays de sûreté pour ceux que Dieu abandonne. Le roi qui devait les protéger eut

lui-même besoin de protection, et n'en trouva point. Il succomba sous les coups de ce Nébucadnetsar, pour un temps *le fléau de Dieu*. Et que faisait cependant Jérémie? S'était-il éteint loin de son peuple dans la vieillesse et dans le deuil? Achevait-il, près des ruines de Jérusalem, des jours usés par le dévouement et par la douleur? Non, mes frères, inséparable compagnon du malheur, attaché à son peuple comme la branche au tronc dont elle est née, n'ayant pu retenir ses compatriotes dans leur pays, il voulut les suivre en Égypte. Ces infortunés, pensa-t-il, ne tarderaient pas à payer la peine de leur infidélité; ils seraient infailliblement exposés à en commettre de nouvelles; d'autres crimes, comme d'autres misères, les attendaient en Égypte; ils auraient besoin d'exhortations, d'encouragements, de consolations, que dis-je? de menaces nouvelles au milieu du terrible accomplissement des anciennes menaces : ils auraient besoin de ce Jérémie, si dédaigné, si outragé. Jérémie, disciple par avance de Celui qui devait venir au monde pour servir et non pour être servi, Jérémie chargea sa croix et suivit son peuple. Sans doute, il savait ce qu'il en coûte, surtout au déclin de l'âge, pour quitter la terre de ses aïeux, lui qui s'écriait jadis avec un accent si pénétrant d'amour et de douleur : *Ne pleurez pas sur celui qui meurt, et ne faites point de condoléance; mais pleurez amèrement sur celui qui s'en va en exil; car il ne*

retournera plus, et il ne reverra plus le pays de sa naissance. Mais Jérémie, qui eût voulu mourir près des tombeaux paternels, ne sacrifia pas aux restes inanimés de ses aïeux les restes vivants de cette nation dont Dieu lui avait confié la garde et la défense ; là où était son peuple, là était son pays. Ce profond attachement pour son peuple, même ingrat, est un trait qu'il eut de commun avec tous ceux qui, comme lui, furent auprès d'Israël les organes de la sagesse de Dieu. Ces prophètes, mes frères, étaient de grands citoyens ; ces serviteurs de Dieu étaient d'excellents patriotes.

L'histoire que nous venons de raconter est susceptible de plusieurs applications : nous en avons indiqué quelques-unes ; nous nous arrêterons sur une seule.

Mes frères, nous n'avons pas besoin de vous prouver que la consultation des Juifs manquait de sincérité. La question qu'ils avaient adressée à Jérémie revenait évidemment à ceci : Devons-nous aller en Égypte ? Et d'avance ils se soumettaient à l'ordre qu'ils recevraient du prophète, c'est-à-dire de Dieu même, consulté par lui dans cette affaire. Mais parce que sa réponse est contraire à leur désir ou secret ou avoué, ils lui disent : Tu prononces des mensonges ! et ils prennent le funeste parti d'aller

chercher un asile dans la terre de la servitude et de l'idolâtrie.

Le prophète pouvait s'y attendre, mes frères, et il s'y était attendu, lorsqu'il s'était vu consulté par eux sur une question qui n'en était pas une, et qui, de tout temps, était résolue dans leur conscience. S'ils eussent été décidés en tout cas à faire la volonté de Dieu, ils n'eussent pas consulté; car cette volonté, ils la connaissaient. Le premier symptôme de la mauvaise foi, le premier présage de la désobéissance, c'est de consulter lorsqu'on sait déjà ce que l'on doit faire.

Mais pourquoi consulter? Pourquoi se lier quand on veut être libre? Pourquoi s'exposer à fouler aux pieds deux autorités, et celle qu'on trouvait au dedans de soi, et celle que, volontairement, on est allé chercher hors de soi? Cette conduite, singulière en apparence, est fort naturelle.

Nous avons besoin de nous tromper, même grossièrement, et de nous imaginer, quand nous agissons mal, que nous agissons bien. Et lorsque, livrés à nous-mêmes, tête à tête avec notre raison ou notre conscience, nous n'y parvenons pas, nous cherchons autour de nous quelque chose ou quelqu'un qui nous aide à nous tromper. Nous ne croyons pas nous tromper quand quelqu'un se trompe avec nous; nous croyons pécher moins quand quelqu'un veut bien pécher avec nous. La

raison d'autrui, même de l'homme qui nous inspire à l'ordinaire peu de confiance, nous paraît respectable et pleine d'autorité, aussitôt qu'elle parle comme notre passion. Les signes les plus équivoques nous paraissent clairs pour peu que nous puissions leur donner un sens conforme à nos désirs. Le plus faible appui est assez fort quand nous voulons pécher. Quelque attachés que nous soyons à notre propre sens, nous devenons modestes et pleins de déférence pour les opinions qui nous plaisent. Nous nous exagérons à plaisir la gravité du personnage qui nous conseille, ou l'importance de l'indice qui nous détermine. Il ne nous faut pas davantage, mais il ne nous faut pas moins. S'il est difficile de se résoudre à bien faire tout seul, il ne l'est pas moins de se résoudre à mal agir tout seul. On veut avoir un homme, une raison, une preuve, un signe pour soi. Et parce qu'au bout du compte, rien n'est plus facile à trouver, on consulte, quoique la conscience ait assez clairement parlé, ou quoique la passion ait déjà pris son parti.

Quelquefois, il est vrai, on rencontre mal, c'est-à-dire trop bien. C'est le cas des Juifs consultant Jérémie. L'homme ou le livre à qui nous demandions conseil s'avise de parler comme notre conscience; il se fait son allié contre nous, au lieu de se liguer avec nous contre elle. Moment critique et grave! Se soumettra-t-on? ou bien, comme les Juifs,

dira-t-on à cet importun Jérémie : *Tu mens?* Hélas! il est bien probable que, quand on n'a cherché des conseils étrangers que pour échapper à ceux de la conscience, on ne les écoutera pas mieux qu'on ne l'a écoutée, et qu'à la voix du dehors comme à celle du dedans, on dira sans hésiter : *Tu mens!*

Sans doute, mes frères, il faut distinguer. Le principe de ces consultations inutiles est quelquefois une sorte de paresse spirituelle beaucoup trop commune, une peur de la responsabilité, un besoin de servitude, qui nous porte à nous décharger de notre conscience sur la conscience d'autrui, ou qui nous fait chercher nos inspirations partout ailleurs que dans notre raison éclairée par la Parole de Dieu, ou dans la Parole de Dieu appliquée par notre raison. Une autre fois, nous combattrons cette paresse, qui prend en vain toutes sortes de noms et de formes. Aujourd'hui c'est à un autre ennemi que nous avons affaire. Ce n'était pas la paresse, ce n'était pas une sorte de servilité de la conscience, qui inspirait les malheureux Juifs : c'était un ennemi plus habile et plus subtil, qui ne rencontre pas les doutes, mais qui les crée et les grossit. La conscience qui n'est que paresseuse pourra bien se soumettre à la vérité, si elle a le bonheur de rencontrer la vérité; la conscience séduite par la passion ne se soumettra pas si aisément, et trouvera bien quelque raison, quelque moyen de résister à la voix de la vérité qui lui ré-

siste en face, et de lui dire, comme les Juifs à Jérémie : *Tu mens !*

Or, nous ne venons pas à notre tour lui dire : *Tu mens !* Nous lui laisserons le soin de se le dire à elle-même quand le moment sera venu. Ce que nous avons à cœur aujourd'hui, c'est de vous signaler, mes frères, cette inclination que nous avons tous à consulter autrui pour éviter de nous consulter nous-mêmes. Et comme le rempart derrière lequel se réfugient les âmes qui répugnent à s'interroger, c'est le grand nombre de cas difficiles et douteux dans lesquels peut se rencontrer la conscience, nous nous attacherons à montrer qu'il n'en est pas ainsi, et que c'est nous qui multiplions ces prétendus cas de conscience. Il est clair, d'ailleurs, que ce que nous allons dire s'adresse, d'un même temps, aux consciences paresseuses dont nous avons parlé.

Vous ne supposerez pas, mes frères, que nous ayons la pensée de nier qu'il puisse se présenter, même aux plus sincères, des questions de conscience difficiles, épineuses, ni que, pour les résoudre, il soit légitime de s'entourer de conseils.

Des cas difficiles! il y en a sans doute; et chacun en a rencontré de pareils. Mais à quoi cela tient-il? première question. Cela tient-il à la nature de la morale elle-même et à l'insuffisance de celle de nos facultés qu'on pourrait appeler la raison morale, et qu'on est convenu d'appeler la conscience? Mes

frères, on conçoit très bien que Dieu ait semé de difficultés les différents champs où s'exerce notre activité; qu'il nous ait rendu difficiles et le triomphe sur la nature, et l'explication des lois qui la régissent; qu'il ait hérissé d'obstacles le chemin qui mène à la science comme celui qui mène à la fortune; qu'il nous ait condamnés à manger à la sueur de notre front le pain qui nourrit l'intelligence, le pain qui nourrit le corps. On peut concevoir encore qu'il ait rendu l'accomplissement du devoir plus difficile aux uns, plus facile aux autres, quoique, à y regarder de plus près, l'égalité reparaisse, Dieu exigeant davantage de celui à qui il a donné davantage. Il est des natures plus heureuses, mieux douées, à qui la vertu coûte moins, et en qui, s'il est permis de parler ainsi, elle est déjà commencée. Reste à savoir, et Dieu seul le sait, de combien ces âmes privilégiées doivent devancer et surpasser les autres pour les égaler seulement. Mais la lumière de la conscience est la même pour tous; pour tous le chemin du devoir est facile à discerner. La loi morale est une chose simple; elle entre dans les yeux de l'âme comme la lumière du soleil dans les yeux du corps; et il ne faut pas, pour ouvrir les uns, plus d'effort que pour ouvrir les autres. Cela devait être, mes chers frères; une seule chose était absolument nécessaire, c'était d'obéir; le reste, en comparaison, importait peu; il importait peu que nous fussions

riches, savants, honorés : il importait, au delà de toute expression, que nous fussions vertueux. Cela importait à tous également; pas plus, pas moins au pauvre qu'au riche, à l'artisan qu'au philosophe. Il fallait donc, pour atteindre ce but suprême de la vie, non pas que nous fussions exempts de tout travail; aussi, mes frères, y a-t-il un travail de la conscience; aussi chacun, dans l'intérêt de son salut, est-il invité à penser; et bien penser est, selon la judicieuse remarque d'un grand homme, le principe de la morale : mais ce qu'il fallait, c'est que chacun pût faire ce travail, pût penser ses actions; ce qu'il fallait, c'est que chacun, quelle que fût sa condition, pût se promettre, au terme de ce travail, de rencontrer la vérité, je veux dire la vérité sur ses devoirs. Nous sentons tous qu'il y a là justice, nécessité, et à moins de renverser les idées que nous nous faisons de Dieu, nous ne saurions nous représenter qu'il ait fait de la vertu, ou de la vérité pratique, le privilége du grand loisir ou de la subtilité d'esprit. Tout le monde a assez de loisir pour être vertueux, assez d'esprit pour se sauver.

Que ferions-nous, au milieu des difficultés de la vie extérieure, au milieu des obscurités et des incertitudes que la raison ne peut pas toujours dissiper et que souvent elle multiplie, que ferions-nous sans cette boussole divine, qui, quelque position que prenne notre navire, et de quelques flots qu'il soit

agité, s'obstine constamment à nous montrer le pôle? Si la morale était une chose aussi peu simple que tout le reste, ou si elle était le moins du monde subordonnée à tout le reste, que ferions-nous pour nous décider? qui consultérions-nous? Le hasard, ou l'intérêt. Du premier de ces conseillers, nous n'avons rien à dire : il a suffi de le nommer. Et quant à l'intérêt, sans compter que l'admettre comme arbitre, c'est le proclamer souverain, et d'un même coup, une fois pour toutes, détrôner le devoir, c'est, dans la plupart des cas, une pauvre boussole que l'intérêt. Ce n'est pas tout de chercher notre avantage, notre plus grand avantage, un avantage qui ne puisse jamais devenir une perte, il faut le discerner; et pour le discerner, que de connaissances, que de recherches, que de travail souvent ne faut-il pas! Et puis, comment s'imaginer, si Dieu existe, et si la justice est la nécessité suprême, par conséquent le suprême intérêt, comment s'imaginer qu'en ne cherchant que l'intérêt, on le trouvera? comment ne pas être certain, au contraire, qu'on le manque par cela seul qu'on n'a cherché que lui? Comment croire que cette boussole conduise au port, et que le ciel, promis à ceux qui se sont dépouillés d'eux-mêmes pour se revêtir de Dieu, soit également ouvert à ceux qui se sont dépouillés de Dieu pour se revêtir d'eux-mêmes? Or, le ciel, n'est-ce pas le nom de notre universel, de notre suprême, de notre

unique intérêt? La conscience est donc l'arbitre naturel, nécessaire, dans tous les cas où la raison et l'intérêt ne nous éclairent pas suffisamment; le bien, le plus grand bien possible, c'est-à-dire ce qui est conforme et le plus conforme à la volonté de Dieu, voilà l'astre qui se lève pour nous montrer notre route quand tous les autres sont obscurcis. Il faut donc que ce soit le seul que tous les yeux puissent voir, et dont aucun nuage ne puisse intercepter les rayons. Il faut que ce qui est destiné à tout simplifier, soit simple.

Nous parlons ici, mes frères, comme si l'Évangile n'existait pas, et nous disons ce que le bon sens eût pu dire sans l'Évangile et a dit effectivement avant lui. A présent, croyez-vous que l'Évangile ait, sous ce rapport, empiré notre condition ou qu'il l'ait améliorée? Sa morale est-elle moins simple, moins évidente, et peut-on dire qu'il ait, sur ce point et d'une manière quelconque, émoussé le tranchant de la conscience? Mes frères, vous ne le pensez pas.

L'Évangile, bien loin d'ajouter aux complications dont l'homme, comme nous le dirons bientôt, avait embarrassé la morale, l'a, au contraire, simplifiée, en la renouant à son seul principe, loin duquel, cessant de former une gerbe unique et serrée, elle se décompose, et retombe de côté et d'autre en mille tiges fragiles. L'Évangile a simplifié la morale, en lui donnant pour centre, en donnant pour objet

à tous les devoirs, pour but à toute la vie, la volonté d'un Dieu dont il nous a révélé tout le caractère, et qu'il nous a fait aimer en nous le faisant connaître. L'Évangile a simplifié l'œil de notre âme, c'est-à-dire qu'il a donné au regard de cet œil une direction constante, fixe et unique; le chrétien, s'il nous est permis de suivre cette image, ne voit pas double; le devoir se présente à lui dans sa simplicité; il a renoncé à *chercher beaucoup de discours*; à travers tous ces discours, à travers tous les raisonnements de la passion, et tous les prestiges du langage, il va droit au but, et son amour pour Dieu est une ligne droite qui, ne tenant compte du chemin tortueux de la passion, arrive au terme à travers les mille et les mille sinuosités qu'il va coupant sans cesse. Pour le chrétien, en un mot, toutes les questions sont plus simples, la lumière qui les éclaire est plus vive; l'Évangile a, en quelque sorte, popularisé la morale, et tout ce qu'il y a de plus haut et de plus délicat dans la morale.

Vous insistez néanmoins et vous dites : Il y a pourtant des questions de pratique difficiles, et ce qu'on appelle des *cas de conscience* embarrassants. Y en aurait-il autant, y en aurait-il beaucoup si nous ne cherchions pas beaucoup de discours? N'est-ce pas nous, le plus souvent, qui créons les difficultés, et qui serrons le nœud qui nous coûte tant de peine à dénouer? Je ne veux, mes frères, que rappeler à

chacun de vous un souvenir. C'est celui du lendemain de telle action que vous avez faite dans l'intérêt de quelqu'une de vos passions, vanité, vengeance, avarice, égoïsme, sensualité. L'acte consommé, votre passion assouvie, des écailles tombent de vos yeux; vous regardez l'action que vous avez commise, et du premier coup d'œil vous reconnaissez que vous avez péché. Je dis du premier coup d'œil: vous n'avez pas examiné, discuté de nouveau : il a suffi de regarder. Que s'est-il donc passé? La passion s'est calmée en s'assouvissant; et avec elle sont tombés en un clin d'œil tous ces brouillards qu'elle avait soulevés autour de votre conscience. Ces raisonnements, ces apparences, ces analogies auxquels vos désirs donnaient tant de force, tout cela s'est évanoui; et vous ne concevez plus même comment tout cela a pu vous en imposer. Or, ce que vous jugez vrai dans l'absence de la passion, n'est-il pas la vérité? Et si la passion avait été tenue à l'écart lorsque vous délibériez, n'auriez-vous pas conclu tout autrement que vous n'avez fait? La question, pour un cœur simple, n'était-elle pas simple? Si elle a manqué de simplicité, n'est-ce pas essentiellement parce que votre cœur en manquait? Cherchez si, dans les cas où votre passion n'a pas été en jeu, cherchez encore si, lorsqu'il est question d'autrui, il se présente à vous tant et de si difficiles questions. Nous osons vous assurer que celui qui veut sérieu-

sement arriver au but risque peu de manquer le chemin, qu'il n'hésitera même que rarement, et que la conscience, à l'ordinaire, parle assez distinctement à quiconque veut l'écouter.

Que si, pour les plus sincères et pour les plus calmes, il est, dans la vie morale, de pénibles moments d'incertitude et de perplexité, nous avons bien lieu de croire que tout comme la passion, dans tel ou tel cas particulier, aveugle ou éblouit la conscience, l'habitude de prêter l'oreille à la passion, l'influence des maximes d'un monde corrompu, les préjugés d'une mauvaise éducation, exercent sur la conscience une influence qui l'affaiblit, et la rend peu propre à nous déterminer d'une manière prompte et nette, même dans les cas où nous ne sommes pas sous l'empire de quelque passion. Chez tous les hommes, mes frères, la conscience est plus ou moins obscurcie; tous, créés droits, cherchent beaucoup de discours; tous ont l'esprit partagé parce qu'ils ont le cœur partagé : pour tous la morale se hérisse de questions difficiles dont la semence épineuse est dans les replis d'un cœur sans droiture. Le bon, le vrai, les juste, ont perdu leur évidence; on ne voit plus, on ne connaît plus avec l'âme; tout finit par faire question; et l'homme simple ne saurait s'imaginer tout ce qui, dans un certain monde, devient, entre les gens d'esprit, l'objet de discussions en forme. C'est à mesure que

pénètre dans le cœur l'Esprit du Dieu de l'Évangile, c'est à mesure qu'on l'aime et qu'on le préfère à tout, que toutes les pensées éparses reviennent pour ainsi dire au logis, que tous les ruisseaux retournent au fleuve, et le fleuve à la mer, c'est-à-dire, que toute la vie se subordonne à un même principe et se laisse gouverner par lui. C'est alors, et de jour en jour davantage, que la vérité sur nos devoirs nous devient plus claire et plus évidente; la lumière se lève sur le chemin du juste, et grandit sans cesse jusqu'à ce que le jour soit dans sa perfection. Sans témérité, sans obstination, avec humilité au contraire et avec déférence, le chrétien marche d'un pas ferme et sur une ligne invariable, au milieu d'un monde qui ne se décide jamais. Il peut être indécis tour à tour sur mille choses, il ne l'est jamais longtemps sur le devoir. Son chemin est rude peut-être, escarpé, mais direct. Il aime mieux, en route vers l'éternité, se blesser que s'égarer. Peu importe qu'il arrive brisé, sanglant, pourvu qu'il arrive. Et chacun de ses pas, tracé dans la même ligne que le précédent, l'approche du but.

Ne croyez pas, mes frères, à je ne sais quelle inspiration surnaturelle, à je ne sais quel instinct mystérieux qui exclurait la réflexion. Il est vrai qu'à mesure que le chrétien devient plus chrétien, les vérités qui autrefois étaient hors et loin de lui s'approchent de lui, s'unissent à lui, deviennent une par-

tie de lui-même, et que du premier mouvement il fait beaucoup de choses qui lui coûtaient naguère de longues réflexions, ou que même, après de longues réflexions, souvent il ne faisait point. Il se forme une pente vers le bien comme il s'en était formé une vers le mal. La régénération est le don d'une seconde nature; et le chrétien, dans un sens glorieux, est aussi un *homme naturel.* Dieu soit loué de nous donner par sa grâce un cœur net et un esprit droit, à qui la vérité convient comme un air pur convient à notre poitrine! Mais nous n'avons point dit que l'homme régénéré, qui, bien que régénéré, n'est point dans la même condition que l'homme avant sa chute, se conduise, en chaque occasion, par une vue intérieure et involontaire de la vérité, et par un entraînement dont il ne peut se rendre compte. Penser est pour lui, même en morale, le moyen de connaître; et si ce n'est pas celui qui pense le plus qui agit le mieux, c'est du moins celui qui pense le mieux. Le chrétien est, dans un sens excellent, un homme de pensée, mais de cette pensée simple, naturelle, voisine de l'âme, qui occupe l'esprit sans le fatiguer et sans dévorer le temps. Quand nous ne serions pas dans le cas de penser pour éviter le mal, il faudrait penser pour accomplir le bien. Il faudrait tous les jours examiner, et sans doute examiner avec soin, ce qui est agréable au Seigneur (1).

(1) Éphésiens, V, 10.

Doux et digne emploi de l'intelligence que le Seigneur nous a donnée! Noble exercice, aussi propre à développer les facultés de notre esprit que celles de notre cœur! Et enfin, mes frères, nous ne prétendons pas nier que l'homme ne soit plus ou moins souvent appelé à délibérer sur des cas de conscience, c'est-à-dire sur des questions que la conscience se pose et qu'elle ne résout pas du premier coup. Or, que les difficultés qui se présentent viennent de nous ou des choses mêmes, que nous en soyons innocents de toute manière, ou que nous devions attribuer notre état de doute au peu de soin que nous avons eu de vivre en présence de Dieu, et de nous rendre familières les vérités de sa Parole, il n'importe : c'est sans doute notre devoir d'examiner, de nous déterminer, de conclure. Que ferons-nous dans ces occasions?

Nous avons tâché de montrer que les cas de conscience vraiment embarrassants sont beaucoup plus rares qu'on ne prétend; mais enfin, quand il s'en présentera de pareils, faudra-t-il s'interdire de consulter ceux de qui, raisonnablement, on peut attendre des lumières? Qui pourrait le penser? Quoi! enlever aux relations chrétiennes leur objet le plus pur et leur plus grand intérêt? Tout permettre à la charité, excepté l'un des plus grands services qu'elle puisse rendre, et tout prétendre de l'amour frater-

nel, excepté le plus précieux et le plus irrécusable de ses témoignages? Ordonner aux chrétiens d'être, les uns envers les autres, prodigues de tout, excepté de lumière et de vérité? Condamner ces chaires, fermer ces temples, mes frères, puisque enfin ceux qui vous y parlent ne font autre chose que conseiller votre conscience? Que fais-je en ce moment moi-même que d'associer ma faiblesse à votre faiblesse, et, sous l'invocation de Dieu, qui est notre force commune, d'essayer si je ne pourrai pas jeter quelque lumière sur la route, encore obscure, de quelques-uns du moins d'entre vous? Non, mes frères, nous devons tous nous exhorter, nous exciter, au bien : n'est-ce pas dire en d'autres termes, que chacun, avec sa conscience, doit venir en aide à la conscience de son prochain? Une conscience a donc quelque chose à apprendre à une autre conscience. Toutes, également capables de s'éclairer, ne sont pas également éclairées; et, dans cette sphère comme dans toute autre, celui qui sait moins est appelé à demander conseil à celui qui sait davantage.

Ces derniers mots renferment la première règle que vous avez à suivre dans vos consultations. Que celui qui sait moins consulte celui qui sait davantage; qu'il aille vers le plus éclairé, vers le plus désintéressé, vers le plus consciencieux, vers le plus sévère. Certes, on n'a pas grande envie d'être éclairé, on cherche moins un conseiller qu'un complice, on

use, comme dit le prophète, *de fraude contre soi-même*, quand on consulte au hasard, et surtout lorsqu'on s'adresse de préférence à ceux qui, ayant besoin d'être ménagés, ont quelque intérêt à nous ménager aussi. On ne consulte au dehors, un prétendu Jérémie, un prétendu prophète, que pour voir si l'on ne pourra point échapper au prophète du dedans, à ce Jérémie invisible, qui gémit, qui proteste dans le cœur de chaque homme. De même, on agit inconsidérément ou sans bonne foi, quand, avant d'avoir épuisé tous les autres moyens, et sondé son cœur devant Dieu, on consulte ces oracles muets qui, ne disant rien, disent tout, et à qui, par conséquent, on fait dire tout ce qu'on veut. Je compte dans le nombre ces signes, ces rencontres, ces prétendus appels, ces impressions vagues que nous appelons des voix intérieures, et dans lesquelles, si des mondains nous les alléguaient en des cas analogues au nôtre, nous ne verrions que des sympathies ou des antipathies naturelles, indignes d'être prises en considération ; j'y comprends encore, sans hésiter, cette Parole de Dieu consultée au moyen du sort, et qui n'est plus alors la Parole de Dieu, mais une parole humaine, trouvée par nous ou plutôt mise par nous dans le volume de la Bible. Eh quoi ! pourrions-nous vous dire avec le prophète, *aller aux morts pour les vivants !* s'en rapporter à des signes arbitraires ou équivoques plutôt qu'à notre conscience ! quoi de

plus contraire à cette *loi parfaite de liberté*, à cette *stature d'hommes faits*, à ce caractère d'*enfants* et non plus d'*esclaves*, d'enfants, dis-je, admis dans la confidence de leur Père, et toujours libres de l'entretenir et de l'interroger? Quoi de plus contraire à la confiance due à la promesse qu'il nous a faite de nous assister en tout temps par son Esprit? Avons-nous foi à cette promesse quand nous demandons conseil à la matière et au hasard? Consultons-nous plus sérieusement quand nous consultons des hommes de qui nous n'avons à attendre aucune lumière? Ah! qu'il est bien plus probable, si nous agissons de la sorte, que ce que nous désirons véritablement, ce n'est pas de connaître la volonté de Dieu, mais de l'ignorer! Aussi, combien de fois n'arrive-t-il pas qu'après avoir consulté, avec un grand air de confiance, quelque ami qui a pris notre requête plus au sérieux que nous ne le souhaitions, nous le combattons comme s'il nous eût attaqués, nous lui déclarons que, nonobstant les avis qu'il a bien voulu nous donner, nous persistons dans le nôtre, en un mot, nous lui disons, non pas comme les Juifs à Jérémie: *Tu mens!* mais, avec cette politesse qui a fait de grands progrès depuis Jérémie : Vous n'avez pas compris mon affaire et vous vous trompez!

Consulter ceux qui sont les plus capables de nous comprendre et de nous diriger, premier signe de sérieux et de bonne foi dans nos consultations. Le

second, qui est une suite naturelle du premier, c'est d'exposer avec une entière franchise le cas de conscience dont il s'agit. On manque trop souvent, et même sans s'en douter, à cette règle essentielle. On prétend avoir tout dit, on se le persuade ; et l'on a tout dit en effet hors un mot qui, changeant toute la question, changerait aussi toute la réponse. L'a-t-on omis par pure distraction? Mais, dans des questions graves, et qui engagent à la fois notre responsabilité et celle d'autrui, la distraction est-elle permise? est-elle excusable? Avouons qu'elle n'est pas même probable. Peut-être que le mot qu'il fallait dire, le détail qu'il fallait donner, a refusé de sortir de nos lèvres ou de couler de notre plume, non parce qu'il avait trop peu d'importance, mais parce qu'il en avait trop. Un instinct prudent, si ce n'est une intention expresse, l'a retenu en chemin ; il s'était bien présenté à notre pensée, mais nous l'avons écarté sans faire semblant de le voir. Si nous avions été parfaitement sincères, nous n'en aurions pas moins répugné sans doute à dire ce mot, à donner ce détail ; mais cette répugnance ne nous aurait pas échappé ; nous aurions voulu en avoir raison ; nous en aurions sondé les motifs ; et peut-être cette recherche, apportant dans la question qui nous occupe une lumière inattendue, nous aurait fait renoncer à chercher ailleurs des conseils désormais inutiles.

Mais tout cela ne suffit pas encore : ce n'est pas tout d'avoir bien choisi notre conseiller, et de lui avoir exposé le véritable état de la question, sans lui faire mystère de certaines circonstances. Nous ne devons à personne une confiance aveugle, et nous ne devons céder qu'à la conviction. C'est donc avec notre conscience que nous devons consulter la conscience d'autrui ; c'est avec notre conscience que nous devons écouter la conscience d'autrui ; c'est notre conscience qui doit apprécier les conseils qu'on nous donne et prononcer en dernier ressort. C'est un droit, ou plutôt c'est un dépôt dont nous ne pouvons jamais nous dessaisir en faveur d'aucun homme ; c'est un pouvoir que nous ne pourrions abdiquer qu'entre les mains de Dieu même lorsqu'il nous aurait distinctement fait entendre sa voix ; et ce serait encore un acte de conscience que cet abandon de notre conscience. Les conseils d'autrui peuvent nous aider à réduire à des termes simples une question compliquée ; ils peuvent encore rétablir dans leur première clarté des principes de conscience que la passion a obscurcis au dedans de nous ; ils peuvent nous faire rentrer en nous-mêmes ; mais remarquez cette expression, que je n'invente pas, et que vous employez tous les jours ; si c'est revenir au vrai que de *rentrer en nous-mêmes*, c'est que nous avons en nous-mêmes un témoin et un juge du vrai, et qu'il suffit de nous remettre en

sa présence et de nous obliger à soutenir de près son regard, pour nous remettre dans la voie de la vérité et de la justice.

A moins donc que Dieu ne vous ait dit de tel ou tel de nos semblables : « Tout ce qu'il vous dira, vous le croirez ; tout ce qu'il ne vous aura pas dit, vous l'ignorerez, » vous ne pouvez rejeter sur aucun homme la responsabilité de vos déterminations ; elle retombe et repose sur vous ; c'est à vous, nous le répétons, que votre âme sera redemandée. Et soit que vous ayez purement et simplement emprunté la conscience d'autrui pour vous décharger de l'embarras de recourir à la vôtre, soit que, pressentant de la part de votre conscience de sévères conseils, vous ayez tenté d'en extorquer de plus doux à la conscience d'autrui, vous êtes hors des conditions de l'alliance de Dieu, qui, partout, honorant en vous la liberté qu'il vous a donnée, vous oblige, en dépit de votre paresse ou de votre manque de droiture, à vous faire juges entre vous et lui, à vous prononcer vous-mêmes, et nettement, entre vous et lui. Vous ne pouvez pas alléguer ici la modestie, ni l'humilité ; ce serait une fausse humilité, une absurde modestie, que celles qui vous feraient manquer à votre qualité d'hommes et à la loi de Dieu ; tout le monde est capable d'obéir ; et presque toujours obéir, c'est choisir.

La règle que nous vous proposons est celle que

vous proposeront, s'ils sont vraiment chrétiens, les amis mêmes que vous consulterez. Ils vous diront, comme saint Paul : *Jugez vous-mêmes si ce que nous vous disons est raisonnable.* Bien loin de se poser comme arbitres entre Dieu et vous, ils érigeront Dieu en arbitre entre vous et eux. Suivez le premier conseil qu'ils vous donnent, de ne vous conformer à leurs autres conseils que de l'aveu de votre conscience, et de ne pas rejeter sur eux une responsabilité qui doit, quoi qu'il arrive, peser tout entière sur vous. N'allez pas croire que votre faute, si vous en commettez une d'après leur avis, s'impute par moitié à eux et à vous; croyez plutôt que, si la conscience n'a guidé ni eux ni vous, votre faute pèsera tout entière sur eux, et tout entière sur vous.

En vous engageant, mes frères, à vous consulter vous-mêmes avant de consulter autrui, à vous consulter encore après avoir consulté autrui, prétendons-nous dire que vous ne vous tromperez jamais? prétendons-nous que vous arriverez toujours à une entière certitude sur le parti que vous devez prendre? Nous n'osons pas vous en répondre; mais pour qui seront de préférence la lumière et la paix, pour qui, en tout cas, l'approbation de Dieu et sa bénédiction? est-ce pour celui qui aura fait de ses facultés, jusqu'à la fin, l'usage qu'il en devait faire, pour celui qui, jusqu'au bout, se sera conduit en homme et en chrétien, ou pour celui qui se sera déchargé sur

autrui du fardeau de sa liberté, comme si la conscience était un de ces héritages qui peuvent se substituer? Si toutes nos facultés se fortifient par l'exercice, pourquoi donc l'exercice ne profiterait-il pas à la conscience? Pourquoi ne deviendrait-elle pas toujours plus sensible, plus délicate et plus sûre? Comment la lumière, selon la promesse même de Dieu, ne grandirait-elle pas sur le chemin du juste? Après tout, soit qu'il plaise à Dieu ou qu'il ne lui plaise pas d'éclairer complétement notre route, il faut toujours compter sur la fidélité de Dieu.

Ah! mes frères, de quelque manière que ce soit, il se fait trouver de ceux qui le cherchent; il n'abandonne pas à une éternelle perplexité les cœurs sincères, et il les en affranchit tantôt en répondant à la question qu'ils lui adressent, tantôt en la faisant disparaître. Souvent sa providence tranche les nœuds que nous n'avions pu dénouer; il enlève inopinément le sujet de notre trouble. Quoi qu'il en soit, nous pouvons toujours être tranquilles sur les résultats d'une recherche sincère; c'est avoir trouvé la volonté de Dieu que de l'avoir cherchée, et à celui qui a tout fait pour s'éclairer, l'erreur est imputée comme vérité.

Ne pas consulter sans nécessité, ne pas consulter aveuglément, voilà, en résumé, le conseil que nous vous donnons aujourd'hui. Mais, mes frères, quand nous vous aurions indiqué la marche à suivre dans

chacun des cas difficiles qui peuvent se rencontrer, qu'aurions-nous gagné si, avant tout, vous n'étiez décidés d'une manière générale à préférer la volonté de Dieu à la vôtre? Et si nous pouvions former dans votre cœur cette résolution générale, combien ne serions-nous pas rassuré sur votre conduite dans tous les cas particuliers! Voilà l'essentiel en effet: la volonté générale de Dieu vous est clairement révélée dans sa Parole; son Esprit, invoqué, l'interprète à votre conscience; et bien vouloir, une fois pour toutes, ce que Dieu veut, donner la volonté de Dieu pour but et pour inspiration à toute notre vie, subordonner toutes nos démarches à cette unique pensée, voilà de quoi éclairer à mesure toutes les obscurités de notre route; voilà de quoi résoudre d'avance presque tous les problèmes qui pourront se poser devant nous; voilà de quoi remplacer et annuler la science des casuistes. Heureux celui qui ne veut qu'une seule chose, et qui la connaît bien! Or, vous n'en doutez pas, mes frères, la vie humaine, l'homme lui-même est une unité, ou bien la vie et l'homme ne seraient pas l'ouvrage de Dieu: l'homme qui veut plus d'une chose n'a pas l'Esprit de Dieu; on ne peut pas servir deux maîtres; et pour quelque maître que nous nous prononcions, que ce soit le Dieu du ciel, que ce soit le dieu de ce siècle, il nous réclame tout entiers. Heureux donc qui n'aura, en général, d'autre volonté que

celle de Dieu ! Or, *la volonté de Dieu, c'est notre sanctification.* Voilà ce que Dieu veut avant tout, absolument et toujours. Voilà ce que nous pouvons toujours vouloir sans hésitation et sans crainte. Voilà une volonté qui n'empêchera aucun bien, qui servira à tout bien, puisqu'elle est elle-même le bien universel, suprême et absolu. Voilà notre bien, le bien de nos enfants, le bien de nos frères, le bien du présent, le bien de l'avenir, le bien de notre patrie, le bien de l'humanité. Voilà ce qui convient à tous les intérêts, ce qui ne blesse aucun droit, voilà ce qui a une valeur en soi, voilà ce qui, bon dans le temps, sera bon aussi dans l'éternité. La sanctification ! si dans ce mot seul ne se trouve pas d'abord la solution de chacun de nos doutes, et s'il y faut joindre, dans chaque cas particulier, la réflexion et l'examen, c'est du moins la lumière sous les rayons de laquelle nous examinerons chacun de ces cas particuliers, la seule lumière dans laquelle tous les objets nous apparaîtront dans leur vraie forme, dans leur vraie grandeur et dans leurs vrais rapports.

Tenons-nous dans cette lumière. Nos doutes et nos perplexités viennent, la plupart, de nous tenir dans un jour moins pur. Tenons-nous dans cette lumière. Enveloppons-nous, par la prière, par une recherche habituelle de la présence et de l'entretien de Dieu, d'une atmosphère lumineuse et pure, où ne puissent pénétrer nulle illusion, nul fantôme. *Si*

votre œil est simple, a dit le Sauveur, *tout votre corps sera éclairé*. Or, nous aurons cet œil simple, à qui rien n'apparaît ni double, ni confus, si nous voyons toujours et en toutes choses Dieu seul, si nous ne voyons toutes choses qu'en Dieu. Nous trouverons bien moins de questions difficiles, quand la loi de Dieu, au lieu d'être au dehors de nous, sera, selon l'expression du prophète, *au dedans de nos entrailles*, que nous en posséderons, non la lettre seulement, mais l'esprit, que nous aimerons son Auteur, que nous vivrons habituellement en communion avec lui. Il sera lui-même, selon sa promesse, *la lumière par laquelle nous serons éclairés*. Il nous parlera de dehors par les saintes Écritures, de dedans par son Esprit. Enseignement doux, uniforme et continu, jour pur également répandu sur toute la vie, vérité qui s'écoulera de nous en s'écoulant de lui, union intime de la vérité avec notre conscience, habitude du vrai, instinct du bon, goût de pure lumière, quels fantômes pourraient s'élever devant nous, quels fantômes, s'ils s'élèvent, pourraient subsister, se fixer dans notre esprit, et y prendre à la longue la place de la vérité! O Seigneur! donne-nous cet œil simple; rends-le plus simple de jour en jour; lave-le, purifie-le chaque matin; consacre-nous chaque matin à toi; *enseigne-nous* dans chaque occasion *à faire ta volonté;* mais surtout inspire-nous et entretiens en nous le désir de faire ta volonté dans cha-

que nouvelle occasion ; fais-nous aimer ta volonté avant même de la connaître. Nous ne te demandons pas des inspirations surnaturelles, ni de nous révéler, heure par heure, ce que nous devons faire, ni de nous exempter d'employer, à ta gloire, les facultés de notre raison et les lumières de notre conscience ; nous te demandons de nous mettre en présence de notre raison, de notre conscience et de ta Parole, et de nous donner le besoin et l'intention ferme d'écouter notre raison, notre conscience et ta Parole ; de faire taire en nous la voix de la chair et du sang, de faire que nous restions seul à seul avec la vérité. O Dieu, nous sommes nés pour le combat et nous ne prions pas d'être dispensés ni des fatigues ni des dangers de cette guerre sainte ; mais rends-toi présent et sensible à notre cœur tandis que nous combattons ; fortifie-nous par le combat même, rends notre direction toujours plus décidée, notre marche toujours plus ferme, notre bras toujours plus fort, jusqu'à ce qu'enfin les doutes, les illusions, les tentations, les fantômes de la passion et du monde, tous nos ennemis, sans nous attendre, s'enfuient de devant nous, ou plutôt de devant toi, ô Dieu, notre allié, notre sûreté et notre victoire ! Ainsi soit-il !

UN PREMIER DON

GAGE DE TOUS LES AUTRES.

Lui, qui n'a point épargné son propre Fils, mais qui l'a livré pour nous tous, comment ne nous donnera-t-il point aussi toutes choses avec lui? Rom. VIII, 32.

Saint Paul, écrivant aux Thessaloniciens, exprime un vif désir de se retrouver bientôt au milieu d'eux, *afin*, dit-il, *d'ajouter ce qui peut manquer à leur foi* (1). Que pouvait-il manquer à la foi des Thessaloniciens? Nous l'ignorons. Saint Paul peut-être l'ignorait lui-même. Ce qui manquait à la foi des uns pouvait ne pas manquer à la foi des autres. Saint Paul ne détermine rien, ne distingue rien. Il ne sait qu'une chose : c'est qu'il peut y avoir quelque chose à ajouter à la foi des Thessaloniciens. Nous en tirons cette conclusion : c'est que la foi n'est pas une chose égale à tous les moments et chez tous, une chose dans

(1) 1 Thessaloniciens, III, 10.

laquelle il ne puisse point y avoir de plus ou de moins, une chose qui, par sa nature, soit à la fois indivisible et infinie. Non, une personne peut avoir la foi, la foi chrétienne, et quelque chose manquer à sa foi.

Il y peut manquer la clarté, la certitude, la vivacité, qui sont les qualités de la foi; mais il y peut manquer aussi quelque chose sous le rapport de l'objet, lorsque la foi n'embrasse pas tout ce qu'elle doit embrasser, lorsque, en croyant, on ne croit pas tout ce qu'il faut croire.

Tel de ces Thessaloniciens dont saint Paul eût voulu compléter la foi, croyait peut-être sans hésitation à la venue de Jésus-Christ en chair, et à l'effusion de son sang pour le salut de tous les hommes; mais il hésitait à s'approprier ce bienfait, à s'appliquer le mérite du sacrifice divin. Il croyait au pardon universel, mais de cette rosée de sang et de miséricorde il ne sentait pas une goutte tomber sur son âme; en sorte que, s'il eût été seul de son espèce, si le genre humain eût été de tout temps réduit à lui seul, s'il n'y avait pas eu d'autres hommes sur lesquels il pût, en quelque sorte détourner le bienfait de Dieu, il aurait été entraîné à nier absolument ce bienfait, ou du moins à le repousser. On peut faire contre cette préoccupation les meilleurs raisonnements du monde; mais le raisonnement, en cette affaire, est de fort peu de secours. Tel que vous

aurez convaincu, ne sera pas pour cela changé ; ou s'il vous croit, vaincu par vos arguments, ce sera d'une foi sans onction, où le cœur n'est pour rien. Raisonnez, j'y consens, mais surtout priez ; parlez de Dieu à cet homme, mais surtout parlez de cet homme à Dieu, afin que l'Auteur de sa foi en soit aussi le Consommateur.

Tel autre d'entre les fidèles de Thessalonique pouvait non-seulement croire à l'amour de Dieu pour le monde, et à la preuve que Dieu en a donnée en livrant son Fils, mais encore prendre humblement sa part de cette grâce, s'asseoir librement au banquet des nations, se réjouir personnellement, et pour son propre compte, d'une joie ineffable et glorieuse; et quelque chose néanmoins manquer à sa foi. Et quoi donc, mes frères? Écoutons saint Paul dans mon texte, et vous le comprendrez : *Dieu, qui n'a point épargné son propre Fils, mais qui l'a livré pour nous tous, comment ne nous donnerait-il pas toutes choses avec lui?*

Saint Paul ne parlerait pas ainsi à des gens qui seraient convaincus que Dieu leur donnera toutes choses avec son Fils, ou qui ne seraient pas exposés à en douter. Et ils ne seraient pas exposés à en douter, ou plutôt il ne pourrait pas leur venir à l'esprit d'en douter, s'ils avaient d'avance et effectivement tout reçu avec Jésus-Christ. Dans ce cas, saint Paul lui-même ne pourrait pas leur dire : « Dieu

vous donnera tout; » car déjà Dieu aurait tout donné.

Que nous apprend donc ce passage? Qu'il y a deux dons, oui, deux dons inséparables, mais distincts : le don de Jésus-Christ, et le don de *toutes choses avec lui;* l'un qui a été fait une fois pour toutes et ne se répète pas, l'autre qui succède au premier, se divise, se prolonge, se répand sur la vie entière: c'est le don de toutes les grâces spirituelles qui sont en germe dans la conversion, qui la suivent, qui la constatent, et qui forment ensemble ce qu'on appelle la *sanctification.*

Certainement la grâce de la seconde naissance, la grâce de la nouvelle vie, est contenue en germe, est donnée d'avance dans la foi au salut par grâce, et ne peut point l'avoir ailleurs. Elle jaillit de là comme un ruisseau jaillit de sa source, et le ruisseau n'est point autre chose que la source; il est la source même se prolongeant et coulant dans une certaine direction. Ainsi, après que Dieu, qui est la source de tout bien, a produit en nous la foi au pardon, cette *foi* devient la source de la *vie*, et la vie est tout entière dans la foi, d'où elle se répand, d'où elle coule. Mais comptez-vous pour rien l'industrieuse main qui s'empare de la source, en rassemble les eaux, leur ménage une pente, les divise, les distribue, les porte incessamment sur tous les points qu'elles doivent fertiliser, en un mot, les étend

comme un réseau sur tout un domaine? Cette industrie est celle du Saint-Esprit; il y faut recourir; mais on ne peut y recourir sans y croire, et elle ne se met à notre service qu'à mesure que nous y croyons. La source ne suffit pas sans son conducteur, et la foi à la source ne suffit pas sans la foi à son conducteur.

Or, on peut, jusqu'à un certain point, avoir foi à la source sans avoir foi à son conducteur; on peut croire au premier don du Père céleste et ne pas croire aussi fermement qu'il donnera toutes choses avec et après.

Entendons-nous bien, mes frères: je dis *ne pas croire*, je ne dis pas *nier*. Eh! qui pourrait, qui voudrait nier cette grâce, ayant cru à la première et l'ayant acceptée! Mais on peut ne pas croire une vérité qu'on ne songe point à nier. Croire, si nous prenons ce mot dans le sens de l'Évangile, est quelque chose de plus que consentir à une vérité; y croire, c'est s'en emparer, c'est l'embrasser, c'est s'en nourrir, c'est y compter comme l'on compte et plus que l'on ne compterait sur la fidélité d'un père ou d'un ami éprouvé. A ce compte, mes frères, ne dirons-nous pas qu'il y en a qui croient au pardon gratuit, qui y croient pour le monde et pour eux, et qui ne croient pas aux grâces sanctifiantes de l'Esprit de Jésus-Christ?

Sans doute qu'ils ne furent pas toujours incré-

dules. Il fut un temps, au contraire, où ils crurent trop, s'il est permis de parler ainsi. Oui, l'expression est exacte, ils crurent trop. Immédiatement après leur conversion, après s'être vus transportés du royaume des ténèbres dans le royaume du Fils bien-aimé de Dieu, dans le premier transport de leur joie et dans la première ferveur de leur reconnaissance, ils crurent tout possible et tout facile; leur foi transportait des montagnes; le sacrifice, au lieu de les repousser, les attirait; des fleuves d'eau vive découlaient de leur sein; ils méprisaient les dangers, ils n'y croyaient pas; ils pouvaient tout, ils étaient plus que vainqueurs; et s'ils ne disaient point alors: « *Dieu nous donnera toutes choses,* » c'est qu'il leur semblait que, dès ce moment Dieu leur avait tout donné.

Mais ils s'étaient trompés en voyant leur vie toute ramassée et toute réfléchie dans un jour; si à chaque jour suffit sa peine, à chaque peine aussi suffit son jour; il y en a un pour chacune; et la vie entière est une suite de situations, semblables si l'on veut, mais dont chacune a son caractère et sa difficulté propre. Ni toute la tâche du chrétien, ni toute la perfection de la morale évangélique, ni tous les artifices de l'ennemi, ni tous les piéges du monde, ni toute la malice de leur propre cœur n'avaient pu se révéler tout entiers à eux dès le premier jour; prendre ce premier jour pour toute la vie, c'était

prendre l'horizon pour les bornes du monde. Mais, dans la vie du chrétien comme dans une longue navigation, les horizons se succèdent; et si c'est toujours à la lueur qui tombe des étoiles que le navigateur reconnaît sa route, il lui faut étudier ces étoiles afin qu'elles guident son cours.

Alors on s'aperçoit avec surprise, avec douleur, qu'on n'était pas encore tout ce qu'on croyait être; on reconnaît que si cette première grâce, le don que Dieu nous a fait de son Fils, ne peut, par sa nature, ni augmenter ni diminuer, l'autre grâce, ou plutôt l'ensemble des grâces dont la sanctification se compose, va naturellement en augmentant, et diminue, hélas! s'il ne va pas en augmentant; on reconnaît, à quelques chutes inopinées, à quelques faiblesses découvertes, qu'on n'avait pas tout reçu encore : on s'effraye en mesurant l'espace par lequel on est séparé du but; on tremble en sentant sous ses pieds la terre trembler. Et alors, mes frères, il n'y a pas de milieu : comme on se sent personnellement trop faible pour une si grande tâche, il faut ou s'armer de cette salutaire pensée, que *Celui qui n'a point épargné son propre Fils et qui l'a livré pour nous tous, nous donnera aussi toutes choses avec lui*, — ou, renonçant à un but hors d'atteinte, à des vertus angéliques, semble-t-il, plutôt qu'humaines, il faut se résoudre à la médiocrité, mais sans doute à une médiocrité humble, remplaçant par une sin-

cère componction et par un deuil perpétuel ces développements, ces progrès, ces conquêtes sur l'ennemi, dont on s'était, au début, si complaisamment bercé.

Ce n'est pas qu'on puisse formellement prendre une résolution pareille; ce serait donner à l'Évangile et à sa conscience un démenti trop éclatant; mais on agit comme si on l'avait prise. On croit avoir beaucoup fait quand on a gémi; mais quiconque en vient là, mes frères, ne gémira pas toujours, ne gémira pas longtemps; cette mauvaise résignation deviendra toujours plus parfaite; et après la pluie du ciel, la rosée de nos larmes finira par manquer au sol où Dieu avait semé le salut.

Que faut-il pour échapper à ce malheur? Ne pas diviser la foi; croire tout ce qu'il faut croire; accepter toutes les promesses, se prévaloir de tous ses avantages. La vie chrétienne est comme un arbre; les racines de l'arbre plongent dans la terre, et ses rameaux se baignent continuellement dans ce subtil océan qu'on appelle l'atmosphère. Le sol fertile où nos racines s'enfoncent, c'est la foi au pardon; l'atmosphère bénigne et fécondante où se plongent nos rameaux, c'est la foi à la perpétuelle assistance de cet Esprit de sainteté dont saint Paul dit avant mon texte : *Celui qui sonde les cœurs connaît quelle est l'affection de l'Esprit lorsqu'il prie pour les saints selon Dieu.*

La foi du chrétien n'est séparément ni l'une ni

l'autre des choses que nous avons dites, mais toutes ensemble. Christ est les prémices, le commencement, la condition de tout le reste; sans la foi en Jésus-Christ crucifié on n'aurait pas l'autre; et il y a plus : cette seconde foi naît de la première; elle y est contenue; elle en tire sa substance; elle y est aussi intimement unie que le tronc l'est aux racines ou les racines au tronc, en sorte qu'on ne saurait les discerner l'une de l'autre, et que quand le fidèle les a toutes deux, on peut dire en toute vérité que les deux ne font qu'une. Ce n'est que quand la seconde fait défaut ou languit qu'on sent la distinction; c'est alors que l'on reconnaît que si l'on ne peut pas croire à l'assistance assidue de l'Esprit à moins de croire d'abord à la délivrance par le Rédempteur, on peut croire à celle-ci pleinement sans croire à celle-là dans la même mesure.

Aussi les apôtres n'agissent-ils pas au hasard, encore moins avec déraison, lorsque, en tant d'endroits, ils s'appliquent *à réveiller par leurs avertissements les sentiments purs* de leurs disciples; lorsqu'ils leur répètent sous tant de formes que *Dieu achèvera la bonne œuvre qu'il a commencée en eux;* lorsqu'ils les assurent que *le Seigneur, qui* les *a appelés, est fidèle, et* qu'*il* les *affermira;* lorsque, transportant pour ainsi dire à Dieu la tâche tout entière, ils déclarent qu'il *produira* dans tous ceux qui s'attendent à son secours, *le vouloir et le faire selon sa*

bienveillance. Pourquoi cette insistance? pourquoi ce redoublement? pourquoi ces exhortations à croire, s'il était impossible de ne pas croire, si la foi (j'entends la foi à la perpétuité du secours divin) n'avait pas pu s'affaiblir, si le danger de défaillir et de succomber ne s'était pas trouvé précisément là?

Ce que font tous les apôtres, saint Paul le fait dans notre texte; et l'argument qu'il emploie est irrésistible. *Dieu qui n'a point épargné son propre Fils, mais qui l'a livré pour nous tous, comment ne nous donnerait-il pas toutes choses avec lui?* C'est un appel au bon sens. On ne peut rien ajouter à sa clarté, à son évidence; nous ne l'essayerons pas; autant vaudrait, avec nos luminaires terrestres, vouloir ajouter de la lumière au soleil; mais il peut être utile de l'exposer plus amplement, afin qu'il enveloppe toute notre âme, et la pénètre par tous les côtés.

Votre responsabilité, semble dire saint Paul, votre tâche, votre loi a grandi dans toutes les dimensions, longueur, largeur et profondeur. Vos devoirs se sont multipliés, étendus, subdivisés. Votre importance personnelle, comme membre de la cité de Dieu, a augmenté. Autrefois vous n'étiez qu'un enfant, aujourd'hui vous êtes un homme. Toute la philosophie, toute la conscience, tout le sens moral, toute la prudence, tout le savoir est trop peu. Il vous faut en abondance, et à flots larges et continus, toutes les grâces de l'Esprit de Dieu. Il vous faut l'humilité

pour vous mettre au-dessous de tout, la pureté pour soutenir les regards de Dieu, la sainteté pour réaliser son image, la patience, le support, la soumission à vos frères, pour n'être pas plus que votre Maître; il vous faut une lumière divine pour ne point errer, la grâce de la prière et de la supplication pour retenir auprès de vous toutes les autres grâces. Que ne vous faut-il pas? *Tout*, voilà le vrai nom de ce qu'il vous faut. Mais *Dieu qui n'a point épargné son propre Fils*, Dieu *qui l'a livré pour nous tous, comment ne nous donnerait-il pas toutes choses avec lui?*

Et premièrement, considérez qu'après le don qu'il vous a fait, aucun don ne peut lui coûter. Je parle en imprudent, pardonnez-moi. Je sais bien que la langue des hommes est insuffisante à nommer les choses de Dieu. Est-ce que, dans le sens où nous prenons ce mot, quoi que ce soit peut *coûter* à Dieu? Mais enfin, si cette expression était indigne du sujet, que dire de tant d'autres pareilles dont Dieu a permis aux écrivains sacrés de faire usage en parlant de lui? De quelque langage qu'on se serve, il faudra toujours dire qu'on ne peut pas se représenter Dieu dans la même disposition lorsqu'il donne son Fils au monde, et lorsqu'il distribue à ses créatures ses autres grâces, temporelles ou spirituelles. Je ne parle pas de sa puissance, à qui tout est également facile. Je parle de ce qu'on appellerait, s'il

était question d'un homme, son esprit ou son caractère. Or, rien, sous ce rapport, n'est plus naturel à Dieu que de créer, que de répandre autour de lui, comme par torrents, la vie et la félicité. Rien ne lui est plus naturel que de conserver ce qu'il a créé, c'est-à-dire de le créer à chaque instant de nouveau. Et s'il en est ainsi des biens temporels, combien plus des grâces spirituelles! Elles ne sont pas, à la vérité, répandues avec la même profusion; mais vous ne pensez pas que cette parcimonie apparente tienne à la volonté du Père des esprits, qui a certainement plus de souci des esprits que des corps, et qui sacrifierait plutôt tous les corps à un seul esprit, s'il le fallait, que de ne pas donner aux esprits la sainteté, qui est leur dernier but et leur vrai bien. S'il y a disproportion entre ces deux espèces de grâces, c'est que la volonté humaine, qui ne fait pas obstacle aux premières, ne résiste que trop aux secondes. Mais les secondes, pour revenir à l'expression que nous avons employée, ne coûtent pas plus à Dieu, à la volonté de Dieu, que les premières. Bien loin de là, sa sainteté le presse tellement (pardonnez-moi encore, je parle en imprudent), elle le presse tellement de répandre ces grâces d'un ordre supérieur, que, pour les répandre plus abondamment, pour les faire pénétrer dans le sol de l'humanité, pour ouvrir ce dur sillon à cette semence bénie, il fera la seule chose qui puisse lui coûter : *Il n'épar-*

gnera point son propre Fils, mais, au contraire, *il le livrera pour nous tous.*

Si quelque chose peut coûter à Dieu, assurément c'est de ne point épargner son propre Fils. Ce serait déjà beaucoup que le Dieu saint n'épargnât point un homme saint. Mais celui qu'il n'épargne point, est son propre Fils, *la splendeur de sa gloire et l'image empreinte de sa personne,* celui qui jouit de l'éternelle béatitude comme d'un patrimoine inaliénable, celui qui fait les délices et la gloire même de Dieu. Dieu ne l'épargne point; il ne le refuse point à la détresse de ses créatures; il fait plus : il le *livre;* il laisse les méchants faire de son Fils tout ce qu'ils voudront; bien loin de le défendre, il ne paraît pas même l'accompagner du regard; il laisse pour ainsi dire se creuser entre lui et son Fils le même abîme qui sépare un Dieu saint d'un genre humain révolté; en sorte que, sur son trône sanglant, sur cette croix où *tout* fut *accompli,* et quelques instants avant de dire avec une pleine et bienheureuse confiance : « *Mon Père, je remets mon esprit entre tes mains,* » Jésus-Christ prononce ces paroles : « *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné?* » Il a donc été *livré :* et pour qui? *pour nous tous.* Nulle distinction. Ni entre de plus ou de moins coupables, il n'y a point de différence; ni entre ceux qui l'ont simplement méconnu et ceux qui l'ont crucifié; ni entre ceux qui l'ignorent et ceux qui le blasphèment. Si quelqu'un

avait réuni en soi toute l'injustice, toute la haine, toute l'impiété dont tous les hommes ensemble peuvent se rendre coupables envers Dieu, Jésus-Christ néanmoins aurait été livré pour cet homme-là. Jugez si le premier don a dû coûter à Dieu; jugez si, après qu'il s'y est résolu, aucun autre pourra lui coûter.

Mais ce n'est pas tout, et nous l'avons déjà fait entendre. Ce premier don, si coûteux, serait inutile, illusoire, si le second ne suivait. S'il est certain que, *sans la sanctification, aucun* de nous *ne verra le Seigneur*, c'est-à-dire ne sera sauvé, il est donc certain que la sanctification est le dernier but, la consommation de l'œuvre de Dieu, qui nous *justifie* d'abord par son Fils, afin de nous *sanctifier* ensuite par son Esprit. La sanctification étant le terme de l'œuvre, le triomphe de la grâce, l'accomplissement du salut, on peut donc dire que c'est afin que nous pussions être sanctifiés, que *Dieu n'a point épargné son propre Fils, et l'a livré pour nous tous.* L'incarnation du Fils de Dieu est le moyen de ce grand but. Par la grandeur du moyen, jugez de celle du but; par l'énormité du prix, jugez de la ferme volonté avec laquelle le Dieu de sainteté a voulu notre sanctification. Elle a un tel prix à ses yeux, elle est tellement essentielle au salut, le salut en est tellement inséparable, que plus d'une fois dans l'Évangile, le nom d'une des choses est substitué à l'autre; et n'avez-vous pas remarqué, dans un des versets qui pré-

cèdent notre texte, ce que dit saint Paul du but final auquel Dieu prédestine ceux qu'il a préconnus? Il eût pu dire que Dieu les a prédestinés au bonheur éternel; mais non, il dit cette fois : ***Dieu les a prédestinés à être conformes à l'image de son Fils*** : et en quoi conformes, si ce n'est en sainteté? Mais quoi qu'il en soit, il reste certain que, sans notre sanctification, le sacrifice de Jésus-Christ serait perdu, son sang aurait coulé en vain, la délivrance ne serait pas venue à la suite de la rançon; la charité divine en serait pour ses frais. Idée horrible! véritable blasphème! Mais comment l'écarter, à moins d'être certain que Dieu, qui a livré son Fils, veut avec lui nous donner tout le reste.

Considérez encore qu'il y a eu contrat entre le Père éternel et son divin Fils. Le Fils a dit : ***Me voici pour faire ta volonté*** : (quelle volonté? vous le savez), et le Père a répondu : ***Demande-moi, et je te donnerai pour héritage les nations, et pour ta possession les bouts de la terre.*** Qu'est-ce à dire? Cette promesse peut-elle être vaine? Ou l'entendrez-vous dans ce sens, que le Roi du ciel veut donner pour apanage à son Fils des provinces, des royaumes, un territoire en un mot, et non pas nos cœurs? Ces captifs qu'il doit mener en pompe dans les États de son Père, est-ce autre chose que les âmes dont il aura réduit les pensées à son obéissance: N'est-ce pas un royaume spirituel, ne sont-ce pas des sujets spiri-

tuels que Dieu lui promet? Qu'est-ce que les *sujets* de Jésus-Christ, sinon ses *disciples*, c'est-à-dire les imitateurs de sa sainteté, les miroirs de ses vertus, les porteurs de sa croix? Le Père s'est donc engagé envers le Fils; mais à quoi? à donner avec lui toutes choses après l'avoir donné lui-même; toutes choses, c'est-à-dire toutes les grâces dont la réunion porte le nom de sainteté.

Enfin, si une âme qui a reçu Jésus-Christ hésitait à croire qu'avec lui elle recevra toutes choses, nous lui dirions : Le raisonnement de saint Paul est excellent; mais pour vous il y a plus qu'un raisonnement, il y a déjà un fait; il y a plus qu'une promesse, il y en a l'accomplissement. Dieu vous a donné des gages. Avec Jésus-Christ, en même temps que vous avez reçu Jésus-Christ, vous avez reçu une partie de toutes ces choses dont vous déplorez l'absence, et que vous n'espérez pas recevoir. Si vous n'en aviez reçu aucune, nous n'hésiterions pas à prononcer que vous n'avez pas reçu Jésus-Christ; car cet hôte divin n'entre pas chez nous les mains vides; il donne en même temps qu'il promet; sa seule présence enrichit. Il est impossible que ce même Esprit qui nous a fait croire en Jésus-Christ, ne nous le fasse pas aimer un peu et ne nous apprenne pas, en l'aimant, à lui obéir un peu. Un peu, ai-je dit; mais vous-même, en cet heureux matin de votre nouvelle vie, avez-vous trouvé que ce fût peu? Non, vous

avez trouvé que c'était beaucoup, vous avez cru même que c'était tout. Vous vous trompiez; mais ne vous tromperiez-vous pas bien davantage en disant aujourd'hui que ce n'était rien? Et parce qu'alors vous fûtes présomptueux, aujourd'hui voulez-vous être ingrat? Non, vous reçûtes alors les arrhes de l'Esprit; et si, en comparaison du but que vous voyez devant vous, ces arrhes vous semblent peu de chose, prenez un autre objet de comparaison; rappelez-vous ce que vous étiez avant de les recevoir, et jugez si, entre cet homme ancien qui ne connaissait pas la charité divine et cet homme nouveau qui la connaît, il n'y a pas la même distance qui sépare l'indigence de la richesse, l'esclavage de la liberté, et la mort même de la vie.

On vous donna donc alors, on vous donna même beaucoup. Que vous ayez négligemment cultivé ces prémices de l'Esprit divin, cela n'est que trop possible; que ce premier fonds ait dès lors de plus en plus diminué entre vos mains, rien de plus naturel: eh! qui ne sait qu'on *donne à celui qui a, et qu'à celui qui n'a pas, cela même qu'il a lui est retiré?* Mais de quel droit votre infidélité viendrait-elle accuser la fidélité de Dieu? sur quel fondement diriez-vous qu'il s'est repenti de vous avoir béni, et qu'il ne lui a pas plu d'achever son œuvre? Ah! il ne manquerait plus que cela! Avec une si funeste persuasion, rien ne pourrait plus arrêter votre décadence; vous

y couriez, vous y serez précipité. Si quelque chose est funeste par-dessus tout, c'est de se défier de Dieu. *Celui qui ne croit pas au Fils unique de Dieu est déjà condamné.* Cette déclaration vous regarde ; car il y a deux manières de ne pas croire en lui : l'une, de ne pas croire à sa venue en chair, et c'est se priver de tous les bénéfices de sa venue ; l'autre, de ne pas croire qu'étant venu, *il a distribué ses dons aux hommes et que toute puissance lui a été donnée dans le ciel et sur la terre*, et c'est une autre manière de nier sa venue ; c'est une autre manière, pour le sarment, de se détacher du cep. Il faut croire qu'il est venu, et il faut croire qu'il *demeure avec nous jusqu'à la fin du monde* : c'est en cela que consiste la foi. Christ n'est pas divisé ; la foi ne l'est pas davantage : si votre foi, s'arrêtant à l'un de ces objets, n'embrasse pas l'autre, elle n'embrasse pas tout Jésus-Christ, elle n'est pas la foi.

Ah ! ce désir des grâces qui vous manquent, ce regret des grâces perdues, cela même est une grâce. Reconnaissez qu'il y a quelque chose de Dieu, là où se trouve cette douleur selon Dieu. Mais que cette douleur ne demeure pas stérile, ou plutôt ne la laissez pas se corrompre comme une eau dormante, en lui refusant le cours qu'elle veut prendre du côté de Dieu. Reconnaissez-vous, reconnaissez la vérité : ce n'est pas une vraie foi que celle qui ne sait pas espérer. Si la foi sauve, c'est parce qu'elle

produit l'espérance et la charité; la foi qui ne les produit pas n'est pas la foi. Or, cette espérance que l'apôtre place entre la foi et la charité pour former avec elles la base de notre édifice spirituel, cette espérance est tout ensemble l'espérance du bonheur et celle de la sainteté; et même elle ne peut l'être du bonheur que parce qu'elle l'est de la sainteté; et quand l'apôtre, ailleurs, recommande aux chrétiens d'être *joyeux dans l'espérance*, il faut comprendre dans l'objet de cette espérance, non-seulement les félicités à venir, bien dignes assurément d'exciter notre joie, mais les grâces qui, dès ici-bas, préparent le chrétien à ces félicités et les lui font goûter par avance. Et d'ailleurs, serait-il longtemps possible d'espérer le ciel quand on aurait cessé d'espérer et même enfin de désirer les grâces de l'Esprit éternel? Non, non, la seconde de ces espérances emporterait l'autre avec elle; et comme un abîme appelle un autre abîme, un désespoir, soyez-en sûrs, appellerait un autre désespoir.

Car de se dire : « Je ne compte pas sur Dieu, mais je compte sur moi-même, » en vérité, il n'y a pas d'apparence. Celui qui compterait sur lui-même pour être sanctifié pourrait compter sur lui-même pour être sauvé; et dès lors adieu le christianisme tout entier. Un païen a pu s'écrier, aux applaudissements des païens : « Que les dieux me donnent la vie, je saurai me donner le reste. » Un chrétien qui parle-

rait de la sorte ne serait chrétien ni entièrement, ni à moitié. Il ne faut donc pas espérer en soi ; mais pourtant il faut espérer. Une des plus funestes illusions, en même temps qu'une des plus mélancoliques, serait de remplacer la continuité du progrès par la perpétuité des regrets, et de croire qu'il suffit, si l'on n'avance pas, de dire tous les jours à Dieu avec une douleur qui, prenez-y garde, s'affaiblit tous les jours : « Mon Dieu, je le confesse ; je suis le même aujourd'hui qu'hier, et je serai demain le même qu'aujourd'hui. » N'est-ce pas à cette douleur que se réduit aujourd'hui le christianisme de beaucoup de personnes ? Or, nous ne craignons pas de leur dire que ces paroles de Malachie ont été écrites pour eux : *Vous couvrez l'autel de l'Éternel de larmes, de pleurs et de gémissements ; tellement que je ne regarde plus à l'oblation, et que je ne prends rien à gré de ce qui vient de vos mains.* En leur appliquant ces paroles, oublions-nous que, suivant le Psalmiste, *les sacrifices de Dieu sont l'esprit froissé ?* Vous savez aussi bien que nous, que le Psalmiste et le Prophète sont d'accord ; cette douleur et cette espérance ne s'excluent en aucune manière ; l'une au contraire se nourrit de l'autre ; il faut pleurer beaucoup et beaucoup espérer. La religion chrétienne est une religion de progrès ; mais comment concevoir le progrès sans l'espérance ? C'est cette espérance, cette espérance en Dieu, que nous voudrions ranimer dans les cœurs où elle s'af-

faiblit ; c'est en inspirant cette espérance que nous voudrions ajouter à la foi de plusieurs ce qui peut lui manquer encore. Avons-nous raison de tenter quelque chose de semblable au milieu de vous? Mais quel est le chrétien qui ne puisse prendre pour lui et mettre à son usage ces paroles du père de famille dans l'Évangile : *Je crois, Seigneur; viens en aide à mon incrédulité?* Mais avons-nous le droit, nous, de prétendre ajouter quelque chose à votre foi? Hélas! non, si, pour exhorter ses frères, il faut être au-dessus de l'exhortation ; mais s'il faut seulement savoir la vérité, nous la savons, et nous la disons. Qu'importe ce que nous sommes, et qu'il manque probablement bien plus à notre foi qu'à la vôtre? Écoutez-nous toutefois, et oubliant ensuite qui vous a parlé, dites-vous bien que pour croire à l'Évangile d'une foi pleine, entière et sans lacune, il faut serrer dans son cœur et accomplir journellement ce précepte de saint Jacques : *Si quelqu'un parmi vous a besoin de sagesse, qu'il la demande à Dieu, qui la donne à tous libéralement et sans la reprocher, et elle lui sera donnée; mais qu'il la demande avec foi, sans hésiter.*

Sans hésiter, mes frères, et sans s'impatienter; sans prétendre recevoir toutes les grâces à la fois; sans mesurer le temps à Dieu, lequel *a nos temps en sa main* : ce qui nous jetterait dans l'un ou l'autre de ces périls, ou de nous relâcher et de revenir sur

nos pas en disant avec amertume : *Où est la promesse de son avénement?* ou de nous arrêter à une limite arbitraire, en nous disant de notre propre autorité : Nous voilà arrivés. La grâce qui nous est donnée, c'est de marcher sans cesse et d'avancer toujours; la grâce est d'être de plus en plus enracinés dans la foi, et de sentir toujours plus étroit et plus indissoluble le lien qui nous unit à Dieu ; la grâce est d'être certain que l'œuvre de Dieu en nous ne s'interrompra jamais, et que *la lumière grandira* dans notre sentier *jusqu'à ce que le jour soit dans sa plénitude ;* la grâce est d'avoir, de la perfection, une idée toujours plus complète, de nous en faire un but toujours plus cher; la grâce est de voir toute une éternité ouverte à nos progrès, et de respirer d'avance, comme un parfum du ciel, cette liberté dont nous jouirons dans un monde meilleur, où, tous les obstacles étant enlevés, toutes les tentations écartées, toutes les chaînes brisées, nous serons enfin tout ce que nous désirons devenir et tout ce qu'une créature peut être. Si vous ne consentez pas à attendre jusque-là, comment avez-vous consenti, je vous prie, à attendre même un seul moment? comment ne demandez-vous pas compte à Dieu du moindre délai ? comment comprenez-vous qu'il ne vous ait pas tout donné dès le premier moment, et pour ainsi dire d'un seul coup? Ou vous êtes trop impatients, ou vous le fûtes trop peu. C'est dès la première heure

qu'il fallait dire : ***Jusques à quand, Seigneur!*** Pourquoi donc ne l'avez-vous pas dit? pourquoi donc avez-vous attendu? Soyez plus sages; dites d'une part : ***Tout est accompli***, et de l'autre : ***Je n'estime point avoir atteint le but; mais ce que je fais, c'est qu'oubliant les choses qui sont derrière moi et m'avançant vers celles qui sont devant moi, je cours vers le but, vers le prix de la vocation céleste de Dieu en Jésus-Christ.***

LA SANCTIFICATION.

C'est ici la volonté de Dieu, savoir votre sanctification.
1 Thess. IV, 3.

Avant d'aborder l'idée particulière de mon texte, qu'il me soit permis de remonter à une idée plus générale, que mon texte n'énonce point, mais qu'il suppose nécessairement. Cette idée, mes frères, c'est que Dieu a une volonté. Mais pourquoi, direz-vous, s'arrêter à cette vérité? Est-elle niée? Dire que Dieu est Dieu, n'est-ce pas dire en même temps qu'il a une volonté, que cette volonté est la volonté par excellence, et qu'elle n'est pas moins souveraine que parfaite? On peut rencontrer, dit-on, des hommes qui ne croient point en Dieu; mais s'en est-il jamais trouvé qui, croyant en Dieu, lui refusent la faculté de *vouloir?* Oui, mes frères, il s'en est trouvé; et ce ne sont pas seulement quelques philosophes, c'est à peu près tout le monde, et peut-être vous-mêmes

qui m'écoutez. Qui est-ce qui a jamais dit que la mort n'est pas, ou que l'homme peut échapper à la mort? Personne, assurément. Mais qui est-ce qui croit à la mort? Ce n'est pas croire tout de bon à une chose, que de vivre, de raisonner et de penser comme si cette chose n'était pas; or, une multitude innombrable de mortels pensent, raisonnent et vivent comme si la mort n'était pas. Pareillement, à cette question : Dieu a-t-il une volonté? chacun sans doute répondra *oui;* mais son langage le plus habituel, ses raisonnements, sa conduite ont répondu *non*. Et de même que, selon David, toutes les pensées du méchant reviennent à ceci, qu'*il n'y a point de Dieu*, toutes celles de l'homme naturel semblent revenir à ceci, que Dieu n'a point de volonté.

S'agit-il, en effet, de reconnaître la volonté de Dieu dans les événements? Chacun trouve l'unique raison d'un événement dans l'événement qui l'a précédé; il n'y a de volonté nulle part, ou bien ce sont les hommes qui en ont une; ce sont les hommes qui ont fait les événements. Direz-vous peut-être que, dans des discours semblables, l'idée de Dieu est sous-entendue? On ne sous-entend si habituellement que ce qu'on n'a point dans la pensée; et si Dieu tenait dans notre esprit la place qu'il y doit tenir, il n'est pas probable que son nom fût toujours passé sous silence. — S'agit-il de reconnaître la vo-

lonté de Dieu comme règle de notre conduite? Mais qui allègue, je ne dis pas aux autres, je dis à soi-même, la volonté de Dieu? On obéit à des circonstances, à des préjugés, quelquefois à des principes, plus souvent à des affections; on obéit à une règle quelconque; car on ne saurait vivre sans une règle; mais on n'obéit point à Dieu. Je parle ici du grand nombre, et je vous laisse compter les exceptions.

C'est ainsi qu'on nie que Dieu ait une volonté, que Dieu exerce une volonté : c'est ainsi du moins qu'on l'oublie. C'est la première marque, sinon le premier effet, de notre déchéance. C'est la première vérité que Dieu a dû rétablir. Avant de nous apprendre la volonté de Dieu, la religion nous apprend que Dieu a une volonté, et qu'à proprement parler rien n'*arrive*, mais tout *se fait*. La religion ne nous l'enseigne point seulement par des paroles; des paroles n'auraient point suffi : elle nous en instruit par des faits. Dieu a fait comme ce philosophe à qui l'on niait le mouvement, et qui, pour unique réponse, se mit à marcher. Dieu a marché, et ses augustes pas, empreints dans la poussière des siècles, attesteront à jamais que tout ce que nous appelons des événements sont des actions, des actions de Dieu. Puis, après cette apparition dans l'histoire, Dieu s'est retiré; la nature a repris son cours; les causes secondes sont seules demeurées visibles; mais Dieu s'est montré, il a été vu : c'est assez. Il peut

rentrer dans le secret de son sanctuaire : nous sommes avertis.

Et maintenant, nous recommençons à consulter la religion, et nous lui demandons : Quelle est la volonté, ou plutôt quelles sont les volontés du Créateur des mondes et du Père des esprits? Quelles sont ses volontés sur l'univers? Quelles sont ses volontés relativement à nous?

Cette curiosité est immense, et peut sembler téméraire. Notre texte ne semble pas nous conduire à faire cette question. Il parle de la volonté de Dieu par rapport à nous, non de cette volonté relativement à l'ensemble des êtres. Ne devons-nous pas nous renfermer dans les mêmes bornes? Nous ne le pouvons pas, mes frères; nous ne saurions établir ni comprendre que la volonté de Dieu à notre égard est notre sanctification, si nous ne pouvions établir qu'à l'égard de l'univers entier, la volonté de Dieu est absolument la même. Dieu a mille et mille volontés : il en a autant qu'il y a d'êtres, il en a autant qu'il y a d'événements; mais nous disons tout aussi bien : Dieu n'a qu'une volonté, la sanctification de l'univers. Il se l'est consacré; il l'a voué à son service et à sa gloire : l'univers est saint. Il est tout entier comme un vaste temple; et ces étoiles, ou plutôt ces mondes, dont Dieu maintient éternellement dans les cieux et les distances et les rapports, sont les vases d'or de ce sanctuaire immense. Au

delà même de la création visible, aux dernières hauteurs du monde des intelligences, nous reconnaissons cette même volonté de Dieu, et nous l'y trouvons accomplie. Ce qui est saint se sanctifie encore, se consacre incessamment à Dieu, après s'être donné se donne de nouveau, ne vit que pour répéter cet hommage ; et Celui qui est au-dessus de tous les esprits, Celui que nous appelons la sainteté même, le Fils unique du Père, a dit, dans les jours de sa chair : *Je me sanctifie moi-même pour eux, afin qu'ils soient sanctifiés dans la vérité* (1).

Sans doute que l'homme ne fait pas exception à cette loi universelle et nécessaire. Sans doute que Dieu veut que l'homme soit saint. Il n'a pas voué à sa gloire les créatures inanimées, pour laisser vivre au hasard et sans but les êtres doués d'intelligence et de volonté, et toute notre destination est écrite dans ces paroles de David : *Que mon âme vive, afin qu'elle te loue*. Vases d'un invisible sanctuaire, nous sommes consacrés aux seuls usages du culte ; et le vrai culte, le culte en esprit et en vérité, c'est de reproduire fidèlement en nous l'image de Celui qui nous a aimés. Il ne s'agit point seulement de nous abstenir de ce qui l'offense, mais de faire, par un principe d'amour et selon la force qui nous est donnée, tout ce qui plaît à ses yeux, tout ce qui nous

(1) Jean, XVII, 19.

rend semblables à lui. Quand vous borneriez l'idée de la sainteté à vous abstenir de ce qui l'offense, vous n'en seriez pas moins entraînés, par votre raison du moins, dans la sphère de l'obéissance active. Car ce qui offense Dieu, ce n'est pas moins l'absence du bien que la présence du mal; il ne répute pas semblable à lui l'homme qui, se gardant du mal, se garde également du bien; le serviteur inutile est, à ses yeux, un serviteur infidèle; et sa colère se déclare contre la prétendue fidélité qui enfouit son talent, aussi bien que contre l'infidélité qui le dissipe. Si les vases de Jérusalem étaient soustraits à tout usage profane, ce n'était pas pour ne servir à rien, mais pour être employés dans les sacrifices. Ils n'étaient pas faits pour rester vides, mais pour s'emplir, en certaines occasions, d'une liqueur pure et consacrée. Et nous, vases de terre, c'est peu que nous ne contenions rien d'impur, si nous ne sommes remplis jusqu'au bord de tout ce qui est pur, religieux, bienfaisant, honorable. Non-seulement *la fornication, ni aucune impureté, ni l'avarice, ne doivent pas même être nommées parmi nous, comme il convient à des saints;* mais les joies spirituelles doivent prendre la place des voluptés de la chair, la libéralité doit succéder à l'avarice, l'amour à la haine, la prière à la colère, toutes les vertus à tous les vices. C'est une chimère, d'ailleurs, que de vouloir s'abstenir à la fois du mal et du bien; l'homme ne peut

rester suspendu dans ce vide ; il faut qu'il soit quelque chose, qu'il fasse quelque chose ; et s'il ne fait pas du bien, il fera du mal. C'est une autre chimère que de s'imaginer que la sainteté se divise, que son principe s'arrête ainsi à moitié chemin, et qu'une obéissance avare et pleine de marchandements puisse être rapportée à ce principe généreux ! Non, quiconque veut s'en tenir à l'obéissance négative ne sait pas même ce que c'est que la sainteté. *Christ n'est point divisé;* la sainteté ne l'est pas davantage ; elle est toute d'une pièce et sans couture, comme la robe du Sauveur : on ne peut la partager sans la déchirer.

La sainteté, mes frères, est donc une action ; ainsi le veut son principe, qui est l'amour ; quel amour, en effet, que celui qui se bornerait à ne faire aucun mal à l'objet aimé ? Ce même principe qui veut que nous soyons activement saints, veut encore que notre activité soit celle de toutes nos forces réunies, une conspiration, pour ainsi dire, de toutes les parties de notre être vers un même but. *Que tout ce qui est en moi*, disait le roi-prophète, *bénisse le nom de sa sainteté. Que tout ce qui est en vous*, dit saint Paul, *l'esprit, l'âme et le corps, soit conservé irrépréhensible pour l'avénement de notre Seigneur Jésus-Christ*; et c'est dire en même temps : que tout ce qui est en vous, l'esprit, l'âme et le corps, agisse, travaille, édifie ; que tout ce qui est en vous rende gloire à Dieu. Vassaux fidèles, amenez sous la ban-

nière de votre suzerain tout ce qui, dans l'étendue de votre fief, est en état de porter les armes. Ne laissez personne au logis. Ne réservez, ne ménagez rien. Ne gardez rien pour vous, ne cédez rien au péché. Avec tout ce qui est *en* vous, sanctifiez tout ce qui est *à* vous. Votre réputation, votre fortune, votre crédit, vos amitiés, que tout soit versé dans le trésor de Dieu. Ne détruisez rien : ce n'est pas à de tels sacrifices que Dieu prend plaisir ; ne détruisez rien, mais sanctifiez tout. *Tout est à vous ;* mais puisque vous n'êtes point à vous-mêmes, rien n'est à vous ; tout est à vous, afin que vous puissiez tout offrir à Dieu.

Si Dieu ne vous faisait grâce, à cet égard, ni d'un moment, ni d'un iota, Dieu ne serait que juste. L'obligation d'être entièrement saint pèse dès aujourd'hui sur vous. Mais Dieu veut bien voir en vous déjà un commencement de sainteté dans la volonté d'être saints. Sa volonté, c'est proprement votre *sanctification*, laquelle n'est qu'un effort continu vers la sainteté. Là-haut, si ce n'est ici-bas, vous atteindrez le but, mais dès aujourd'hui c'est le but. Il faut, dès aujourd'hui, vouloir la sainteté tout entière. Il faut tendre à la perfection. Il faut regarder toute imperfection comme un péché. Il faut rendre grâce pour ce qu'on a pu faire, et demander grâce pour ce qu'on n'a pas fait. Il faut estimer, de votre part, toute compensation impossible.

Dieu veut tout cela, mes frères ; mais sentons bien toute la force de la parole de Paul. Il ne dit pas seulement : Dieu veut votre sanctification ; il dit : *C'est ici la volonté de Dieu, savoir, votre sanctification.* C'est-à-dire que Dieu n'en a point d'autre, ou que cette volonté résume toutes ses volontés à notre égard, qu'elle est la volonté de ses volontés mêmes.

Ici, des objections arrivent de toutes parts. L'un demande si la volonté suprême de Dieu n'est donc pas sa gloire. Mais à quoi servirait que Dieu eût dit que ce qu'il veut, c'est sa gloire? Peut-on dire que Dieu veut ce qui lui est essentiel, ce qui est éternel, ce qui ne peut pas ne pas être? Faut-il donc que Dieu dise qu'il veut être Dieu? Non, Dieu ne veut pas précisément avoir de la gloire ; il a, sans le vouloir, toute la gloire qui lui appartient ; mais il veut, ce qui est différent, que nous lui rendions gloire ; et comme nous ne saurions lui rendre gloire que par notre sanctification, il veut notre sanctification. C'est là proprement sa volonté à notre égard : être glorifié par nos œuvres ; et c'est ce que son Fils a solennellement déclaré lorsqu'il a dit : *En ceci mon Père est glorifié, si vous portez beaucoup de fruits.*

Un autre vient et dit : « La volonté de Dieu à notre « égard, n'est-ce pas la *foi?* L'œuvre de Dieu, toute « *l'œuvre de Dieu*, n'est-elle pas *que nous croyions en* « *Celui qu'il a envoyé?* Peut-on, à ce principe, en « substituer un autre, sans ébranler tout l'Évangile?

« Et c'est ce que paraît faire saint Paul. » C'est que saint Paul, mon frère, va droit au but, et que vous vous arrêtez au moyen. Ce que Dieu veut définitivement, ce n'est pas la foi, c'est la sanctification; il est vrai que, parce qu'il veut la sanctification, qui est l'arbre, il veut la foi, qui est la racine; mais il la veut comme moyen et la sanctification comme but. Et encore, si vous vouliez m'écouter, nous ne tarderions pas à nous trouver d'accord. Il n'y a pas, entre la foi et la sanctification, toute la différence ou la séparation que vous croyez. Il y a un commencement de sanctification dans la foi. L'âme qui croit est une âme qui, reconnaissant le néant de sa propre justice, a recherché la justice de Dieu; l'âme qui croit est une âme qui s'est remise à la merci de Dieu, pour ne subsister désormais que par lui. Ne sont-ce point là les prémices de la sainteté? cette première grâce est-elle réellement d'une autre nature que la seconde? pouvez-vous nous montrer distinctement la nature de l'une, et après cela la nature de l'autre? Nous sommes donc d'accord; la sainteté est l'arbre dont la foi est la racine, et vous n'avez pas songé à prétendre que l'arbre et sa racine ne sont pas une seule et même plante; mais comme dans la racine c'est l'arbre que Dieu voulait, c'est de l'arbre que Dieu a parlé. En résumé, il ne veut pas le moyen pour lui-même, il veut le moyen pour le but; quand donc il voudra résumer sa volonté en un

mot, ce mot sera le nom du but et non celui du moyen.

« Mais, dira quelque autre, vous avez parlé de la « volonté finale ou définitive de Dieu : cette volonté « n'a-t-elle pas pour objet notre bonheur? » Oui, notre bonheur *sauf* notre sanctification, notre bonheur *par* notre sanctification, non autrement. Et en seriez-vous encore à ignorer ou à ne pas comprendre que la sanctification est le vrai nom du bonheur? Sans doute que Dieu nous aime avant que nous soyons sanctifiés, sans doute qu'il nous aime tels que nous sommes : c'est le propre du *pardon* de ne demander dans le passé aucune justice, aucun mérite à celui qui en est l'objet. Toutefois le pardon, bien qu'il vienne combler un vide infini, n'est que le commencement, le fondement du salut; le salut n'est consommé que dans la sanctification ; car, comment trouver, comment imaginer le salut autre part que dans l'union du cœur et de la volonté avec le Dieu suprême? Et parce que sans la sanctification nous ne serions pas effectivement sauvés, réellement heureux (nul, sans elle, ne pouvant voir le Seigneur), le nom de la *sanctification* peut très bien remplacer le nom du *salut*, dont elle est l'accomplissement, et du *bonheur*, dont elle est la réalité. En sorte que, en considérant la sanctification comme l'accomplissement de la grâce rédemptrice, on pourrait dire que ce que Jésus a acheté sur la croix, ce qu'il a payé de

son sang, c'est notre sanctification. Ne vous étonnez donc pas si l'apôtre, oubliant en apparence notre bonheur, renferme toute la volonté de Dieu dans notre sanctification ; ce sont deux noms, mais ce ne sont pas deux choses ; l'une du moins contient nécessairement l'autre. En vous parlant de la sanctification, dont le nom éveille d'abord l'idée d'une charge ou d'une obligation, l'apôtre vous a réellement parlé du don de Dieu, de sa grâce la plus pleine et la plus définitive, des délices les plus parfaites de son sanctuaire, de ce *banquet de viandes grasses et purifiées*, pour parler avec le prophète, de ce festin spirituel où l'âme est nourrie du dedans et pour ainsi dire de son propre fonds, en sorte qu'on peut, en empruntant le langage de l'Écriture, dire de l'homme sanctifié *que son âme est un festin continuel*. Ne dites donc pas : Dieu ne songe qu'à ses droits et ne pense pas à mon bonheur ; dites plutôt: Il y pense plus et mieux que moi-même ; mon Père a plus d'ambition pour moi que moi-même ; il me procure une autre félicité que celle que je convoite, et tandis que je me contenterais bien de ces gousses ou de ces carouges, fallût-il les partager avec des convives immondes, lui, mon Père, a fait tuer le veau gras. En me disant : Sois saint ! il m'a dit : Sois heureux du bonheur des anges !

Enfin, si quelqu'un disait : « Dieu veut tous les « développements de sa créature, et je n'en vois ici

« qu'un seul, » je répondrais : Je les vois tous. Oui, certes, et nous l'avons déjà dit : Dieu nous veut tout entiers; il veut que notre vie naturelle entre tout entière dans cette vie surnaturelle dont la foi est le principe; profaner ou seulement laisser sans emploi quelqu'un des moyens qu'il met à notre disposition, c'est une infidélité, c'est un larcin. Comment donc ne voyez-vous pas que ces développements que vous réclamez entrent d'eux-mêmes dans cette volonté de Dieu qui est votre sanctification? Il est vrai que vous ne pouvez pas être tout, ni tout faire à la fois; vous ne le pourriez pas dans la sphère mondaine, vous ne le pouvez pas dans la vie chrétienne, qui ne prétend point changer les conditions naturelles de votre existence; mais tout ce que vous pouvez être pour le monde, vous pouvez l'être pour Dieu; et comme vous vous devez à lui tout entiers, il vous accepte tout entiers. Seulement, comme il vous a dit à vous-mêmes : Soyez saints! il dit de chacune de ces facultés ou de ces talents, qui sont en quelque sorte vos membres : *Donnez vos membres pour servir à la justice dans la sainteté* (1).

La sanctification, et, en dernier résultat, la sainteté, est donc le vrai nom de ce que Dieu veut. Comment le veut-il? C'est la question à laquelle maintenant je voudrais répondre. Mais à quoi bon,

(1) Romains, VI, 19.

dira quelqu'un, répondre à une question qu'on ne fait pas? Ce que Dieu veut, il le veut en Dieu; ce mot dit tout. Il dit tout, je l'avoue. Mais le chrétien même, qui sait bien toutes les merveilles renfermées dans ce seul mot, aime qu'on les lui rappelle; et quant à celui qui n'est pas chrétien, il s'en faut qu'il connaisse tout ce que dit ce mot qui dit tout. Rappelons donc à l'un, apprenons à l'autre *comment* Dieu veut notre sanctification.

Il la veut constamment, invariablement. Dieu, je l'avoue, a successivement exécuté plusieurs desseins. Il a donc accompli plusieurs volontés successives. Et pour n'en donner qu'un exemple, il a conclu deux alliances, l'une avec un peuple, l'autre avec tous les peuples, l'une avec l'Israël selon la chair, l'autre avec l'Israël selon l'esprit. La vie de chaque homme, aussi bien que celle de l'humanité, offre des vicissitudes que Dieu a d'avance réglées. *La droite de l'Éternel change,* comme s'exprime l'Écriture; mais sa pensée est immuable. Ce qu'il a toujours voulu, ce qu'il voudra toujours, c'est notre sanctification. Il peut nous envoyer tour à tour les fortunes les plus diverses; mais elles ne sont toutes que les formes d'une même grâce. Nous pouvons ne pas comprendre son dessein, ne pas y répondre, le prendre à contre-sens, ne voir dans tous ces changements que les caprices et l'inconstance du sort: Dieu n'en a pas moins persévéré dans son premier

dessein. Il le poursuit, pour chacun de nous, jusqu'à son accomplissement, ou jusqu'à ce terme mystérieux que sa justice connaît seule, et où la matière manque au divin Ouvrier; mais jusqu'à la fin il a été fidèle.

Je dis encore que Dieu veut notre sanctification à tout prix. Cela doit être. Quel serait le but, quel serait le sens de toute la création si ce n'étaient les esprits? et quelle serait la destination des esprits, sinon la sanctification? Il est donc évident que tout ce qui est matière, depuis les plus petites choses jusqu'aux plus grandes, sera subordonné par le Père des esprits, et même sacrifié, dès qu'il le faudra, à ce grand dessein de la sanctification universelle. Rien ne lui coûtera pour enfanter ses élus, et comme il n'y a nulle comparaison entre la matière et l'esprit, comme un seul des esprits que Dieu a créés à son image vaut plus, à ses yeux, que tous les mondes actuels et que tous les mondes possibles, il est prêt, dans l'intérêt d'un seul de ces esprits, à ébranler tous les cieux. S'il fallait, pour la conversion d'une seule âme, qu'un millier de soleils s'éteignissent, ils s'éteindraient; que les lois de la nature changeassent, elles seraient changées. A plus forte raison ne tient-il pas compte des empires de la terre; il en change les lois, il en transporte les limites, il y fait la paix, il y fait la guerre, pour former, pour agrandir, pour fortifier l'invisible communauté de

ceux qui l'adorent en esprit et en vérité. Le monde va son train et croit faire sa volonté; il fait, plus qu'il ne croit, celle de Dieu et les affaires des saints; le monde parle de civilisation, de richesse, de liberté : Dieu lui donne, sans y regarder, toutes ces choses, dont il est prodigue, et qui devraient, comme tous les témoignages de sa bonté, convier l'homme à la repentance; mais sans hésiter davantage, il enlève ce qu'il a donné, il amoncelle l'orage dans les cieux sereins et resplendissants; il couve la calamité dans ces bénédictions accumulées; il détruit comme il a créé, afin de créer en Jésus-Christ quelques âmes de plus pour les bonnes œuvres. — Je dis encore qu'il veut notre sanctification au prix de notre bonheur temporel. La douleur, en elle-même, n'est pas sainte; elle ne renferme aucun élément de justice; mais tel est le propre de notre nature déchue, que la souffrance, qui n'est pas la cause de notre sanctification, en est la condition indispensable. Et c'est pourquoi ce même Dieu, dont le châtiment est l'œuvre étrange, et qui n'afflige pas volontiers les enfants des hommes, nous afflige néanmoins et nous afflige d'autant plus qu'il veut nous sanctifier davantage, parce que l'affliction produit des fruits de justice chez ceux qui ont été ainsi exercés. N'oserons-nous pas dire que de la part du Dieu qui est amour, c'est déjà se sacrifier lui-même? Oui, convenons-en sans crainte; mais disons ensuite que ce sacrifice

disparaît auprès de celui auquel sa miséricorde a consenti lorsqu'il a permis que son très saint Fils, Celui que la douleur et la mort ne devaient regarder que de loin et en frémissant, souffrît des maux dont il n'avait pas besoin pour être sanctifié, des maux qui, inappréciables en eux-mêmes, sont au-dessus de toute pensée si l'on considère la dignité de celui qui les a soufferts? Quand nous voudrons savoir combien la volonté de Dieu touchant notre sanctification est ferme, inébranlable, absolue, disons-nous que c'est pour que nous fussions saints que Jésus-Christ a revêtu notre chair mortelle, et vidé jusqu'au fond la coupe d'amertumes réservée aux lèvres de l'homme pécheur; nous saurons alors tout ce que signifie, tout ce que vaut, tout ce qu'emporte cette parole de saint Paul : *C'est ici la volonté de Dieu, savoir votre sanctification.*

Et maintenant, mes frères, il est temps de le dire : cette volonté de Dieu a deux caractères à la fois : celui d'une volonté dispensatrice, et celui d'une volonté législatrice. Comprenez-moi. Dieu veut nous rendre saints, et Dieu nous commande d'être saints; cette sainteté, qu'il veut d'une volonté souveraine, il la donne et il la demande; ou, pour dire la même chose en d'autres termes, il la veut avec nous et contre nous; il la veut avec ceux qui la veulent et contre ceux qui ne la veulent pas. Nous nous adressons aux premiers et nous leur disons : Réjouissez-

vous et rendez grâces : Dieu veut ce que vous voulez ; il l'a voulu avant vous ; il l'a voulu de tout temps ; il le voudra toujours ; il le veut d'une volonté aussi énergique que la vôtre l'est peu ; il le veut avec plus d'ardeur qu'une mère ne veut le bonheur de son enfant, ou qu'elle ne demande la vie de son premier-né lorsqu'elle voit qu'il s'en va mourir. Si vous voulez être sanctifiés, c'est lui-même qui vous a mis au cœur cette volonté ; il en est le premier auteur comme il sera en vous la force pour l'exécuter ; il n'est pas moins le Chef et le Consommateur de votre sanctification, qu'il est le Chef et le Consommateur de votre foi. Ayez donc bon courage ; vous ne travaillez pas seuls, mais avec ce Seigneur du ciel et de la terre qui vous a fait promettre que son Esprit vous *conduirait tout doucement comme on conduit une bête qui descend dans la plaine* (1), et qui a bien voulu vous assurer que, *dans toutes vos détresses, il serait lui-même en détresse* (2). Ineffable sympathie ! condescendance prodigieuse ! promesse immense ! Mais nous avons un gage, et ce gage, le voici : « Dieu, qui n'a point épargné son « propre Fils, mais qui l'a livré pour nous tous, « comment ne nous donnera-t-il point toutes cho- « ses avec lui ? » *Toutes choses*, ainsi l'esprit de prière ; *toutes choses*, ainsi la sagesse ; *toutes choses*,

(1) Ésaïe, LXIII, 14. (2) Ibid., 9.

ainsi l'amour; *toutes choses*, ainsi la sanctification. Lisez donc avec joie, baisez avec reconnaissance cette parole que tant d'autres lisent avec effroi : *C'est ici la volonté de Dieu, savoir votre sanctification.* Car, pour vous, que signifie-t-elle? Que votre bien suprême est la première, la dernière, la seule volonté, toute la volonté de Dieu à votre égard. Quel garant, quel auxiliaire, quel champion vous avez trouvé! Levez donc les yeux, avec joie et tremblement, vers les montagnes d'où vous vient le salut!

Qant à ceux qui ne veulent pas encore ce que Dieu veut, savoir leur sanctification, nous leur disons : Pourquoi ne la voulez-vous pas avec lui? Et d'abord, n'est-il pas juste que vous vouliez ce que Dieu veut, doublement juste puisque vous êtes convaincus que ce qu'il veut de vous est très bon, trois fois juste enfin puisqu'il vous a aimés d'un amour auquel l'abandon de votre vie entière ne correspond point encore assez? Ensuite, n'est-il pas infiniment raisonnable que vous vouliez votre sanctification, puisque la sanctification, c'est le bonheur? Où donc, pour des êtres pourvus d'une conscience, où donc serait le bonheur s'il n'était pas là? Osez dire qu'il est possible à l'homme d'être brouillé avec Dieu, et d'être pourtant heureux. Osez dire qu'il pourrait être uni à Dieu par le cœur et par la volonté, et pourtant n'être pas heureux. Osez dire que le bonheur de la créature morale n'est pas exactement propor-

tionné à sa fidélité. Il est donc clair qu'en vous disant : Soyez saints! Dieu vous a dit : Soyez heureux! — Enfin, n'est-il pas honorable pour vous de vous soumettre à cette volonté de Dieu? Que d'autres volontés du même Dieu, celles qui disposent de votre vie, de votre bien-être temporel et des destinées du monde, volontés contre lesquelles vous ne pouvez pas réagir, auxquelles vous ne concourez que passivement, que ces volontés vous pèsent et vous humilient, aussi longtemps du moins que le mystère de la charité de Dieu ne vous est pas révélé, je le conçois; vous y sentez périr votre liberté, et vous n'espérez aucune revanche. Mais il n'en est pas de même de la volonté de Dieu touchant votre sanctification : elle n'entame point votre liberté : Dieu veut que vous vouliez. Vous ne serez point sanctifiés sans vous en mêler : votre sanctification vient *de* Dieu *par* vous. Et en elle-même, qu'est-elle autre chose que la suprême liberté? Car, aussi longtemps que vous péchez, vous êtes esclaves; c'est quand vous ne péchez plus que vous êtes libres. Ce n'est pas, direz-vous, être libre que d'obéir. Arrangez-vous donc comme vous pourrez : on obéit toujours; et c'est au démon si ce n'est à Dieu. Que si vous dites que, des deux parts, c'est toujours esclavage, choisissez donc entre deux esclavages; choisissez entre le service de Satan et celui de Dieu; car, entre deux, il n'y a rien. Quoi que vous fassiez, vous servirez.

Car, il faut bien que je vous l'avoue : ce que Dieu vous propose dans mon texte, c'est de vous délivrer de la puissance des ténèbres pour vous transporter dans le *royaume* de son Fils bien-aimé. Oui, ce monde spirituel dans lequel, dès à présent, la sanctification vous transporterait, ce monde est un royaume, ce monde a un roi. Fondez, vous le pouvez, des républiques sur la terre : le ciel est une monarchie, une monarchie absolue ; vous êtes sujets, et vous avez un maître. Mais, ô sujétion glorieuse ! ô ineffable douceur d'avoir un tel maître ! ô sainte et généreuse liberté de l'obéissance ! Après avoir gémi durant des années sous le poids d'inclinations que l'on déteste et d'habitudes que l'on déplore, après s'être dit mille fois : *Je ne fais point ce que je veux ; je fais au contraire ce que je hais ; quand je veux faire le bien, le mal est attaché à moi : misérable ! qui me délivrera de ce corps de mort* (1) ? quelle impression éprouve-t-on, mes frères, quand on se sent peu à peu ou tout à coup transporté dans une sphère toute nouvelle, où, pour parler avec saint Paul, « ON FAIT « CE QUE L'ON VEUT, » quelle impression, je vous le demande, si ce n'est celle de la liberté ? Ne sent-on pas qu'on se retrouve soi-même, qu'on rentre en possession de soi-même, qu'on a brisé pour jamais ses fers ? Eh bien ! voilà ce que l'Esprit de Dieu vous

(1) Romains, VII.

offre dans mon texte : la liberté! la liberté glorieuse des enfants de Dieu! la liberté par l'obéissance! la liberté dans l'amour! Ne la laissez point échapper; ne laissez point le mal s'attacher à vous et devenir une partie de vous-mêmes. Arrachez cette fatale tunique, dût-elle, en s'en allant, emporter des lambeaux de votre chair; et tombez au pied de la croix, sanglants, déchirés, mais libres. Votre Maître a de quoi étancher ce sang; vos plaies se fermeront sous sa main bienfaisante; et sans trouble désormais vous jouirez auprès de lui de votre liberté qui ne coûte rien à sa gloire, et de sa gloire qui ne coûte rien à votre liberté.

J'ai entendu, ô mon Dieu, les instances de ta Parole et les appels de la vérité. Je les ai entendus; mais lorsque j'ai reconnu que tout se trouve réuni dans la sanctification, la justice dont je ne puis repousser l'idée, le bonheur dont je suis avide, la liberté dont je suis jaloux, lorsque j'ai reconnu qu'il n'y a, hors de là, qu'injustice, que malheur ou que servitude, d'où vient que je ne m'élance point dans ces sentiers de lumière? qui m'arrête donc? qui me paralyse? *Mon ami*, me dit la voix céleste, *pourquoi restes-tu là sans rien faire?* Pourquoi demeuré-je, en effet, les bras croisés et l'œil éteint, à regarder mon Maître travaillant à l'œuvre de ma sanctification sans moi, malgré moi, et vainement? Aurai-je bien le courage de l'entendre s'écrier encore, comme dans

le prophète : *J'ai été seul à fouler au pressoir, et personne n'a été avec moi?* Je ne me suis pourtant pas imaginé que je puisse être sanctifié sans y prendre part, sans unir ma volonté à la volonté de Dieu. Je ne songe point à démentir saint Paul, qui me dit expressément, comme à tous les chrétiens : TRAVAILLEZ *à votre salut!* Non, non, rien de tout cela n'explique mon apathie. Je ne nie rien de ce qu'il faut croire, je n'ignore rien de ce qu'il faut savoir. Mais n'est-ce point que j'oublie, ou que je n'ai point assez présent à l'esprit, ni assez gravé dans le cœur, que Dieu a été *ouvrier avec moi* avant que je fusse au monde, ouvrier avec moi avant la fondation du monde, ouvrier avec moi dès le jour qu'il promit la victoire à la semence de la femme, au second Adam, à Christ mon frère et mon Seigneur ; ouvrier avec moi, d'une manière visible et puissante, sur le rocher du Calvaire, sanglant pressoir où il a foulé sans moi? Le voilà donc le secret de ma langueur. Voilà ce qui m'arrête à l'entrée de la carrière : je ne cours pas, parce que je n'aime pas ; je n'aime pas, parce que, sachant tant de choses, je ne sais pas combien je suis aimé ; j'ai cru jusqu'aujourd'hui que je le croyais ; mais je vois que c'était d'une foi adoptive, traditionnelle, morte ; je ne me suis pas, jusqu'à ce jour, senti véritablement pressé et réchauffé sur le cœur de Dieu ; je suis le propriétaire et non le possesseur de cette immense grâce ; je n'y crois

pas réellement, car si j'y croyais, si je me sentais au fond du cœur délivré, réconcilié, rappelé dans le ciel par un amour divin, si je sentais qu'il n'y a plus rien entre Dieu et moi, si je trouvais mon Dieu dans la lumière de la vie et dans les ténèbres de la mort, si je le discernais dans le temps et dans l'éternité, si je sentais, dans le tressaillement d'une joie ineffable, que désormais toutes choses sont à moi, et que rien, si ce n'est moi-même, ne peut me séparer de la dilection de mon Père..... j'aimerais, je vivrais, je volerais où la volonté de Dieu m'appelle; sa loi serait désormais au dedans de mes entrailles, et bien loin qu'aucun sacrifice pût me sembler odieux, je me croirais enrichi de mes sacrifices mêmes! Voilà, ô Dieu! la lacune qu'il faut que tu combles; voilà par où je languis, par où je péris peut-être! Il y a, pour celui qui croit, beaucoup à faire; mais ce qu'il y a à faire avant tout, c'est de croire à ton amour. Moyen simple, divin remède, qui me l'appliquera, ô Dieu, si ce n'est toi-même? Qui me donnera de vivre, si ce n'est toi, Prince de la vie? O Dieu, donne-moi de croire, de croire véritablement, et tu m'auras tout donné, ou tu m'auras tout assuré. Croire du cœur est au commencement, au milieu, à la fin de l'œuvre sainte. Donne-moi donc, Seigneur, de croire à ton amour; je t'en supplie au nom de ton amour!

LA JOIE PERMANENTE.

Soyez toujours joyeux! 1 Thess., V, 16.

Ces trois mots sont de nature à produire des impressions très diverses. Ils sont trop remarquables en eux-mêmes pour être lus avec une complète indifférence; car c'est une chose frappante que cette exhortation, je dirais volontiers cette sommation à la joie, sortant de la bouche d'un apôtre, mêlée aux préceptes les plus positifs de la morale, et prononcée au nom de la religion la plus austère et la plus sainte. Mais ces mots doivent surtout faire une vive impression sur les âmes heureuses et sur les âmes blessées. Qu'ils doivent délicieusement toucher les premières et faire douloureusement tressaillir les secondes! Qu'ils réveillent soudainement de joies chez les unes, et chez les autres de douleurs! Ne sont-ils peut-être écrits que pour les unes, et faut-il les supprimer pour les autres? Il faut les adresser

à tous, mes frères. Cette Église de Thessalonique à qui saint Paul écrivait, renfermait sans doute et des âmes heureuses et des cœurs en deuil. Saint Paul ne les distingue pas dans son exhortation. Sous les couleurs opposées du bonheur et de l'infortune, l'Apôtre ne voit que des chrétiens. Il sait que la joie est essentielle à la profession sincère du chrétien; il sait que la qualité de chrétien domine toutes les autres, domine toutes les formes de la vie, tous les accidents de la fortune; que si elle n'efface et n'absorbe toutes choses, la moindre chose est faite pour l'effacer et pour l'absorber. C'est pourquoi, ne voulant rien voir en des chrétiens que leur qualité de chrétiens, il ne convient pas que rien au monde puisse la restreindre, bien moins encore l'annuler: il dit hardiment à tous les membres de ce troupeau nécessairement divers: *Soyez toujours joyeux!*

Nous entrons dans son esprit, et sans faire aucune distinction entre des lecteurs que la profession du christianisme met, à l'égard des paroles de l'Apôtre, dans une même position, à notre tour nous leur disons à tous: *Soyez toujours joyeux!*

Il serait bien étrange que saint Paul adressât cette exhortation à des hommes du monde; car, en supposant même qu'ils pussent être constamment joyeux, serait-il permis de leur recommander une joie telle que leur joie? Le christianisme est la religion de la joie; mais pourrait-il recommander, sanctionner une

joie toute contraire aux vérités qu'il enseigne et à la morale qu'il prêche? Comment une joie prise hors de Dieu pourrait-elle être agréable à Dieu et recommandée en son nom? Toute joie est une offense envers Dieu si elle ne présente pas les caractères suivants : elle doit être *pure*, c'est-à-dire ne rien devoir à la chair, n'avoir rien de commun avec le péché, ne point nous disposer au mal, mais au contraire nous inspirer pour le mal de l'aversion et du dégoût, en un mot nous sanctifier à mesure qu'elle nous réjouit. Il faut encore qu'elle soit *calme*, c'est-à-dire que, bien loin de porter aucun désordre dans notre âme et dans notre vie, elle apaise nos agitations, elle tempère tous nos sentiments, et imprime à toute notre conduite un caractère de tranquillité, d'uniformité et de mesure. Son troisième caractère est le *sérieux;* elle ne dissipe point notre esprit, elle le recueille; elle n'a point pour condition l'oubli de nous-mêmes, au contraire elle se fortifie par la réflexion : elle gagne à s'examiner, à se rendre raison d'elle-même, à retourner incessamment vers son principe. La joie terrestre se laisse facilement infecter d'orgueil; le bonheur du monde est accompagné d'une sorte d'insolence; la prospérité enfle le cœur; tout paraît mérité, tout semble possible et facile au favori de la fortune : la vraie joie est *humble;* elle n'excite pas les bouillonnements de la vanité et ne fait pas déborder le cœur comme un vase trop

plein; elle retient, elle remet l'homme à sa place; elle ne le fait pas Dieu à la place de Dieu. En le ramenant sans cesse à la source de son bonheur, elle lui fait sentir et savourer sa dépendance; il ne se réjouit même qu'avec tremblement, sachant bien que sa félicité n'est pas à lui, qu'elle eût pu fort bien ne lui appartenir jamais, et que l'humilité et la reconnaissance donnent à la joie sa véritable saveur et toute sa pureté. Enfin la joie n'est selon Dieu, c'est-à-dire selon la vérité, qu'autant qu'elle ne ferme pas, mais qu'elle ouvre au contraire le cœur à l'amour. La joie est un mensonge, une suggestion de l'ennemi, une usurpation, un larcin, quand elle nous inspire d'aimer moins, quand elle ne nous porte pas à aimer davantage. Il est bien difficile à la raison de se représenter la charité sans joie, mais il est bien plus difficile à la conscience d'admettre comme légitime ou seulement comme possible, à la longue, une joie sans charité.

Puisque ce sont là les principaux caractères de la joie, qu'on juge si saint Paul a pu la recommander, a pu la permettre à d'autres que des chrétiens. C'eût été de sa part une méchante ironie, une dérision cruelle. Il savait bien que la joie n'a tous ces caractères que dans un cœur chrétien. Il savait bien encore, et c'est par ce trait que nous voulons finir, que des moments de joie sont possibles dans le monde, mais qu'une joie habituelle, constante, suivant la

vie dans tout son cours, et en composant pour ainsi dire le fond et la substance, est tellement hors de la portée de l'homme naturel, que personne ne se fait l'illusion de la croire possible. Il n'a donc pu recommander la joie, une joie permanente, qu'à des chrétiens et dans le point de vue chrétien, mais il a dû le faire; et nous, de notre part, nous devons considérer l'exhortation de saint Paul comme un précepte formel, et la joie comme une de nos obligations positives.

Mais ici j'entends une objection. « Assurément, dit-on, saint Paul n'a pu adresser cette exhortation qu'à des chrétiens; mais à quoi bon l'adresser même à des chrétiens? S'il est déraisonnable de recommander la joie à ceux qui n'en possèdent pas l'unique condition, il est superflu d'en faire une loi à ceux qui ont en eux les sujets de la vraie joie, et que tout y porte irrésistiblement. La joie n'est-elle pas la première conséquence, et une partie même de la foi? n'est-elle pas comprise dans l'idée même de la foi, en sorte que refuser son cœur à la joie, c'est renier sa foi et se démentir soi-même? Est-il possible que vous vouliez nous recommander comme un devoir évangélique de raisonner juste et de bien conclure? Donnez-nous, si nous ne croyons-pas, des raisons de croire : mais quand vous nous aurez persuadé que Dieu nous a aimés en son Fils; quand vous aurez fait retentir à nos oreilles les paroles de la

vie éternelle ; quand vous aurez mis entre nos mains les arrhes de la réconciliation, laissez-nous le soin du reste, ou plutôt laissez la vérité faire son œuvre dans nos cœurs et y produire, entre autres fruits bénis, celui d'une sainte joie.

Cette objection s'adresse à saint Paul comme à nous ; mais quand cette réponse suffirait, nous ne voudrions pas nous en contenter. Nous en avons d'autres. La première nous est fournie par l'Évangile tout entier. Les mêmes choses que vous appelez et qu'il appelle les fruits, les conséquences de la foi, il les appelle encore des devoirs, et les recommande en même temps qu'il les inspire.

Étudiez l'homme, étudiez-vous vous-mêmes, mes frères, et admirez la sagesse de l'Évangile. Sans doute que la foi n'a pas été destinée en vain à produire la joie : sans doute qu'elle y est propre, qu'elle en est l'unique moyen, et que toute vraie joie naît de la foi ; mais l'homme n'est pas tel que la vérité puisse faire en lui tout son chemin et le remplir dans tous les sens aussi aisément qu'un liquide prend la forme du vase où on l'a renfermé. La vérité est conséquente, l'homme l'est beaucoup moins ; sans doute on n'obtiendra de lui rien de réel en morale, à moins de le lui inspirer ; mais en même temps il faut tout lui commander, même le bonheur ; il faut, non pas une fois pour toutes, mais à chaque instant, créer en lui l'homme nouveau ; il faut, non pas seulement

lui indiquer la route, mais l'y suivre des yeux, et de pas en pas l'avertir qu'il ne prenne pas les chemins de traverse pour son vrai chemin; il faut, en un mot, lui indiquer les principales conséquences de la vérité qu'il a embrassée, l'aider à les pressentir, à les pratiquer, à les accomplir. Conseils inutiles, sans doute, si d'abord il n'avait été entouré pour jamais de la grande lumière qui illumine toute la route et qui permet d'avancer; secours inutiles s'il n'était que poussé, porté, et s'il ne marchait pas de lui-même en vertu de la force divine que la foi a mise dans son cœur; mais pourtant conseils et secours nécessaires qu'il n'est permis à personne de dédaigner, et dont ceux-là surtout rendent grâces à Dieu qui sembleraient le mieux pouvoir s'en passer, parce qu'ils semblent approvisionnés au delà du nécessaire pour toute la durée et toutes les chances de leur vie morale.

Humilions-nous donc avec reconnaissance devant la sagesse infiniment diverse de notre Dieu, et consentons qu'après nous avoir donné tant de motifs à la joie, il nous la recommande encore. Reconnaissons que, même avec une foi sincère, bien des circonstances du dehors et du dedans peuvent tenter une âme à la tristesse; que sa joie est sans cesse menacée; qu'elle peut à notre insu défaillir progressivement et s'éteindre tout à fait; et que nous pouvons avec notre lampe encore entière, c'est-à-dire

avec une foi intacte, nous trouver dans les ténèbres avant de nous être aperçus que la lumière s'affaiblissait.

Tenez donc votre lampe allumée, entretenez votre joie, telle est l'exhortation de l'apôtre ; en voici les principaux motifs.

Le premier est tiré de notre obligation envers Dieu. Une foi sans joie est un autel sans parfums. La joie est le signe et l'ornement de la reconnaissance. La joie doit couronner tous nos sentiments envers Dieu et tous nos actes de religion ; même quand nous jeûnons, nous devons oindre notre tête et laver notre visage. Comment prétendrions-nous que parmi la foule des hommes Dieu reconnaisse ses rachetés à la pâleur de leur visage et à l'expression morne de leur regard? Et comment ne cesserait pas dans les cieux l'hymne d'allégresse des anges sur le pécheur dont le salut les a plus réjouis que la fidélité de quatre-vingt-dix-neuf justes, lorsque lui-même ne se réjouit pas de son salut? C'est notre joie et non notre tristesse qui peut honorer Dieu.

Assurément, notre Dieu est un Dieu bienheureux dont rien de notre part ne saurait altérer l'inaltérable paix. Mais toutes choses pourtant ne sont pas égales à ses yeux ; et si nous croyons qu'il a les yeux trop purs pour voir le mal, nous devons croire aussi qu'il les a trop miséricordieux pour voir la douleur. La douleur offense sa charité, de même que le pé-

ché offense sa pureté. Il n'est qu'une douleur agréable à ses yeux, c'est celle qui prépare la joie, et il est très vrai dans ce sens qu'un cœur froissé et brisé est le sacrifice qu'il aime; mais toute douleur qui n'aboutit pas à la joie est un désordre aux yeux de Celui qui n'a pas créé la douleur, et qui, alors même qu'il l'inflige à ses créatures comme un châtiment, ne la tire point de son propre fonds, mais de ce même fonds d'où est sorti, avec toutes ses conséquences, le vrai mal, c'est-à-dire le péché. Mais où sa grâce est intervenue, où sa grâce a abondé, il veut, et cela est bien juste, que la joie abonde aussi; et de même que la douleur était le tribut forcé de l'âme pénitente, la joie devient le libre hommage de l'âme réconciliée.

Ce motif en fait naître un second. La joie, mes frères, n'est pas seulement le signe ou le parfum de notre reconnaissance, elle est encore un moyen de la déployer. Sans la joie, notre foi demeure stérile et inefficace, ou ne produit que des fruits rares et sans saveur. Les bonnes œuvres, pour lesquelles nous avons été créés en Jésus-Christ, sont représentées par l'Évangile comme des fruits de la foi; mais de même que ce n'est point immédiatement sur le tronc de l'arbre, mais sur ses rameaux que croissent les fruits, ce n'est pas immédiatement de la foi, mais de son rameau, c'est-à-dire de la joie, que sortent les bonnes œuvres. Une foi absolument sans

joie ne produirait que des œuvres sans grâce; et partout où s'accomplit au nom de Christ quelque œuvre véritablement chrétienne, il y a eu, n'en doutez pas, quelque mouvement de joie chrétienne. L'auteur de cette œuvre s'est peut-être à peine aperçu de ce qui se passait en lui, parce que ce mouvement peut-être a été faible et timide; néanmoins s'il cherche à se rendre compte de ce moment de vie, il le verra sûrement correspondre à un moment de joie. Il y a eu un moment, du moins, où il a senti la douce étreinte de l'amour du Père, un moment où la chaleur de cet amour a pénétré son âme engourdie, un moment d'aise sinon d'allégresse, un moment de bonheur intérieur qui a quelque peu attendri et dilaté son cœur, qui, sans le faire déborder, au moins l'a répandu, et lui a fait chercher avec intérêt ou saisir avec empressement l'occasion de communiquer son bonheur et de témoigner sa reconnaissance. Car c'est là le propre d'une joie sainte: elle dispose, elle ouvre le cœur à tout bien; une âme heureuse en Dieu est dans la même disposition (mais combien plus vive et plus excellente) qu'une âme heureuse de quelque bonheur de ce monde; celle-ci puise dans son bonheur un principe d'action, une impulsion qui double sa force et sa vie: l'autre, l'âme heureuse en Dieu, éprouve le même besoin de se développer et d'agir; mais sa direction est déterminée par le principe même de son bonheur;

et si la joie mondaine porte l'âme avec vivacité vers des buts mondains, la joie chrétienne l'entraîne vers son vrai centre, vers Dieu et vers tout ce que Dieu aime : nouvelle raison d'entretenir la joie en nous, comme la source d'un perfectionnement indéfini, comme un trésor d'œuvres chrétiennes. Enfin, si vous n'avez point de joie, mes frères, comment en montrerez-vous? ou si vous en avez peu, comment en montrerez-vous beaucoup? et si le monde voit peu joyeux, peu contents ceux qui professent avoir le plus grand sujet de l'être; s'il les voit, et cela n'est arrivé que trop souvent, plus sombres et plus mornes qu'avant leur conversion; s'il est conduit à joindre inséparablement l'idée de christianisme et celle d'austérité chagrine, que voulez-vous qu'il en conclue au sujet du christianisme? La joie est une partie de cette lumière que vous êtes appelés à faire luire devant les hommes, et dont la vue doit les porter à glorifier votre Père qui est dans les cieux. Les meilleures œuvres accomplies exactement, mais tristement, ne les édifieraient pas suffisamment. Ils y pourraient voir et peut-être admirer les effets de l'obéissance, et n'être pas pour cela tentés à l'imitation. La vertu chrétienne n'a toute sa vérité et n'exerce tout son attrait que lorsque, sortant de l'âme sans effort, elle semble en faire partie, ou du moins être devenue la plus intime et la plus douce de nos affections. Je dis *la vertu ;* je ne parle pas de

tel ou tel acte vertueux qui peut coûter un sacrifice; mais à travers la douleur du sacrifice, une joie sévère peut luire et n'en brille que davantage; elle brille par-dessus toute la vie qu'elle éclaire de sa lumière uniforme et douce; elle donne aux plus mauvais jours une sérénité qui étonne les témoins les moins attentifs; elle embellit les jours les plus beaux; joie céleste, elle s'associe aux joies terrestres sans rien perdre de sa pureté, sans leur ôter rien de leur naïveté. Le chrétien, parce qu'il est plus près du ciel, sait mieux jouir de la terre: les jouissances de la nature, de l'art, de la société, semblent lui avoir confié leur plus intime secret; et plus sa joie est sérieuse et calme, plus on est certain qu'elle est vraie; plus on l'envie, plus on voudrait en connaître la source. Ainsi le bonheur du chrétien fait des prosélytes au christianisme. Mais comment montrer ce bonheur s'il ne le ressent pas? Il faut donc qu'il soit joyeux; non toutefois par accès, par élans rares et courts, mais d'une joie habituelle et constante. Saint Paul n'a pas dit seulement: *Soyez joyeux;* il a dit: *Soyez toujours joyeux.*

Ce caractère essentiel de la vraie joie est un de ceux qu'on peut le moins imiter. La joie constante, ou, pour mieux dire, la gaieté constante n'est, dans le monde, qu'un effet du tempérament et nullement de la réflexion. On a mille fois signalé la réflexion comme l'ennemie de la joie; et combien

d'hommes qui ne se maintiennent, je ne dirai pas joyeux, mais à moitié contents, qu'à condition de ne point penser ! Une joie qui subsiste avec la pensée, une joie que la réflexion entretient et augmente, et qui se retrempe incessamment où la joie des autres hommes s'abîme et se perd, une telle joie à la fois sérieuse et permanente suppose un état que la foi chrétienne a pu seule créer. Elle suppose la connaissance certaine d'un fait capable de surmonter d'avance toutes les impressions qui peuvent se rattacher aux souvenirs du passé, aux circonstances du présent, aux perspectives de l'avenir. Elle suppose un bonheur qui suffit à toute la vie, qui la pénètre tout entière, qui n'y laisse aucune place pour le malheur. Elle suppose que l'aspect de notre destinée est entièrement, irrévocablement changé. Elle suppose un secret principe dont la puissance toujours active ramène toute la vie à un même caractère, et convertit en une même substance, je veux dire en félicité, tous ses éléments, et jusqu'à ceux de la plus amère infortune.

Voilà l'unique joie ! voilà le vrai bonheur ! voilà celui dont il faut mettre les gages entre les mains des hommes pour oser ensuite leur dire : *Soyez toujours joyeux !* Mais aussi c'est à des chrétiens que saint Paul adressait cette parole ; et s'il eût cru devoir la justifier dans leurs esprits, que n'aurait-il pas pu leur dire ! Essayons de le dire à sa place, ou

plutôt disons-le d'après lui ; car nous n'avons guère ici qu'à rapprocher ses paroles éparses.

Pourquoi ne seriez-vous pas toujours joyeux, semble dire l'Apôtre à ses disciples ; n'avez-vous pas toujours sujet de l'être ? Ce qui vous réjouit comme chrétiens, sont-ce quelques éclairs dans une longue nuit, quelques moments sans liaison, des heures de relâche et de répit sans conséquence ni gage pour votre avenir ? Est-ce un bonheur sans racines, qu'il n'est pas en votre pouvoir de faire recroître par la pensée et d'enfermer pour jamais dans votre cœur ? Est-ce un élément de bonheur qui, par sa nature, appartienne au temps, et que le temps emporte comme tout ce qu'il produit ? Est-ce un bonheur, en un mot, qui se consomme à mesure qu'on le goûte, ou au contraire un bonheur qui s'accroît à mesure qu'on y puise ? Vous le savez vous-mêmes et vous pouvez répondre. Il n'y a pas un moment où ce bonheur ne soit réel et présent ; pas un moment où il ait moins de valeur que dans un autre moment ; pas une profondeur de l'âme où il ne puisse atteindre ; pas une âme qui soit trop haute ou trop basse pour le connaître. C'est le bonheur de tous vos bonheurs ; c'est la vérité de toutes les joies. On l'a ou on ne l'a pas, mais si on l'a, on l'a tout entier, de même que s'il nous possède, il nous possède tout entiers ; ce bonheur ne s'empare pas d'une partie de l'âme, ni l'âme d'une partie de ce bonheur ; il s'unit

à nous comme notre âme est unie à notre corps, il nous est identifié; il fait partie de nous-mêmes; et si on pouvait nous l'enlever, ce serait tout entier; il n'en resterait rien d'attaché à aucun moment de notre vie.

Gracié, réconcilié, sauvé, uni à Dieu de qui les dons sont sans repentance et la bonté irrévocable, tel est le nom de ce bonheur. A-t-il une date? peut-il avoir des moments? N'a-t-il pas d'avance et d'un coup marqué toute notre vie de son sceau? N'est-il pas comme un chemin de lumière dans lequel il n'y a pas un recoin pour nos ténèbres? Et ne serait-ce pas méconnaître sa nature, effacer sa notion, nier sa réalité, que de prétendre qu'il y ait un moment, un seul moment où il pourrait ne pas être? Mais ne restons pas dans ces généralités, mes frères, descendons à des détails plus propres à nous familiariser avec un fait si merveilleux, et cherchons à montrer par des applications, qu'il a sa place partout, ou plutôt que toute place dans la vie est à lui.

Il est des joies qui ne se passent point du secours de la société, que la société réveille et attise, dont elle est au moins l'unique occasion. L'âme s'épanouit, l'esprit étincelle, la pensée s'anime; puis la solitude vient, comme une nuit, où cette joie replie ses ailes et s'endort. La joie chrétienne ne fuit pas le commerce des hommes, mais elle a moins peur encore de la solitude; elle s'y fortifie au contraire,

car elle y trouve mieux qu'ailleurs sa source incessamment coulante, la prière et la contemplation; elle refleurit où d'autres joies se flétrissent, elle redouble où d'autres expirent.

Elle se plaît sans doute aux lieux où son divin auteur est célébré; elle aime à psalmodier du cœur au Seigneur dans l'assemblée des fidèles; là tout lui rappelle son origine, là tout l'excite, l'anime et l'exalte; elle fait des sabbats ses délices, et de la maison de Dieu sa propre demeure. Mais, ailleurs, elle trouve encore des cantiques; son cœur lui est un temple; dans les tumultes de la vie, elle retrouve la solennité, la pieuse tranquillité du sanctuaire; et les détails arides, les soins matériels d'une profession, d'une industrie, n'interrompent pas l'alléluia secret mais profond que, du milieu d'un monde profane, elle envoie au prince de son salut.

La joie humaine n'a guère de manifestation que la gaieté; elle affecte, sans y songer, les apparences de la légèreté; la plus sérieuse a besoin de se déguiser; il semble que le sérieux et la joie ne peuvent, dans notre condition naturelle, se toucher un moment que pour se fuir; le voisinage de toute idée grave paraît dangereux pour cette joie; aussi recherche-t-elle dans sa manifestation un aspect familier et badin, comme si elle voulait se moquer d'elle-même; elle a besoin d'un appareil frivole, de circonstances familières; hors de là elle est comme

suspendue, elle s'interrompt, elle s'ajourne. La joie chrétienne ne se retire point devant des soins et des occupations graves; sérieuse elle-même, elle s'allie à tout ce qui est sérieux ; il y a plus, elle s'y complaît; elle ne redoute pas même le voisinage du deuil; et tout en pleurant avec ceux qui pleurent, elle puise dans la vue de ces objets funèbres une nouvelle occasion de bénir Dieu; la mort l'entretient de l'immortalité; le sépulcre lui rappelle celui qui a vaincu le sépulcre; et l'heure des funérailles, cette heure amère de dépouillement, lui parle du moment glorieux où l'enfant de Dieu verra tout ce qu'il y eut de mortel en lui à jamais absorbé par la vie.

Mais la joie ne devra-t-elle pas se retirer devant des épreuves personnelles? Peut-elle subsister au milieu de tout ce qui déchire le cœur? Subsister? dites-vous. Mais c'est pour ces moments-là qu'elle est faite; elle les attend pour prouver sa réalité; si elle ne les surmonte, elle n'est pas, je ne dis point trop faible, elle n'est pas vraie; si elle ne grandit pas alors, c'est qu'elle manquait de racines. Il est aisé d'être joyeux, et même de se croire saintement joyeux, tant que la vie est heureuse et tranquille. L'aise qu'on éprouve, et dont le principe est essentiellement mondain, est mise fort aisément sur le compte du christianisme. Sous la lueur douce de la prospérité, la religion paraît belle; on est heureux auprès d'elle; il est facile de se croire heureux par elle. On

croit lui devoir toutes les impressions agréables qu'on n'a fait qu'associer à son idée. Et comme il est naturel que son idée embellisse tout ce qu'elle accompagne, et que la prospérité reçoive un plus beau reflet des perspectives sereines de la foi, quelque chose de vrai se mêle à notre erreur et la rend plus inévitable. Aussi ne sommes-nous sûrs du principe et de la nature de notre joie que lorsque les éléments de la joie mondaine s'évanouissent et nous laissent face à face de cette religion que nous avions regardée jusqu'alors comme la vraie cause de notre contentement.

La faiblesse de la nature, je le sais bien, mes frères, recule devant une vérité si douce et qui paraît dure dans des moments douloureux. Le cœur en deuil se révolte contre la joie, il en hait jusqu'au nom; et dans l'offre de cette joie, il voit presque une insulte. Il prétend qu'alors au moins il soit permis à la joie de se suspendre; il la retrouvera plus tard, mais qu'on lui en fasse grâce jusque-là. Nous faire grâce de la joie! Où sommes-nous donc? Quel fait étrange a pu créer cette étrange situation, cet étrange débat, où l'on voit d'un côté la joie imposée à l'âme, et l'âme de son côté se défendant contre la joie? Encore une fois où sommes-nous? Nous sommes sur le terrain du christianisme, sur le terrain du grand conflit entre l'Évangile et la nature. Nous touchons à l'un de ces scandales dont le

christianisme abonde ; car si chacun des éléments qui le caractérisent, qui le font être ce qu'il est, devient un scandale ou une pierre d'achoppement pour l'homme naturel, la joie chrétienne, qui est un des éléments du christianisme, doit scandaliser aussi. Laissons cet effet se produire, et disons à ceux qui l'éprouvent, que leur reproche serait fondé si c'était à eux que nous eussions parlé ; que, dans cette supposition, bien loin d'en trop dire, ils n'en ont pas dit assez ; qu'ils ne doivent point parler de suspendre leur joie pour la reprendre plus tard ; que ni l'un ni l'autre ne les regarde, puisqu'ils n'ont pas même le principe de cette joie ; que c'est à la connaître et à l'acquérir qu'ils doivent songer, et non à s'en dispenser ; qu'ils se font illusion s'ils prennent pour la vraie joie cette vague satisfaction qu'ils ont pu trouver, en des temps paisibles, à se sentir et à se dire chrétiens ; que, si ce contentement eût été la joie chrétienne, il ne serait pas suspendu ; que le deuil lui donnerait une nouvelle vivacité, qu'ils n'en sentiraient que mieux la réalité et la profondeur de leur joie, et qu'un cantique nouveau éclaterait du milieu de leurs sanglots. Suspendre leur joie ! et pourquoi ? Est-ce que le principe en est suspendu ? Est-ce que la bonté de Dieu est suspendue ? N'est-il pas encore le même qui a promis que toutes choses concourront au bien de celui qui l'aime ? n'est-il pas le même qui a déclaré

qu'il châtie ceux qu'il aime? N'est-ce pas lui qui balance incessamment pour eux la légère affliction du temps présent par le poids éternel d'une joie infiniment excellente? lui dont les bontés nous apprennent à proclamer que ni la mort, ni la vie, ni les principautés, ni les puissances, ni les choses visibles, ni les invisibles, ne peuvent nous séparer de l'amour que Dieu nous a témoigné en Jésus-Christ?

Telle fut la joie d'un saint Paul, à qui ne fut refusée aucune affliction ni aucune joie, et à qui chaque affliction servait pour ainsi dire de signal et d'éveil à une nouvelle joie. Si quelque chose à travers cette longue vie, ces nombreux écrits, cet ensemble de vertus, ressort de toutes parts et se fait jour par toutes les issues, on peut dire que c'est la joie. Joie sérieuse comme lui-même, comme ses convictions, comme son ministère, mais aussi vraie, aussi naïve dans son caractère, que peut l'être dans le sien celle d'un enfant heureux. Otez de la vie de Paul une seule chose, la divinité de sa mission, la sainteté de son but ; laissez-y tout le reste, fatigue, dévouement, persécution, le danger toujours présent, la mort toujours prochaine ; ajoutez-y les mépris du monde, l'ingratitude des siens, son autorité tour à tour servie et niée, d'autres entrant dans son travail et recueillant sa moisson,... puis, au milieu de tout cela, cherchez une place pour la joie. Elle éclate

partout, elle déborde l'enseignement, les reproches, les plaintes; partout, dis-je, elle abonde avec la charité dont elle est inséparable et sans laquelle on ne la concevrait pas.

La charité? dira-t-on; mais la charité n'est-elle pas une source de douleurs? Oui, mais les douleurs de la charité valent mille fois les joies de l'égoïsme; aimer est la récompense d'aimer, aimer est la consolation d'aimer; toujours souffrir, mais toujours aimer, ce serait le paradis en comparaison de toujours prospérer et de haïr toujours. La joie tarit avec l'amour, mais tant que l'amour jaillit, la joie coule avec l'amour. Au reste, mes frères, ne nous faisons point de la vie humaine et de la joie chrétienne, une image fantastique. Quiconque, sous ce mot de joie que nous avons tant répété, n'aurait vu chaque fois qu'un état d'extase et de ravissement, se serait mépris. Nous marchons par la foi dans une vallée de larmes, et la joie incessante nous a été donnée comme arme contre d'incessantes douleurs. N'eussions-nous que les douleurs de la charité, nous aurions déjà une vie mélancolique; car, dans un monde tel que celui-ci, la douleur se multiplie avec l'amour. Nous ne pourrions, comme saint Paul, voir près de nous aucun affligé sans nous affliger avec lui : ministres ou simples fidèles, nous dirions avec lui : Rachetons le temps, car les jours sont mauvais; nous sentirions avec lui les douleurs de

l'enfantement jusqu'à ce que Christ fût formé en ceux que nous aimons; enfin, nous serions souvent *abattus* comme lui, et comme lui nous aurions besoin d'être consolés. La joie chrétienne n'est pas, il s'en faut bien, un gage d'insensibilité; elle ne change pas les conditions de la vie; elle ne détruit pas la mort. Cette joie, aussi, ne passe point le niveau sur les diversités de tempérament; elle est, suivant les caractères, austère ou enjouée, tranquille ou ravie, riante ou mélancolique; mais à travers ces différences elle est toujours la joie, et toujours elle se montre. On la voit, on la sent, on la respire chez ceux à qui Dieu l'a donnée; elle rayonne doucement autour d'eux; elle les rend lumineux; elle peut ne pas frapper d'abord, mais elle attire et peu à peu attache les regards, et c'est peut-être sous sa forme la moins éclatante, sous l'aspect uniforme de la paix, qu'elle exerce le plus sûrement son heureux empire.

Elle est donc permanente, mes frères, et les douleurs de la vie l'exercent et ne la suspendent pas. Il n'y a qu'une douleur qui la puisse interrompre, et dans laquelle, pour un temps plus ou moins long, elle s'abîme et disparaît : c'est la douleur du péché. Comment peut-on pécher encore après avoir reçu les gages de cette joie, et dans cette joie l'avant-goût du ciel? Et, d'un autre côté, cette joie, toute pure et toute sainte, comment la conserver dans le péché,

après le péché? Ici le précepte de la joie semble rigoureux à force de miséricorde, inexorable à force de compassion. Il y a plus : il semble contradictoire avec la sainteté de Dieu. La joie dans le péché! La joie succédant immédiatement au péché, sans difficulté, sans combat! Convenons-en, le peu que nous avons en nous de sainteté se révolte à cette pensée; mais aussi n'est-ce pas la pensée de saint Paul et l'esprit de Dieu. Sans aucun doute, la joie de la foi s'interrompt dans le péché, et le retour à la joie, après le péché, est une épreuve, une difficile épreuve de la foi; néanmoins la joie est un devoir encore. Quel devoir! en est-il un plus difficile? Certes, il vous fut malaisé, lorsque, tout chargés du fardeau du vieil homme, vous vous approchâtes pour la première fois de l'Évangile de grâce, il vous fut malaisé d'accepter, d'accueillir dans votre cœur la joie de votre salut. Votre justice en quelque sorte se soulevait contre sa miséricorde, et vous étiez incrédules à force de remords. Dieu, qui vous offrait la grâce, vous donna la foi par-dessus; il vainquit vos scrupules; il vous donna le courage d'accepter tout son amour; il sut peu à peu familiariser vos yeux avec ce miracle de charité; il humilia votre esprit devant le mystère d'un Dieu homme et d'un Dieu mourant; vous pûtes croire à cette œuvre, vous approcher, quoique pécheurs, de Celui dont les yeux sont trop purs pour voir le mal, l'appeler votre père et

l'ami de vos âmes, vous asseoir à sa table, et goûter, comme ses enfants, les délices de sa maison. Mais quand cette épreuve recommence ; quand il faut, après avoir manqué de fidélité, croire encore à la fidélité du père, croire à la constance de son amour dans l'inconstance du nôtre ; quand il faut se ressaisir, comme de son bien, d'une grâce qu'on a mille fois déméritée ; quand la même céleste voix semble nous commander à la fois la douleur et la joie, une douleur plus profonde, une joie plus vive que jamais... quelle épreuve ! quelle tâche ! et qui suffirait à ces choses ? Et combien d'hommes dans cette situation, enchaînés par le regret, séduits par le remords même, languissent auprès de leurs péchés, ajournent l'acceptation de la grâce qui leur est offerte, vivent à demi des restes de leur foi, vivent ce qu'il faut pour ne pas mourir, ou plutôt meurent tous les jours un peu plus dans une tristesse qui les abat et qui les affaiblit, dans la privation de cette joie selon le Saint-Esprit (1), qui est une partie essentielle du royaume de Dieu, c'est-à-dire de la vie et de la réalité chrétiennes ! Il faut donc qu'ils aient une seconde fois le courage qui leur fut donné une première, celui d'espérer contre toute espérance et d'être joyeux hors de tout sujet de joie ! Il faut que, d'un œil humble, mais confiant, ils regardent à ce

(1) Romains, XIV, 17.

même Dieu à qui, dans le principe, ils n'offrirent rien parce qu'ils n'avaient rien, et qu'aujourd'hui ils ne peuvent, pas mieux qu'alors, satisfaire ni apaiser. Il faut qu'aujourd'hui comme alors ils croient à Celui qui justifie le pécheur, qui ne trouve d'agréable en nous que ce qu'il y met lui-même, à qui nous ne pouvons rien apporter que notre foi, et à qui nous devons apporter tout ce que nous avons, notre foi, notre confiance, notre abandon total aux volontés de sa grâce. Or, qu'est-ce qu'une foi sans joie? Que présentons-nous à Dieu, quand nous lui présentons une foi sans joie? Quelle obéissance, quel service lui promet une foi sans joie? Comment peuvent orner son sanctuaire et concourir à la gloire de son nom des âmes sans joie? En quoi l'honore, en quoi peut avancer ses desseins, réjouir son cœur, répandre ici-bas sa lumière, l'homme que la tristesse appesantit et endort? Il faut donc, ô chrétiens abattus, il faut reconquérir la joie de votre salut, pour reconquérir avec elle le mouvement, l'activité, le zèle, la vie, l'amour enfin qui est toutes ces choses à la fois, qui est l'accomplissement de votre destinée, le bonheur dans le bonheur même, le paradis sur la terre, le ciel dans le ciel. Redemandez donc à Dieu votre couronne tombée; priez qu'un rayon de sa bonté pénètre dans votre nouvelle nuit et l'éclaire de sa splendeur; réclamez, du fond de votre misère, la gloire et l'allégresse du pre-

mier amour; réclamez hardiment; votre prière est attendue; on n'attend que votre prière pour vous redonner votre ancien privilége, et pour vous conduire par un chemin de lumière à de nouveaux progrès, à des œuvres plus grandes et plus pures que toutes celles de vos meilleurs jours!

Si donc il en est parmi vous, mes frères, qui aient reçu du Dieu de l'Évangile, avec la vie de la foi, la semence et le principe de la joie, qu'ils invoquent leur souverain bienfaiteur dans l'esprit de la recommandation de saint Paul, et que chacun d'eux se prosterne et lui dise:

« O Dieu de notre salut! exerce-moi donc à la joie; fais-moi, tous les jours de nouveau, recommencer le compte de tes bienfaits, et que mon âme n'en oublie aucun. Que ma mémoire cherche tes traces dans ce passé où tu veillas sur mon cœur qui ne veillait point sur lui-même; qu'elle repasse avec émotion par toutes ces voies mystérieuses où je marchai, les yeux bandés, vers le but à jamais béni que toi seul connaissais; que je me rappelle tout ce que tu fis pour m'éclairer, pour m'encourager à travers les tentations et les doutes; que je me représente quelle paix, au terme de l'épreuve, je trouvai au fond de mon cœur, et quelle harmonie entre toutes les parties de mon être! Que je t'adore dans la continuité de tes grâces, dans la multitude des moyens que tu m'as fournis pour demeurer en toi, dans ces

rencontres inespérées, dans ces saintes amitiés, dans ces commerces salutaires, dans cet Évangile toujours ouvert, dans l'accès toujours libre de ta maison, dans ces dispensations diverses dont le but seul était toujours le même, dans ces succès et dans ces revers, dans ces deuils et dans ces jouissances, qui m'enlacèrent de toutes parts comme des cordages de miséricorde! Que j'aille sur les pas du genre humain, sur les traces profondes de tant de siècles, de tant de rois et de nations, au pied de ce mont sanglant, au pied de ce trône d'ignominie où ton bien-aimé voulut être élevé pour attirer de là tous les hommes à lui! Que je contemple nuit et jour, que j'approfondisse avec le nouveau cœur que tu m'auras donné, l'abîme de cette bonté; que mon âme s'égaye en mon Sauveur; qu'elle prenne sa part de cet amour qui, en se partageant à toute l'humanité, demeure entier et immense pour chaque âme; que tes perfections, ô Dieu, que les vertus divines de ton Fils, soient le sujet où mon âme se complaise; qu'elle ne sorte pas de cet horizon de gloire, qu'elle vive dans cette lumière, que tout ce qui est en elle, autour d'elle, se teigne de cette gloire, s'illumine de ses clartés; qu'elle ne voie plus rien, ni la vie, ni la mort, ni le bonheur, ni l'infortune, rien, pas même le péché, qu'à travers toi-même, ô sainte et réjouissante lumière, vrai jour de l'âme, vérité de toutes nos pensées, vérité de toute

vie ! et qu'elle devienne ainsi lumière elle-même lumière dans la joie, dans l'amour et dans la sainteté qui sont un dans l'âme heureuse, comme elles sont un en toi, Dieu saint et bienheureux, source de son bonheur ! »

JÉSUS ENSEIGNANT

LE JEUNE RICHE.

Matthieu, XIX, 16-25.

Mon bon Maître, disait le jeune riche à Jésus, *que dois-je faire pour obtenir la vie éternelle?* — Tout, dans cette question, semblait devoir être agréable à notre Seigneur : sa réponse ferait présumer le contraire; et nous voyons que cet homme la trouva fort peu satisfaisante ; car, dit l'Évangile, *il s'en alla tout triste*. Il est vrai qu'*il avait de grands biens*, et que Jésus l'invitait à s'en dépouiller pour le suivre. Cela suffirait pour nous expliquer sa tristesse et son mécontentement. Mais, dès les premiers mots de Jésus-Christ, il avait pu se sentir froissé. Ces premiers mots avaient tout l'air d'une réprimande : *Pourquoi m'appelles-tu bon? Il n'y a qu'un seul bon, c'est Dieu.* Ainsi, il s'était vu repris, non pour avoir montré trop peu de respect à Jésus, mais, à ce qu'il semble, pour lui avoir offert un hommage de respect et de con-

fiance. S'entendre reprocher ses meilleurs sentiments par la personne même qui en est l'objet, est-il rien, mes frères, de plus mortifiant et de plus pénible?

Jésus-Christ sait ce qu'il fait. Jésus-Christ *connaît ce qui est dans l'homme*. Sa sévérité ne profitera pas moins à cet homme, que sa bonté a profité à tant d'autres. Il est la bonté même à cette heure où il refuse le titre de *bon*. Il est divinement prudent, lorsque, par l'excès de ses exigences, il semble se priver d'un nouveau disciple.

Ce jeune homme, jusqu'à un certain point, s'était soucié de la vie éternelle; il avait désiré en apprendre le chemin; mais il ne savait ni combien, en sa qualité de pécheur, il en était indigne, ni combien est étroit, pour l'homme déchu, le chemin qui mène à la vie. Une parole générale d'exhortation et d'encouragement eût été insuffisante et perdue. Il fallait une forte secousse pour le réveiller, une violente épreuve pour lui apprendre à se connaître lui-même. Jésus-Christ ne la lui épargne pas. Il commence par lui demander compte de son langage : « *Pourquoi m'appelles-tu bon*? Songe à ce que tu dis, et pèse tes expressions. Reconnais-tu un Dieu en celui qui te parle? Dans ce cas, tu as bien dit; car celui qui te parle est *Dieu* lui-même *manifesté en chair*, et quelle ne sera donc pas l'autorité du conseil qu'il va te donner? Mais, si tu ne l'entends pas ainsi, qu'as-tu

voulu dire? Aucun homme n'a jamais mérité le titre que tu me donnes. Aucun homme n'est bon; *Dieu seul est bon.* »

A cette première leçon, notre Seigneur en joint une seconde : le jeune homme n'est admis à suivre Jésus-Christ, qu'*après* qu'il aura tout vendu, et tout donné aux pauvres. Eh quoi! mes frères, ne peut-on suivre Jésus-Christ, n'est-on du nombre de ses disciples qu'à cette condition? Devons-nous tous nous dépouiller, en une seule fois, de tout ce que nous avons, et le distribuer aux pauvres? Non; mais nous devons tous être prêts à le faire, parce que nous devons tous regarder comme n'étant point à nous, mais à Dieu, tout ce que nous possédons. Tous les jours il faut vendre ce que nous avons; c'est-à-dire que tous les jours il faut sacrifier à Dieu directement, ou à Dieu dans nos frères, une partie quelconque de nos biens, de nos plaisirs, de nos avantages, de nos prétentions, de notre liberté, de nos préférences. Le sacrifice demandé au jeune homme de l'Évangile se répartit et se répand sur toute la vie de tout chrétien. La vie de tout chrétien est un sacrifice. C'est à tous les chrétiens que l'Évangile a dit, et que la conscience répète chaque jour : « *Vous n'êtes point à vous-mêmes*, rien de vous n'est à vous; *vous avez été rachetés*. Dieu vous a acquis une seconde fois au prix de tout ce qu'il a de plus cher; vous êtes doublement sa propriété; *glorifiez-le donc dans vos corps et*

dans vos esprits qui lui appartiennent; glorifiez-le, en lui donnant chaque jour avec joie la portion de vos biens, la portion de vous-mêmes qu'il vous demande chaque jour; mais glorifiez-le, s'il le faut, en lui donnant aujourd'hui, en une seule fois, tout ce que vous avez et tout ce que vous êtes. S'il trouve à propos de vous parler comme au jeune homme de l'Évangile, ne vous en allez pas comme ce jeune homme; mais venez, et jetez au pied de la croix où votre Roi pria, souffrit, expira pour vous, jetez-y tout ce qu'un homme peut offrir à un Dieu. *Après cela,* c'est-à-dire dépouillés et nus, vous pourrez suivre Jésus. »

Avant d'être froissé par les exigences de Jésus-Christ, le jeune homme l'avait été par cette question : *Pourquoi m'appelles-tu bon?* et par cette déclaration : *Il n'y a qu'un seul bon, c'est Dieu.* C'est sur ces paroles que nous voulons appeler votre attention.

Appelé à prononcer l'oraison funèbre d'un roi puissant qui, durant un long règne, avait été l'idole de sa nation et l'effroi de toutes les autres, un prédicateur célèbre (1) commença son discours par ces mots qu'on a bien souvent rappelés : « Dieu seul est grand, mes frères! » S'il eût pu ne rien ajouter, si, après ces quelques mots, il eût osé se rasseoir, et n'eût repris la parole que pour offrir à Dieu la pro-

(1) Massillon, évêque de Clermont, né en 1663, mort en 1742, auteur de *l'Oraison funèbre de Louis XIV.*

fonde humiliation et les prières d'un peuple entier convoqué aux funérailles de son roi, quelle impression n'eût-il pas produite ! quelle simple et grande pensée son auditoire n'eût-il pas remportée ! Quelle prédication, en présence des dépouilles d'un grand roi, que ce peu de mots, si vrais et si profonds : « Dieu seul est grand, mes frères ! »

Et nous, en face d'un autre cercueil, qui renferme aussi un roi, puisqu'il renferme l'homme primitif, l'homme innocent, jadis, en effet, roi paisible de la création, ne pourrons-nous pas nous contenter de cette simple parole : Dieu seul est bon, mes frères? Mais qui est-ce qui voit ce cercueil? Qui est-ce qui veut bien avouer que l'homme primitif n'est plus? Qui est-ce qui porte franchement le deuil d'une innocence perdue? Qui est-ce qui s'est laissé entièrement désabuser de la bonté humaine? On convient sans trop de peine que Dieu seul est *grand*, sauf à poursuivre, le moment d'après, une vaine grandeur; mais convenir que Dieu seul est *bon* est plus rare, plus difficile, et on nous en demandera éternellement la preuve. Que ceux qui ne l'ont pas encore trouvée dans leur conscience, et qui n'ont point assez sur cet important sujet approfondi le sens de l'Écriture, s'appliquent avec nous, quelques instants du moins, à la méditation de cette parole du Maître : *Un seul est bon, c'est Dieu.*

Il est peu nécessaire de s'étendre sur la signification du mot *bon*. Un être, un objet sont *bons*, lorsqu'ils sont ce qu'ils doivent être, lorsqu'ils répondent à leur destination particulière et à l'ordre général, lorsque leur existence se justifie pleinement, lorsque nul ne pourrait, sans en être soi-même moins bon, se refuser à les aimer. Ce n'est pas dans un autre sens que Dieu est bon, que l'homme est bon, qu'un fruit de la terre, un produit ou un instrument de l'art humain peuvent être qualifiés de *bons*. L'idée que nous avons attachée au mot *bon*, s'applique au Créateur comme à la créature.

Mais la bonté, la qualité de *bon*, peut avoir été communiquée à celui qui la possède, ou lui être propre et essentielle.

La qualité de *bon* peut être pure en soi, ou ne l'être pas; ou, pour parler autrement, on peut être bon par bonté, on peut l'être par quelque autre principe; en d'autres termes encore, on peut faire ce qui est bon sans être bon à proportion.

Enfin on peut avoir une bonté parfaite, qui s'étend à tout, ne se relâche point, ne se dément jamais, et l'on peut avoir une bonté imparfaite, qui présente des lacunes et souffre des défaillances.

Or, Dieu est bon d'une bonté qui lui est propre, qu'il n'a point reçue de quelque autre, qu'il ne tient que de lui et dont il est la souree et le réservoir primitif. Dieu est bon par lui-même.

Sa bonté est pure ; sa bonté est de la bonté. Il fait le bien parce que c'est le bien ; il fait le bien parce qu'il est bon. Dans tout le bien qu'il fait, il ne cherche que le bien ; le bien même est son but. Tout motif d'intérêt, d'amour-propre, de fantaisie, lui est absolument étranger.

Enfin sa bonté ne se lasse point, ne se borne point, ne néglige rien, n'est jamais inégale à elle-même. Dieu est constamment, pleinement, parfaitement bon. Sa bonté, c'est lui-même. Il ne peut pas plus oublier ou cesser un instant d'être bon, qu'il ne peut oublier ou cesser un instant d'être lui-même ; et supposer qu'il a pu être bon dans un moment plus que dans un autre, ce serait supposer qu'il est plus ou moins Dieu selon les moments. Cette seule idée est un blasphème, et il vaudrait tout autant dire que Dieu lui-même n'est pas.

Voilà, mes frères, de quelle manière Dieu est bon. Voilà aussi ce que c'est qu'être absolument, essentiellement, réellement bon. Voilà la bonté.

Si vous cherchez autre part qu'en Dieu une telle bonté, qui est la bonté même, vous ne la trouverez pas.

Vous ne connaissez guère ce que sont les anges ; mais le moins que vous en puissiez dire, c'est que, tandis que Dieu est la source et le principe de sa propre bonté, les anges, pour autant qu'ils sont bons, ne le sont que par lui. Leur bonté, si grande

qu'elle puisse être, n'est qu'un écoulement de la sienne.

Vous avez été faits, dit l'Apôtre, ***un peu inférieurs aux anges***. De combien? je l'ignore. Mais qu'importe? Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'à cette heure ce n'est pas de peu, mais de beaucoup, que vous leur êtes inférieurs. Laissons les anges, et ne voyons que vous. Mettons l'homme, tel qu'il est, vis-à-vis de Dieu, et, après avoir vu combien Dieu est bon, sachons, quant à l'homme, quelle est sa manière d'être bon.

Que sa bonté, s'il en a, ne soit point à lui; qu'il la tienne d'un autre; qu'il soit bon d'une bonté empruntée, de même que la lune brille, non de sa propre lumière, mais de celle du soleil qu'elle réfléchit comme un miroir, ceci apparemment n'a pas besoin d'être prouvé; et il est tout aussi peu nécessaire de démontrer qu'il y a, sous ce rapport, un abîme entre la bonté de Dieu et la nôtre; car, à proprement parler, ce qu'il y a de bon en nous, ce n'est pas nous, c'est Dieu; et, dans tout ce que nous pouvons faire ou dire de bon, c'est Dieu qui doit être admiré. Nous sommes alors à l'égard de Dieu ce que la lune est à l'égard du soleil, des miroirs, mais des miroirs animés, sensibles, personnels, des miroirs qui s'approprient la lumière de Dieu, qui la réfléchissent volontairement, et qui la répandent de propos délibéré. Miroirs pourtant,

simples miroirs! et combien nous est-il glorieux de l'être!

Acceptera-t-on sans peine ce que nous venons de dire? Il semble que nous pouvons l'espérer. Mais nous n'avons pas tout dit. Dieu n'est pas bon parce qu'il fait le bien, il fait le bien parce qu'il est bon. Notre bonté, à nous, se réduit, la plupart du temps, à faire le bien, et c'est beaucoup encore : mais nous le faisons trop souvent, sans être unis de cœur à ce que nous faisons; sans aimer le bien; sans aimer Dieu, qui en est le principe, la source et la règle. Nous faisons ce qui est bon sans être bons. Or, la bonté consiste à être bon. A ce compte-là, nous en avons bien peu. Car, à supposer même que nous ne fassions jamais le bien par amour du mal, par des motifs positivement mauvais (supposition exorbitante), nous est-il ordinaire de faire le bien pour le bien même, par amour pour le bien, par amour pour Dieu, dont l'idée est inséparable de celle du vrai bien? Un tempérament doux, un instinct bienveillant, un caractère facile, un sentiment humain de pudeur, le respect de l'homme pour l'homme, les tendresses du sang, les douces habitudes de l'amitié, tout cela n'est point mauvais, tout cela même est bon d'une bonté pareille à celle d'un fruit savoureux, d'une odeur exquise, d'un ciel richement coloré; mais tout cela n'est pas le bien, le devoir, la loi, la justice, la vérité; tout cela c'est l'homme, ce

n'est pas Dieu ; et tout ce qui n'est pas Dieu peut être bon, mais n'est pas le bien. Le bien, dans la créature humaine, c'est l'union intime et réfléchie de la volonté de l'homme avec la volonté de Dieu.

Enfin, l'homme est-il bon d'une bonté persévérante, continue, toujours égale ? Sa bonté s'étend-elle à tous les objets qui la réclament, à tous les êtres sur qui elle peut s'exercer, à tous les moments où elle peut se déployer, c'est-à-dire à tous les moments de la vie, puisqu'il n'y a pas une minute où, d'une manière quelconque, on ne puisse, on ne doive être bon ? A une telle question, le plus orgueilleux et le plus aveugle sera forcé de répondre comme le plus humble, et ils ne pourront différer l'un de l'autre que sur le nombre et la gravité des lacunes. Ne nous arrêtons pas à les mettre d'accord. Il y a des lacunes, cela nous suffit. Qu'est-ce qui les cause ? Qu'est-ce qui les remplit ? Rien, direz-vous ? Non, quelque chose ; l'âme, en effet, ne dort jamais, l'âme n'est jamais oisive ni indifférente ; elle agit toujours, elle se détermine sans cesse, elle aime sans interruption : car aimer, c'est sa vie, et il est aussi absurde de parler d'une âme qui n'aime pas, que d'un feu qui ne brûle pas. Entre le bien et le mal, il n'y a point de place pour l'amour ; entre le bien et le mal, incessamment l'âme choisit ; pas une minute n'est donnée à un je ne sais quoi qui ne serait ni l'un ni l'autre ; quand vous ne faites pas du

bien, vous faites du mal; quand vous n'aimez pas le bien, vous aimez le mal; quand vous ne servez pas la vérité, vous lui faites la guerre. Je reviens et je dis : Ces lacunes, mes frères, qu'est-ce qui les cause? le mal; qu'est-ce qui les remplit? le mal. C'est le mal, l'amour du mal, qui prennent la place du bien et de l'amour du bien. Le prétendu *rien* que vous mettiez dans ces vides, n'est pas un rien, c'est *quelque chose;* et par conséquent, lorsque vous n'êtes pas *bons*, vous êtes *mauvais*. Mais si, dans certains moments, vous pouvez être mauvais, c'est que vous l'êtes au fond; c'est que le principe du mal est en vous; c'est que vous êtes plantés dans un sol empoisonné où vos racines, sans relâche, aspirent des sucs mortels.

Vous le voyez, je n'ai pas eu besoin, pour vous le prouver, d'en appeler à ce que vous nommeriez vous-mêmes des péchés et des crimes. Si vous osiez prétendre que votre vie en est exempte, vous seriez bien aveugles, bien ignorants; toutefois l'aveuglement et l'ignorance peuvent aller jusque-là. Non, je n'ai voulu voir que ce que vous ne sauriez nier : l'absence du bien, les vides, les langueurs, les heures de sommeil dans votre vie morale. On fait toujours volontiers ce qu'on aime; si vous aimiez le bien, vous le feriez; si vous ne le faites pas, c'est que vous aimez autre chose. Et quoi donc? la paix que donne le monde plutôt que celle que Dieu donne, l'appro-

bation des hommes plutôt que l'approbation du Seigneur; vous préférez les sens à l'esprit, le visible à l'invisible, le passager à l'immortel, et, pour tout dire en un mot, vous vous préférez vous-mêmes, pauvres vers de terre, au seul vrai Dieu béni éternellement. Si le mal, le mal bien positif, ne se trouve pas là, où est-il? Faudra-t-il peut-être encore attendre, pour le reconnaître, que, prenant la forme hideuse du crime, il ait non-seulement fait pleurer les anges, mais frémir les hommes? Cette manière grossière de juger, indigne d'un chrétien, l'est même d'un homme sensé.

Mais si vous le voulez absolument, à la bonne heure. N'appelez péché que ce qui est distinctement péché, et *faites*, sur ce pied, *le compte de vos voies*; mais faites-le comme vous feriez le compte des torts de ceux qui vous ont offensés. Ayez pour vos péchés l'œil d'aigle que vous avez pour les leurs; jugez-vous comme vous les jugez. Faites-en une fois l'essai. Poursuivez le mal jusque dans vos pensées; car c'est être mauvais que de penser le mal. Tâchez de démêler, je ne dis pas tous les moments, je dis seulement quelques-uns des moments où, de pensée, de langage, ou d'action, vous avez été injuste, avare, égoïste, jaloux, colère, vindicatif, secrètement heureux du malheur d'autrui, secrètement malheureux de sa joie, et où, de quelque manière, vous avez sacrifié à votre paix mondaine, à votre paresse, à

votre commodité, l'intérêt du prochain ou la gloire de Dieu. Et après cela, venez nous parler de votre bonté!

Eh quoi! mes frères, pour vous voir coupables, il faudrait le regard de l'aigle, la vue acérée du lynx? l'œil nu n'y suffirait pas, il faudrait l'armer d'une loupe? O prévention! ô aveuglement! ô stupidité de l'homme déchu! Ah! oui, demandez l'œil du lynx, armez vos regards d'une loupe; mais que ce soit pour découvrir en vous ce vrai bien qui se dérobe, qui se cache, qui s'enfuit dans une ombre épaisse. Concentrez toute votre attention, faites appel à toutes les forces de votre mémoire, pour retrouver, pour rassembler, pour entasser, voudrais-je dire, ces moments heureux, ces moments divins, où vous avez réellement aimé le bien, où vous avez été vraiment bons, où votre volonté s'est unie à la volonté de Dieu, où vous avez été *saints comme il est saint*, c'est-à-dire comme il faut l'être, où vous avez été justes comme doit l'être la créature, c'est-à-dire par un principe d'obéissance et par une impulsion de charité. Ne vous pressez pas; donnez-vous le temps, nous avons le loisir d'attendre... Oh! que nous attendrons longtemps, ou plutôt, si vous êtes sincères, que vous tarderez peu à venir nous dire: Nous ne sommes pas bons; *un seul est bon, c'est Dieu!*

Et cependant, quel abus prodigieux ne faites-vous

pas, ne faisons-nous pas tous de ce titre de *bon!* Je ne parle pas de ceux qui, en face de l'histoire, à la vue de la société humaine, après six mille ans de troubles, de déchirements, de violences, d'excès honteux, osent encore soutenir que l'homme est bon, et qui, pour expliquer tant de sanglantes horreurs, se rejettent simplement à dire que *l'homme* est bon à la vérité, mais que *les hommes* sont mauvais; ce qui revient à prétendre que l'homme est bon aussi longtemps qu'il n'a rien à démêler avec qui que ce soit, et que les hommes, en se touchant, se communiquent une sorte de lèpre morale, dont, en son particulier, chacun d'eux est exempt. Singulière bonté que celle à laquelle, pour devenir mauvaise, il ne faut rien que l'occasion! Et ce qui n'est pas moins étrange, c'est que ces hardis prôneurs de la bonté humaine, à prendre l'humanité en général, en sont les pires détracteurs en chaque cas particulier. Écoutez-les bien : tous les hommes sont bons, mais chaque homme est mauvais, chacun du moins de ceux qu'ils ont occasion de connaître et pour qui rien ne les prévient. Bienveillance sans bornes d'une part, aigre et inépuisable médisance de l'autre! Non, parlons plutôt de ceux qui, convaincus et frappés de la méchanceté humaine, et se l'exagérant s'il est possible, parlent néanmoins et agissent, dans les cas particuliers, comme si l'homme était bon.

Les blâmerons-nous de faire des distinctions entre les hommes, et de dire des uns qu'ils sont aimables et des autres qu'ils ne le sont pas? Trouverons-nous mauvais qu'ils se sentent vivement attirés vers les uns et fort peu vers les autres? Leur interdirons-nous le sentiment de l'estime pour celui qui s'est conduit à leur égard équitablement, et de la reconnaissance pour celui qui les a comblés de biens, à qui peut-être ils sont redevables de la vie? Mais ce serait nous blâmer nous-mêmes; ce serait mentir à nos affections les plus tendres, et nous condamner à l'ingratitude. Dans un certain sens, qui n'est pas sans doute le plus élevé du mot, qui n'est pas celui que lui donne ici Jésus-Christ, il y a des hommes bons, il y a de la bonté dans le monde. Mais, mes frères, que cette bonté est différente de la vraie bonté, et que, même à la prendre pour de la bonté, elle est imparfaite, mutilée, réduite en lambeaux par les passions de l'homme déchu! Et toutefois, ce titre de *bon* ne nous coûte rien; et n'osant pas ouvertement nous le donner à nous-mêmes, nous le distribuons libéralement à ceux de nos semblables à qui il nous convient de l'appliquer. Car, remarquez-le bien : chacun, à nos yeux, est assez bon quand il est bon pour nous, ou aussi lorsqu'il nous revient quelque chose de la gloire de sa bonté. C'est par là que s'explique notre prodigieux aveuglement pour nos enfants; aveuglement

dont il s'en faut bien que les parents chrétiens soient toujours exempts; admiration orgueilleuse, qui n'est qu'une louange détournée de notre propre mérite; culte de nous-mêmes sous le beau nom d'amour; déplorable égoïsme qui s'assouvit sous les apparences du dévouement le plus pur; subtil détour pour mettre en sûreté et cultiver à notre aise cet amour-propre insatiable que nous portons au fond de notre cœur, et que nous n'osons pas nous avouer. Ainsi donc, l'homme est mauvais; mais nos enfants sont bons; mais tous les êtres qui, par l'affection, sont d'autres nous-mêmes, tous ceux dont la gloire fait notre gloire, sont bons, très bons. Oh! que n'étendons-nous à d'autres une prévention si favorable! Que ne la portons-nous sur les indifférents, sur nos compétiteurs, sur nos adversaires, sur nos ennemis! Oui, trompons-nous en leur faveur; attribuons-leur les vertus qu'ils n'ont pas; que la reconnaissance, à plus forte raison, nous fasse voir en beau tous ceux qui nous ont obligés; n'ayons pas trop de pénétration, ou n'en ayons que pour voir le bien; recueillons-en, avec amour, les plus légers vestiges : à la bonne heure. Mais, au nom de Dieu, au nom de nos suprêmes intérêts, ne nous trompons pas sur nous-mêmes.

Car il faut que nous devenions bons, mes frères, et si, d'avance, nous croyons l'être, nous ne le serons jamais,

Il n'est pas naturel de marcher quand on se croit arrivé. Mais je l'avoue, il est aussi peu naturel de marcher quand on s'imagine qu'on n'arrivera jamais. L'Évangile n'autorise aucune de ces erreurs. Il nous déclare que nous ne sommes pas bons ; que de toute nécessité il faut l'être ; que nous pouvons le devenir. L'être humain, que vous croyez bon, voulez-vous savoir ce qu'il est aux yeux du souverain Juge? Regardez cette croix. Celui que vous y voyez sous les traits de Jésus de Nazareth, c'est vous-même. Oui, Jésus-Christ, le saint et le juste, Jésus-Christ, au prétoire, en Gethsémané, sur la croix, c'est vous-même qu'il représente. En sa personne adorable, c'est cet homme, par vous qualifié de bon, qui *pend au bois* maudit. Venez et voyez votre bonté ; car elle est là, humiliée, meurtrie, délaissée de Dieu et des hommes. C'est pour cet homme, si bon à vos yeux, qu'il a fallu que les cieux mêmes fussent ébranlés, et que le bien-aimé de l'Éternel descendît sur cette terre d'épreuve. Il *est venu,* dit-il lui-même, *chercher et sauver ce qui était perdu.* Ce qui était perdu était-il bon? Ce qui n'a pu être sauvé que par un tel miracle était-il bon? Ceux qui n'ont pu croire sérieusement en Dieu que lorsqu'ils ont vu Dieu en croix, étaient-ils bons? Venez, et voyez, et désabusez-vous.

Vous chercher et vous sauver! Et comment, mon frère, si ce n'est en vous rendant bon, de mauvais

que vous étiez? C'est là, en effet, le dernier mot, la conclusion, la fin de l'Évangile, la consommation du salut. Être bon, c'est aimer Dieu, et c'est pour vous contraindre doucement d'aimer Dieu, que Jésus-Christ est venu, que l'Évangile a été donné. Jésus a convoqué du haut de sa croix, et convoque éternellement du haut des cieux, un *peuple de franche volonté*, à qui l'amour et la gloire de Dieu, à qui, par conséquent, la justice et la vraie bonté sont plus chères que toutes choses. Oh! puisse-t-il nous attirer tous à lui, et nous enrôler dans sa sainte milice! Qu'il nous rende bons de toute la bonté dont les créatures sont capables, et qu'en abaissant ses divins regards sur cette nouvelle œuvre de ses mains, il puisse, à notre sujet, redire cette grande parole que prononça son Père le jour où l'univers comparut devant lui : *Voici, ce que j'ai fait est bon!*

L'ÉGALITÉ HUMAINE.

Dieu les a tous renfermés dans la rébellion, afin de faire miséricorde à tous. Romains, XI, 32.

Nous nous représentons avec raison la vie des justes dans le monde à venir comme une vie parfaitement heureuse. Nous savons que toute larme sera essuyée de leurs yeux; qu'il n'y aura pour eux, dans ce séjour paisible, ni deuil, ni cri, ni travail, et que la bonté de Dieu leur réserve des rassasiements de joie à sa droite pour jamais. Mais il y a dans leur félicité une circonstance à laquelle nous pensons moins, et qui devrait, ce semble, nous intéresser beaucoup : c'est la vie des justes entre eux, c'est la beauté et la douceur de la société qu'ils formeront ensemble, et son immense supériorité sur la société des hommes dans cette vie de passage et d'épreuve qui se termine à la mort. L'espérance d'une société si parfaite, exempte de tous les troubles qui affligent notre société terrestre, une telle espérance devrait

nous faire tressaillir, et suffire toute seule à former dans notre cœur cette exclamation du prophète : *Quand entrerai-je, et me présenterai-je devant la face de Dieu?* En effet, cette société d'ici-bas, hors de laquelle nous ne pouvons pas vivre, sans qui nous ne pourrions subsister, et à laquelle sans doute nous devons beaucoup de biens, elle est pour nous aussi la source de beaucoup de maux ; il semble quelquefois qu'on n'y saurait durer; on est tenté de la fuir; on n'y reste, ce semble, que par nécessité. Il est vrai que, quand nous nous demandons pourquoi la société civile n'est pas ce que nous voudrions qu'elle fût, nous trouvons que c'est uniquement parce que nous ne sommes pas ce que nous devrions être; car enfin, cette société, c'est nous-mêmes, et elle ne peut être que ce que nous sommes. Mais nous ne faisons pas à l'ordinaire cette réflexion, et quand nous la ferions, elle ne nous consolerait pas. Ainsi nous continuons à nous plaindre; nous disons que le monde est bien méchant, qu'on ne sait à qui se fier, et qu'autant presque vaudrait vivre au désert que parmi les hommes.

Qui n'a pas, une fois du moins, tenu ce langage, mes frères? Qui n'a pas, une fois du moins, trouvé que cette chaîne était bien pesante? Or, que les hommes perdus de mœurs et couverts de crimes maudissent la société, eux qui sont les ennemis de toute subordination et de toute loi, rien de plus na-

turel; mais les plus honnêtes gens parlent quelquefois ainsi, et quelquefois précisément parce qu'ils sont plus honnêtes. Ce n'est pas contre toute société qu'ils protestent, mais contre la société telle qu'elle est. Ils ne la voudraient pas abolie; ils la voudraient seulement meilleure. Et entre autres choses qui les choquent, il en est une dont ils se plaignent plus vivement : c'est qu'il n'y a point d'égalité entre les hommes, et que le principe même de cette égalité n'est ni reconnu ni respecté. D'autres, qui ne sont pas moins honnêtes, se plaignent de voir toute espèce de supériorité devenir un objet d'envie et de haine, celui qui possède menacé incessamment par celui qui ne possède pas, et les droits les mieux acquis contestés et insultés au nom même du droit.

Pour savoir jusqu'à quel point ces idées ont troublé et troublent encore la société humaine, il ne faut que de la mémoire et des yeux. Que d'agitations, que de déchirements, que de sang répandu, que de ruines entassées pour la défense des inégalités, pour le triomphe de l'égalité! Vous étonnerez-vous si des hommes de paix, dont *la conversation*, comme dit l'Apôtre, *est déjà dans le ciel*, tournent vers le ciel des yeux suppliants, et soupirent après cette société des élus, pleine de paix et d'harmonie? Mais quoi! n'y aura-t-il plus lieu dans le ciel à des comparaisons d'homme à homme? plus d'inégalités? point de degrés de bonheur et de gloire? Ils ne le prétendent

pas; mais ils savent que le sentiment que ces inégalités produisent ici-bas n'existera pas dans le ciel; ils savent qu'un même vœu, un même amour remplissant tous les cœurs, Dieu étant le suprême objet de toutes les pensées, sa gloire la seule gloire désirée, il n'y aura plus lieu, dans la société des élus, ni à l'ambition ni à l'envie. Ils savent que, bien loin d'aspirer entre eux à des distinctions, ou de se souhaiter mutuellement des humiliations, le mouvement unanime des élus, leur disposition habituelle est de jeter leurs couronnes (car c'est un peuple de rois) devant le trône de Dieu et de l'Agneau. Ils savent que, tous rois, tous heureux, tous égaux, puisqu'ils sont tous sauvés, le bonheur des uns ne gêne et ne limite en rien le bonheur des autres, et que la joie inexprimable et inépuisable du salut, sans cesse entretenue, sans cesse augmentée par la vue immédiate de leur Dieu, ne laisse dans leur cœur aucune place pour le chagrin et surtout pour la haine. Ils forment une société, oui, sans doute; non pas pour se partager, après se l'être disputée, quelque proie mondaine, mais pour s'entretenir des perfections de Dieu et de la beauté de son sanctuaire, pour s'encourager à le louer et à le servir, pour s'aider les uns les autres à exécuter les œuvres qu'il leur confie, pour nourrir dans le cœur les uns des autres, par de saintes effusions, la flamme d'un amour qui ne peut qu'augmenter sans cesse. Voilà quels sont les rap-

ports, voilà quelle est la société des élus. Comment ne serait-elle pas l'objet de notre envie ? et comment nos regards, fatigués des scènes d'une société que le péché a corrompue, ne se porteraient-ils pas avec toute la vivacité du désir, vers cette colonie du ciel, vers cette immortelle cité, *dont les murailles s'appellent salut, et les portes louange* (1) !

Il faut néanmoins, il faut que nos regards redescendent sur la terre, et s'abaissent de la société des élus vers la société des hommes mortels. Il nous faut connaître notre mal. Mais n'allons pas nous y tromper et le chercher où il n'est pas. Notre mal, ce n'est pas qu'il y ait dans le monde des supérieurs et des inférieurs, des maîtres et des serviteurs, des riches et des pauvres, des grands et des petits, en un mot, des inégalités. Ces inégalités sont l'œuvre de Dieu, soit qu'il les ait voulues de tout temps, soit qu'il les ait ordonnées depuis la chute de nos premiers parents. Ce que je veux dire, mes chers frères, et ce que vous reconnaîtrez sans doute, c'est que le péché qui les rend funestes, je l'avoue, et qui peut-être les exagère, n'en est pourtant pas le *principe*. Dès qu'un homme naît avec plus de talents ou dans des circonstances plus favorables qu'un autre (et ceci dépend de la volonté de Dieu), cet homme a les moyens de devancer ou de surpasser les autres. De là des iné-

(1) Ésaïe, LX, 18.

galités de tout genre. Puisqu'elles sont l'œuvre de Dieu, il ne nous appartient pas de les blâmer, et il est impossible qu'elles soient mauvaises. Elles peuvent à la vérité le devenir, mais de notre fait, non du fait de Dieu; de notre fait, parce que nous y faisons entrer ce qui n'y était pas, l'amertume et le venin du péché. Car, mes frères, prenons ces inégalités telles que Dieu les a faites, et ôtons-en le péché : que restera-t-il? Pour les plus heureux (si vous voulez les appeler ainsi), une occasion d'exercer la bienfaisance et l'humanité; pour les moins heureux, un sujet de résignation et de confiance; pour tous ensemble, des liens plus étroits que si, tous étant égaux, ils n'avaient nul besoin les uns des autres; enfin pour la société, un moyen de se développer et de se perfectionner; car si rien n'obligeait personne à faire une chose plutôt qu'une autre, tout le monde, j'en conviens, se suffirait à soi-même; mais la plupart et les meilleurcs de nos facultés restant sans emploi, s'engourdiraient, et nous les aurions reçues en vain, ce qu'il n'est pas permis de supposer. Au lieu que, de la façon dont il a plu à Dieu d'arranger les choses, le riche, le grand est le tuteur naturel, la providence visible du pauvre et du petit, et celui-ci, dirigé et soutenu par le premier, devient pour la société une force dont rien n'est perdu ou mal appliqué. La société tout entière est comme une armée qui a ses capitaines, ses officiers et ses soldats. Il y a moins encore inégalité que

diversité de fonctions et partage de travail. Tous attachés à la même œuvre, tous soumis au même chef, concourent au même résultat, mais chacun à sa manière et selon ses forces. Chacun fait ce qu'il peut, et change de place à mesure que son pouvoir augmente ou diminue. Les premiers quelquefois deviennent les derniers, et les derniers prennent la place des premiers. Une roue sans cesse en mouvement élève au sommet, puis redescend, puis remonte encore les diverses familles des enfants des hommes. Ainsi s'accomplit doucement et sans secousse la loi de la Providence; ou, plutôt, ainsi s'accomplirait-elle, si les passions des hommes pouvaient être d'accord avec les vues de Celui en qui rien n'est passion, en qui tout est sagesse.

Je viens de dire ce qui se passerait dans une société réglée selon les vues de Dieu. Mais dire ce qui s'y passerait, n'est-ce pas dire tout d'un temps ce qu'on y penserait, ce qu'on y sentirait? Ai-je besoin d'ajouter que l'égalité y serait sincèrement respectée; que les supérieurs respecteraient dans les inférieurs leurs égaux et leurs frères; et que, sans cesse, en leur communiquant leurs richesses, leurs lumières, en se communiquant eux-mêmes par un commerce plein d'affabilité, ils les éléveraient jusqu'à eux autant que cela peut se faire? Ai-je besoin de dire que l'inférieur, sentant sa dignité comme homme et comme responsable à Dieu, ne pourrait avoir dans

sa conduite et dans ses sentiments rien d'abject et de rampant, mais que, d'un autre côté, soumis à la Providence de Dieu, il consentirait de bon cœur à la supériorité des autres, et ne ressentirait jamais les avilissantes douleurs de l'envie? Ainsi tout se trouverait concilié; ainsi l'ordre et la vie naîtraient de la distribution des talents et des travaux; ainsi la bienveillance mutuelle se fortifierait du besoin que tous ont de tous; ainsi chacun étant nécessaire à tous, obligé envers tous, il y aurait, d'homme à homme, un respect mutuel; ainsi l'égalité triompherait dans l'inégalité même; ainsi Dieu serait le médiateur entre les conditions diverses, et le vrai lien de la société.

Mais que fais-je en cet instant? je remonte, sans m'en apercevoir, au point d'où je suis parti; je décris une seconde fois la société des justes; je transporte sur la terre l'ordre et l'économie du ciel! Mais pourquoi non? Et comment ne le ferais-je pas? Me direz-vous que tout cela est bon pour le ciel? Mais sachez-le: cet ordre de choses, cette société ne serait pas possible dans le ciel si elle n'était pas, jusqu'à un certain point, possible sur la terre. Ces justes, dont nous parlons, n'auront-ils commencé d'être justes que dans l'autre monde? Ne l'étaient-ils pas dans celui-ci? Et n'est-ce pas parce qu'ils formaient une heureuse société sur la terre, qu'ils en forment une plus heureuse dans le ciel? Qu'est-ce donc que ce système qui ajournerait à l'autre monde tous les caractères

de la véritable vie? Qu'est-ce que cette erreur grossière qui ne verrait pas que si la véritable vie ne commence pas dès ici-bas sur la terre, elle ne commencera jamais, et que ne vouloir point de ciel sur la terre, c'est ne vouloir également point de ciel dans le ciel?

Mais soyons justes et vrais : il y a si loin de ce que l'on voit communément sur la terre à ce que nous avons décrit, que vous avez pu croire que nous retournions, sans y prendre garde, à nos premiers tableaux, à la description de la société du ciel. S'il y a sur la terre une société pareille à celle que nous avons décrite, elle se cache bien. La supériorité sans orgueil et sans égoïsme, l'infériorité sans envie et sans abjection, en un mot, le triomphe, comme nous le disions tout à l'heure, de l'égalité dans l'inégalité même, où le trouver, où le montrer? Il aurait peu réfléchi, il aurait mal observé, mes chers frères, celui qui m'interromprait ici pour me dire : « Vous cherchez l'égalité? Mais êtes-vous aveugle? êtes-vous sourd? Quand est-ce que ce principe a été plus hautement reconnu et proclamé par plus de bouches? Quand est-ce que les hommes et les lois ont fait plus de grandes choses en faveur de l'égalité? Quand est-ce, en un mot, que ce principe a été plus près de son triomphe? »

Je ne voudrais pas, lui répondrais-je, troubler votre joie. Au fait, elle n'est pas sans fondement;

moi-même je la partage, et je me réjouis avec vous de voir tomber devant la raison publique certaines barrières qui arrêtaient l'essor de certaines classes de la société. Si vous bénissez la Providence, qui, à travers les siècles, a conduit l'humanité vers ce résultat, en forçant tout le monde, amis et adversaires, à y concourir avec elle, je me joins à vous de bon cœur pour bénir la Providence. Mais c'est elle seule que je veux bénir, c'est de sa seule bonté que je veux me réjouir; quant aux hommes, s'ils trouvent à propos de se bénir eux-mêmes et de se glorifier, je les laisserai faire. Restons ensemble en présence de Dieu et au point de vue de l'éternité. A ce point de vue, ce qu'il importe de savoir, ce n'est pas si l'égalité triomphe dans l'opinion et dans les lois, mais si elle triomphe dans les cœurs; si elle est aimée pour sa vérité et pour sa sainteté; si elle est aimée d'un amour religieux et pur. Voilà, mon cher auditeur, le progrès dont je voudrais avoir des nouvelles. Ou, si vous voulez (car tout peut se renfermer en deux mots), croit-on à l'égalité, et l'aime-t-on? Vous-même, mon cher frère, y croyez-vous et l'aimez-vous?

Comment n'y croirais-je pas? dites-vous. Au milieu de mille inégalités superficielles, quelle profonde égalité entre les hommes! Tous pourvus des mêmes organes, tous bornés par les mêmes limites, tous sujets aux mêmes douleurs, tous dépendants de la

fortune, tous ignorants de l'avenir, tous soumis à la nécessité de mourir, et finalement confondus dans la même poussière, qui peut s'empêcher de reconnaître qu'à les prendre au fond et dans l'essentiel, tous les hommes sont égaux?

C'est fort bien; mais cela n'empêche pas ces hommes pourvus des mêmes facultés d'en faire un usage très inégal; ces hommes arrêtés par les mêmes limites d'en approcher, les uns beaucoup plus, et les autres beaucoup moins; ces hommes sujets aux mêmes vicissitudes, d'en subir plus ou moins l'empire; ces hommes, égaux dans la mort, d'être inégaux dans la vie; en sorte que, s'ils se ressemblent tous par une condition générale, à laquelle on fait fort peu d'attention, ils se distinguent les uns des autres par des circonstances qui frappent tout le monde, qui imposent à tout le monde, et auprès desquelles tout le reste semble sans intérêt.

Vous aurez beau faire, l'homme éclairé n'est pas l'égal du sauvage, ni l'honnête homme l'égal du fourbe. Le puissant, tant qu'il est puissant, vous inspirera du respect, encore qu'à tout moment vous vous répétiez que cet homme puissant est mortel. A ces inégalités qui frappent votre vue, qui vous touchent par les endroits les plus sensibles, vous opposez je ne sais quelle idée d'égalité qui parle bien moins vivement à votre esprit que la vue de l'inégalité qui est dans le monde ne parle à vos yeux; et

quant à la mort, comme vous ne pourriez penser à celle d'autrui sans penser à la vôtre, et que c'est, de toutes les pensées, celle que vous écartez avec le plus de soin, il n'est pas probable qu'elle soit d'un grand secours pour entretenir toujours présente dans votre esprit l'idée de l'égalité.

Et quand vous l'auriez, cette idée, qu'auriez-vous? Peu de chose. De savoir qu'il y a au-dessus de nous une force quelconque plus forte que chacun, plus forte que tous, et qui nous fait passer indistinctement sous le même joug, à quoi cela sert-il? qu'est-ce que notre âme y peut gagner? de quoi sommes-nous plus riches quand nous savons cela? Cela peut consoler l'orgueil humilié, et pour un moment égayer l'envie; mais il n'y a rien là qui ait la force d'un motif, rien qui règle la vie, rien qui rende meilleur. Jointe à d'autres considérations, celle-ci peut avoir de l'utilité ; toute seule, c'est du poison.

Élevons-nous donc plus haut, mes frères, et cherchons une base plus morale à l'égalité humaine. Vous produisez celle du *droit*. Vous dites : Tout homme a pour le moins le droit d'être homme ; et en cela tout homme est l'égal d'un autre ; si l'on ne reconnaissait pas ce droit, il n'y aurait point de droit ; et les grands et les riches ne pourraient en invoquer aucun en faveur de leur richesse et de leur grandeur ; en sorte que la base de l'inégalité tombe avec celle de l'égalité.

Voilà, je vous l'avoue, une raison faite pour toucher. Mais qui touchera-t-elle véritablement? ceux pour qui le droit est un objet de respect. J'entends, non pas leur droit à eux, mais le droit en général, le droit d'autrui comme le leur. Or, pour être touché du droit d'autrui comme du mien, il est nécessaire que je sois pénétré du respect pour la loi qui a établi l'un et l'autre, pour la loi du juste; il faut que je sois au moins aussi touché de mon devoir envers les autres que de leur devoir envers moi; il faut que j'aime l'égalité dans leur intérêt comme dans le mien. C'est sans doute quelque chose que d'avoir reconnu l'égalité comme un droit, quand même d'abord je n'aurais pensé qu'à *mon* droit; car je ne puis pas en faire mon droit sans en faire aussi le droit de tous les autres hommes. C'est quelque chose, c'est beaucoup; et puis, peut-être, si vous y regardez de près, ce n'est rien. Ce n'est rien, si cette vérité que ma conscience et ma raison n'ont pas pu s'empêcher de reconnaître, n'a pas pénétré dans mon cœur. Ce n'est rien si je ne l'aime pas. Ce n'est rien, moins que rien, si je n'aime de cette vérité que ce qui flatte mon égoïsme et mon orgueil. Ce n'est rien, moins que rien, si, toujours prêt à l'invoquer contre les autres, je ne l'invoque jamais contre moi-même. Il y a deux manières si différentes de recevoir la doctrine de l'égalité, que selon l'une, c'est bien l'égalité que vous voulez et que vous cherchez, et que selon

l'autre c'est au contraire l'inégalité. Ainsi, quand vous parlez de l'égalité comme d'un droit, vous dites bien ; mais, au fond, tout le monde dit de même; tout le monde a toujours pensé comme vous : et qu'est-ce que l'égalité a gagné à cet accord universel ?

C'est ici qu'il faut écarter toute illusion. Aimons-nous l'égalité comme notre droit seulement, ou aussi comme le droit d'autrui ? Toute la question est là : car si nous ne l'aimons que de la première façon, il est très certain que nous ne l'aimons point. Or, qu'il y ait des hommes qui l'aiment dans ses deux applications pour eux et contre eux, et qui soient attachés, non à leur droit seulement, mais à la loi suprême et impartiale qui l'établit pour tous, je ne veux pas le nier; mais ces hommes font exception. La masse de ceux qui proclament l'égalité a de tout autres dispositions et de tout autres vues. L'égalité est trop généralement le cri de l'infériorité humiliée et de l'ambition refoulée. C'est un cri puissant, parce qu'il retentit dans toutes les consciences; il peut même d'abord être parti de la conscience; mais ce sont les passions, c'est l'égoïsme qui le répètent et qui lui donnent le vaste et redoutable écho qui frappe vos oreilles. Vous aimeriez à croire le contraire ? Eh bien ! supposons un moment le contraire. Cette multitude qui proclame l'égalité, ce peuple qui l'inscrit dans ses lois, c'est l'amour du principe, c'est une

affection morale qui l'anime. S'il en est ainsi, nous allons retrouver ce principe dans la vie de ce peuple, il se fera jour dans tous les détails de son existence, il percera à travers toutes les inégalités, et non pas, je l'espère, l'inégalité à travers toutes les égalités.

Je veux bien que le savant recherche le savant, l'homme d'esprit son semblable, l'homme de loisir celui qui a du loisir; je veux bien que des intérêts et des occupations communes rapprochent certains individus et forment des classes. Égalité n'est pas confusion. Mais il n'y aura, n'est-il pas vrai, aucune barrière insurmontable entre une classe et une autre? mais à la plus grande distance de culture ou de fortune, on se souviendra qu'on est homme, et que c'est là la plus profonde des ressemblances? mais le riche ne prétendra pas au respect des pauvres pour son or, pour son champ, pour sa vigne, pour son équipage? mais on ne rougira pas d'être vu en compagnie de telle ou telle personne, pourvu qu'elle soit honnête? mais on n'aura pas honte d'un parent sans culture ou d'un ami d'enfance au langage et à l'habit grossier? mais on ne sera pas, avec les honnêtes gens de bas étage, affable seulement et condescendant, mais civil et affectueux? mais on n'abusera pas de sa supériorité d'esprit pour flétrir et ridiculiser la simplicité, ni de son éloquence pour la déconcerter? mais on ne regardera pas comme gens qui ne comptent pas ceux qui ont le désavantage de

penser peu, ou le malheur de raisonner mal? mais on ne sera pas tyran dans sa maison et avec ses entours après avoir proscrit la tyrannie dans l'État? mais on aura plus volontiers de la pitié que du mépris pour ceux qui ont failli? mais la qualité d'homme l'emportera sur toutes les autres, et assurera toujours à celui qui en est revêtu un accueil cordial ou compatissant? Que vous dirai-je? on sera toujours disposé, toujours prêt à se faire pauvre en esprit, à devenir simplement homme avec ceux qui ne sont guère que cela, à respecter en eux cette qualité d'homme qui est si grande et dont rien n'a pu les dépouiller, à *rendre*, en un mot, selon la recommandation de saint Pierre, *l'honneur à tout le monde* (1).

C'est à vous, mes frères, à nous dire si, sous tous ces rapports, nos cœurs ont gagné autant que nos lois. Nommez-nous une constitution qui déracine l'orgueil; prouvez-nous que, dans l'ordre social dont vous vous félicitez, il y a moins de place pour l'orgueil? prouvez-nous qu'il y a dans les institutions quelque moyen de rendre l'orgueil plus traitable et moins avide de victimes; en un mot, prouvez-nous qu'une révolution politique peut donner à l'homme un autre cœur, et que, pour chacun des individus qui la subissent, elle renferme la régénération; alors vous aurez raison, et nous, qu'aurons-nous à faire

(1) 1 Pierre, I, 17.

que d'enfermer dans une arche, sous l'aile étendue des chérubins, ces tables nouvelles, plus précieuses et plus puissantes que les tables de Sinaï?

Non, non, la reconnaissance involontaire du droit ici ne suffit pas. Le respect de l'égalité veut être rattaché plus haut.

Vous voulez que, dans l'homme, je respecte l'homme créé du même sang que moi-même, animé du même souffle de vie par le même Créateur, formé comme moi à l'image de Dieu. Mais comment voulez-vous que j'honore dans un autre une image que je n'honore pas en moi? comment voulez-vous même que je la reconnaisse, cette image, lorsqu'elle est effacée en moi? Je dois, dites-vous, respecter la créature immortelle. Ah! vous avez raison; mais avant tout, il faudrait me souvenir que je suis immortel. Je dois respecter la créature de Dieu : sans doute par suite et en vertu de mon respect pour Dieu? Mais si malheureusement j'ai cessé de respecter Dieu, à quel titre voulez-vous que je respecte sa créature? Il me faudrait le craindre beaucoup pour rendre seulement un peu d'honneur à son ouvrage; et voici que vous m'ordonnez d'honorer beaucoup l'ouvrage à cause de l'ouvrier que j'honore très peu! Si vous voulez que la dignité humaine me soit chère et sacrée, rendez-moi d'abord cher et sacré celui de qui elle procède; mais tant que Dieu n'est pas respecté, il est injuste d'exiger que l'homme res-

pecte l'homme, et cette exigence même est un outrage à Dieu.

Dans l'absence ou dans le mépris de la religion, il ne reste, pour protéger la dignité humaine et le principe de l'égalité, qu'un instinct trop vague et un sentiment trop faible pour tenir tête à un orgueil qui devient féroce lorsqu'il n'est pas dominé. Si vous vous examinez vous-mêmes, mes frères, vous trouverez que vous avez mille fois plus d'inclination à vous élever qu'à vous abaisser; vous vous rappellerez mille occasions où le sentiment de votre supériorité réelle ou prétendue vous a tentés au dédain et à l'insolence; vous ne trouverez pas que cette grande qualité d'homme vous ait beaucoup imposé dans les faibles et dans les chétifs; vous vous rappellerez que bien souvent vous ne vous êtes senti avec eux aucune communauté qui vous les rendît respectables. Et d'une autre part (car vous avez des supérieurs comme vous avez des subordonnés, et il n'y a guère, en toute société, qu'un homme qui n'ait personne au-dessus de soi, et qu'un homme qui n'ait point d'inférieur), d'une autre part, vous n'avez guère, dans vos rapports avec de plus grands et de plus puissants, respecté en vous-mêmes cette dignité d'homme; du même fond d'orgueil dont vous vous éleviez, vous vous êtes abaissés pour plaire et pour parvenir, et souvent même, chose étonnante! sans but et sans intérêt. Si quelque

chose vous a préservés de cet avilissement, c'est encore l'orgueil agissant dans un autre sens, et non pas le respect auquel vous vous sentiez obligés envers l'image de Dieu, que vous portez en vous. Peu d'hommes tiennent le milieu entre ces deux extrêmes; les uns ne respectent pas leurs semblables, les autres ne se respectent pas eux-mêmes : peu d'hommes du moins dans un esprit religieux; et combien d'hommes qui n'ont de respect ni pour les autres ni pour eux-mêmes!

Tel est l'effet qu'aura partout et malgré tous les efforts l'affaiblissement de la religion, l'abolition de la présence de Dieu dans les cœurs. Le sentiment de l'égalité humaine est toujours dans une exacte proportion avec le sentiment de la présence de Dieu; parce qu'il faut une base au respect de l'homme pour l'homme, et que cette base ne peut être que Dieu; et parce qu'il n'est pas possible, parce qu'il n'est pas juste de continuer à respecter l'homme quand on a cessé de respecter Dieu. Or, comme Dieu ne peut être révélé au cœur de l'homme que par Dieu même, c'est de lui aussi que procèdent toutes les vérités qui dépendent de la première des vérités, et tous les sentiments qui dépendent du plus juste des sentiments. C'est à Dieu qu'il appartient de restaurer dans l'âme humaine le principe et l'amour de l'égalité humaine.

Aussitôt que Dieu se communiquera directement

à l'âme, il lui dira cela avec tout le reste; et c'est pourquoi tout homme, en devenant chrétien, ne peut manquer de rendre hommage au principe de l'égalité. Mais je ne puis m'empêcher de tourner votre attention sur une des plus intéressantes merveilles de l'Évangile, et de vous montrer comment, d'une manière toute particulière, l'Évangile a prêché l'égalité.

L'égalité, avons-nous vu, c'est le respect de l'homme pour l'homme. Mais ce qui nous empêche de respecter l'homme, c'est que nous ne le voyons pas. Ce qui nous le cache et ce que nous voyons, ce sont mille accessoires de force ou de faiblesse, de richesse ou de pauvreté, de savoir ou d'ignorance, de petitesse ou de grandeur, qui l'entourent et que nous prenons pour lui. Parce que nous sommes vains et charnels, nous voyons l'homme riche ou pauvre, l'homme instruit ou ignorant, l'homme d'esprit ou l'homme borné, et jamais l'homme. Et même quand nous le considérons sous un point de vue plus élevé, celui de la moralité, nous ne voyons encore dans la vertu de l'homme vertueux qu'un don qu'il s'est fait à lui-même, non une chose que Dieu a mise en lui; en sorte qu'ici encore ce qui obtient notre respect, c'est tel ou tel homme et non l'homme.

Il semble que le moyen de rétablir le principe de

l'égalité et de le faire triompher, c'était de revêtir tous les hommes à la fois d'une telle dignité, qu'elle fît disparaître toutes les distinctions, et d'une gloire qui engloutît toutes les gloires. Mais je vous demande à quel titre l'homme pécheur eût obtenu, en tant qu'homme, l'éclatante faveur que nous supposons. Un autre moyen restait. Ah! ce n'était pas un moyen; c'était d'abord l'inévitable accomplissement des menaces de la loi; c'était d'abord le juste salaire de notre iniquité; mais enfin, à ne considérer que le sujet qui nous occupe, nous pouvons l'appeler moyen : ce moyen, c'était, non de nous revêtir tous, mais de nous dépouiller tous; de nous dépouiller, non comme individus, mais comme hommes; de nous dépouiller intérieurement; de nous dépouiller tellement à fond que tout ce qui pouvait nous rester en fait de distinctions et de décorations temporelles, que cette pourpre, que cette renommée, que cette puissance, que cette sagesse, que cette vertu même dont nous nous attribuons le mérite, ne parût plus autour de notre personne, autour de l'homme, que comme de sales et misérables haillons. Le moyen, c'était de nous déclarer tous ensemble, et au même titre, au même degré, condamnés et perdus; c'était de nous envelopper tous ensemble dans la rébellion!

Quand le prince de la paix, tout plein d'une gloire intérieure, et salué du haut des cieux par l'alléluia

des anges, sortit du prétoire, couvert d'un manteau d'ignominie, abandonné de tous et de ses disciples mêmes, un mot de Pilate le désigna à la multitude : *Voilà l'homme!* Et nous, après avoir vraiment cherché l'homme sous tous les déguisements divers, l'homme véritable, l'homme seulement homme, nous l'avons trouvé, dépouillé de toute gloire intérieure, haïssable à Dieu, haïssable à lui-même, un objet de pitié pour les anges et d'effroi pour la création. A notre tour nous disons : *Voilà l'homme!* oui, *voilà l'homme;* mais vous voilà vous-même aussi, homme ébloui de votre propre éclat ou de l'éclat d'autrui; vous voilà tous, ô hommes! jugez s'il y a parmi vous un être dont vous puissiez faire votre idole; jugez s'il en est un dont vous puissiez faire votre adorateur!

Une si profonde infortune, subie en commun, rétablit sans doute, d'une manière redoutable, la primitive égalité. Toutes les distinctions, toutes les gloires s'abîment dans cet opprobre. La mort elle-même ne nous égalise pas si bien; car elle laisse à la vanité humaine le temps de jouir de ses avantages; elle les enlève, elle ne les nie pas. On a beau se représenter un cadavre sur ce trône, un squelette sous cette pourpre. Jeux funèbres et vains de l'imagination : la vie est plus forte. La mort est plus loin, très loin. On s'applique à vivre avant de mourir. On se prolonge ans l'avenir par mille ingénieuses pré-

cautions. On ajoute à sa vie la vie de ses descendants. Mais la conviction du péché est une mort avant la mort, une mort suprême. Elle éteint par avance le flambeau de la vie. Elle ne permet aucune compensation. On peut donner le change à la mort, à elle jamais. Tout s'efface, tout se décolore, toute prétention devient ridicule, toute gloire semble une parodie; et l'âme qu'avait soutenue jusqu'alors la fièvre de l'ambition ou l'ivresse du succès, s'affaisse en elle-même et s'ensevelit dans son deuil.

Mais je ne vois sortir de cette mort que des fruits de mort. Surtout je ne la vois pas introduire dans les âmes et dans le monde le principe que nous cherchons. Je veux croire que l'homme qui se sent frappé au cœur par la sentence du Dieu juste, songe peu, dans son angoisse, à jouir de la confusion de ses compagnons d'infortune, et de les voir précipités de leur gloire imaginaire; mais c'est un bien petit effet d'une bien grande cause. Allons plus loin, mes frères; sortons de ces ténèbres, connaissons toute la vérité, et réjouissons-nous à sa lumière.

Il les a tous enfermés dans la rébellion pour faire miséricorde à tous. Voilà la vérité, voilà la vie. Nous ne considérons pas aujourd'hui cette vérité par ses plus grands côtés, qui sont la bonté et la justice de Dieu, le salut du pécheur, sa naissance à une nouvelle vie, sa sanctification progressive; nous ne

voulons voir cette vérité que dans son rapport avec notre sujet. Avons-nous, cette fois, trouvé le grand principe de l'égalité ?

Nous pourrions ici invoquer à la fois le témoignage de l'incrédule et celui du croyant, et appeler à la raison du premier comme à l'expérience du second. La raison du premier lui dira que la doctrine que nous prêchons ne peut manquer de créer, chez ceux qui l'acceptent, un vif sentiment de l'égalité humaine. Mais nous aimons mieux laisser parler l'expérience du second. Peut-être que dans son cœur il nous a déjà prévenus, pour nous dire : « Vous me faites l'égal des autres hommes : c'est à peine si j'ose accepter ce titre ; car je me sens, en rentrant en moi-même, le premier des pécheurs. Je ne puis me figurer qu'aucun autre ait abusé autant que moi de la bonté de Dieu. Jugez si j'ai lieu de demander ma place au-dessus d'aucun autre. Quant aux distinctions de ce monde, comment pourraient-elles m'empêcher de voir dans les hommes autre chose que des égaux ? Mes supérieurs ? leur état de condamnation les abaisse jusqu'à moi ; mes inférieurs ? la grâce qu'ils ont reçue les élève jusqu'à moi. Tous enfermés dans la même rébellion, nous avons tous été embrassés par la même miséricorde. L'heure solennelle approche où toute distinction s'effacera dans une communauté de paix et de gloire : qu'importe qu'en attendant, l'un de nous porte un man-

teau de pourpre et l'autre un manteau de bure, que l'un commande et que l'autre obéisse; que l'un soit compté pour rien dans le monde et l'autre pour quelque chose? Nous serons tous à la fois dépouillés et revêtus à jamais. Dès ici-bas, que le frère qui est dans la bassesse se glorifie dans son élévation, que le riche s'humilie dans sa bassesse, et que tous deux se réjouissent de leur salut. Je les honorerai tous deux, puisque Dieu les a tous deux honorés; et quant à l'inégalité extérieure qui est entre eux, j'y consentirai comme à une volonté de Dieu, toujours sage et toujours bonne. Dieu veut qu'il y ait des pauvres et des riches : je le veux avec lui; mais je sais aussi, grâce à lui, que le pauvre et le riche s'entre-rencontrent sur la terre et dans le ciel, et que c'est Lui qui les a faits. »

Tels sont les sentiments du chrétien, parce qu'il juge toutes choses au point de vue de l'éternité, et parce que le bonheur dont il jouit le met au-dessus de toutes les vicissitudes, et lui fait voir du même œil les situations les plus diverses. Il consent à l'inégalité, mais l'égalité lui est sacrée. Il va plus loin, dans ce sens, que n'irait l'homme du monde le plus zélé pour l'égalité. Car s'il honore dans ceux qui ont reçu plus de grâces que lui des monuments remarquables de la puissance de Dieu, il s'humilie vis-à-vis de ceux qu'il a devancés, en se disant : *Qu'ai-je donc que je ne l'aie reçu, et si je l'ai reçu,*

pourquoi m'en glorifier comme si je ne l'avais pas reçu? Il ne se croit volontiers au-dessus de personne; il trouve dans les moins avancés, dans les plus faibles, de quoi s'humilier en lui-même. Sachant ce qu'il eût pu devenir, si la main de Dieu se fût retirée de lui, il ne méprise personne; il se garde de briser le roseau froissé; il a le sentiment de l'égalité à l'égard même de ceux que la justice humaine a flétris; sa justice, plus délicate et toute spirituelle, les replace dans la communauté humaine, et il tarde à sa charité de les voir introduits dans la communauté chrétienne.

Jugez si l'égalité peut recevoir des atteintes dans une société où chacun, regardant les autres par humilité comme plus excellents que lui-même, ne se croit digne que de la dernière place, et la réclame, comme dans la société mondaine on réclame la première. Car c'est là, vous le savez, l'esprit de l'Évangile, et l'objet le plus fréquent des recommandations du Sauveur et de ses apôtres. On n'est pas chrétien, on n'a pas compris le christianisme, si l'on est dans d'autres dispositions; car on oublie que Jésus-Christ est venu dans le monde pour servir et non pour être servi; qu'il a lavé les pieds de ses disciples, et qu'il a voulu que nous fissions tous de même. L'Évangile est tellement plein de ces idées, tout son contenu est tellement opposé aux prétentions de la vanité, il nous oblige tellement à

ne point aspirer aux choses élévées, mais à marcher avec les humbles; en un mot, il est tellement à l'extrême opposé de notre orgueil, qu'il n'a pas même songé à nous dire que nous sommes égaux les uns des autres; si bien qu'en prêchant aujourd'hui sur l'égalité, je prêche sur un sujet que l'Évangile n'a point indiqué. C'est que, du premier coup et d'un seul élan, il va bien au delà. Il passe, sans y regarder, à côté du dogme de l'égalité pour arriver à celui de la fraternité. Sa méthode est d'absorber le médiocre dans l'excellent, et l'humain dans le divin. Nulle part, il ne nous dit que les hommes sont égaux; vérité que sans doute il ne nie pas, mais qu'il ignore pour ainsi dire, tant elle est au-dessous du point de vue et de l'esprit de Jésus-Christ. Mais il nous dit que nous sommes membres d'un même corps, tous acceptés, tous nécessaires, tous subordonnés au même chef en qui se trouve le principe de notre vie à tous. Nous sommes membres les uns des autres, tellement unis que la souffrance ou la santé d'un membre devient la souffrance ou la santé de tous les autres. Nous sommes frères, en un mot; et qui va songer, entre des frères, entre les enfants d'un même père et d'une même mère, à chercher des inégalités? Ces frères, du moins, ne se regardent pas comme inégaux entre eux; ils en sont si loin qu'ils ne s'avisent pas même de remarquer qu'ils sont égaux; leur fraternité ne leur permet pas même

cette pensée. Pareillement les chrétiens ne sont pas égaux d'abord, puis frères ensuite; ils sont frères d'abord, et parce qu'ils sont frères, ils sont égaux. Dès lors, toutes les différences que la naissance, la fortune, l'éducation peuvent avoir mises entre eux, ces différences, visibles pour leurs yeux, sont invisibles pour leurs cœurs; la qualité de frères efface tout; elle égalise les conditions sans les effacer; elle élève doucement le pauvre vers le riche, abaisse doucement le riche vers le pauvre; elle fait de leurs inégalités mêmes des moyens de rapprochement, des liens; elle tourne au profit de leur union ce qui semblait devoir être une cause d'éloignement et de séparation; et elle s'applaudit d'une inégalité de partage, sans laquelle les frères auraient moins d'occasions de se chercher et de se toucher.

Que le christianisme fasse, des hommes, autant de membres les uns des autres, autant de frères, c'est ce que le chrétien seul peut bien comprendre, parce que lui seul aussi comprend bien que Dieu puisse être appelé Père. Il n'est pas seul cependant à employer ces expressions, qui sont devenues usuelles dans la chrétienté. Mais quel autre que lui en sent la force, la douceur, la vérité? Ce n'est pas le raisonnement, c'est l'expérience qui lui en a donné le secret. Il ne sait pas seulement, il sent que les hommes sont ses frères. Il ne peut pas lui venir à la pensée de les voir sous un autre aspect.

Il croirait faire injure à l'Evangile et à la croix de son Sauveur; et, du moment qu'il sentirait s'affaiblir dans son cœur la fraternité humaine, il saurait et s'apercevrait que la paternité de Dieu, que l'esprit d'adoption a souffert dans son cœur dans la même mesure. Faut-il, après cela, vous dire qu'il regarde ses frères comme ses égaux? que l'égalité humaine n'a pas d'asile plus assuré que le cœur du chrétien? que personne ne peut rendre à ce principe un hommage plus entier, plus absolu? que les doctrines et les inclinations les plus libérales n'approchent point, à cet égard, des sentiments d'un vrai chrétien? que la société chrétienne, je dis la société des deux premiers venus d'entre les chrétiens, est, sous ce rapport, le modèle et l'idéal de la société civile? et enfin que la société civile n'approchera de son but, ou de ses différents buts, ordre et liberté, égalité et paix, qu'à proportion qu'elle sera chrétienne?

Ah! mes frères, je crois que vous en êtes convaincus, et que vous le désirez. Hâtez donc ce progrès par vos vœux, par vos prières, par vos efforts; soyez chrétiens, pour que la société soit chrétienne; enseignez l'égalité par la fraternité; montrez dans le racheté de Jésus-Christ l'image et le modèle du bon citoyen; faites voir que toutes les vertus civiques découlent de cette même source, et que l'union des âmes en Dieu est le seul gage du bon ordre de la société; transportez à votre patrie terrestre et passagère les

caractères de votre patrie céleste et immortelle; obtenez de Dieu, par de constantes prières, d'être, selon la parole de son Fils, une ville bâtie sur une montagne, que tous voient, que tous envient, et dont toutes les cités soient jalouses de réfléchir la gloire et de reproduire la félicité.

LE JEÛNE

AUQUEL DIEU N'A POINT D'ÉGARD.

Pourquoi avons-nous jeûné, et tu n'y as point eu d'égard? Pourquoi avons-nous affligé nos âmes, et tu ne t'en es point soucié? Voici, dans le jour de votre jeûne vous trouvez votre volonté, et vous exigez ce qui vous est dû, en tourmentant les autres. Voici, vous jeûnez pour faire des procès et des querelles, et pour frapper du poing avec méchanceté; vous ne jeûnez point comme ce jour le requerrait, pour faire que votre voix soit exaucée d'en haut. Est-ce là le jeûne que j'ai choisi, que l'homme afflige son âme un jour? Est-ce en courbant sa tête comme un jonc, et en étendant le sac et la cendre? Appelleras-tu cela un jeûne et un jour agréable à l'Éternel? N'est-ce pas plutôt ici le jeûne que j'ai choisi, que tu dénoues les liens de la méchanceté, que tu délies les liens du joug, que tu laisses aller libres ceux qui sont foulés, et que vous brisiez tout joug? N'est-ce pas que tu rompes de ton pain à celui qui a faim, et que tu fasses venir dans ta maison les affligés qui vont errant; que quand tu vois celui qui est nu, tu le couvres, et que tu ne te caches point de ta propre chair? Alors ta lumière éclôra comme l'aube du jour, et ta guérison germera incontinent; ta justice ira devant toi, et la gloire de l'Éternel sera ton arrière-garde. Alors tu invoqueras, et l'Éternel t'exaucera; tu crieras, et il dira: Me voici. Ésaïe, LVIII, 3-9.

A la suite d'un jeûne qu'ils ont célébré, les Juifs s'étonnent de n'avoir pas reçu quelque témoignage particulier de la faveur de Dieu. *Pourquoi,* disent-ils, *avons-nous jeûné et tu n'y as point eu d'égard? pourquoi avons-nous affligé nos âmes et tu ne t'en es point soucié?*

Pour nous, mes frères, qui avons célébré il y a peu de jours un jeûne national, on n'entend point les mêmes plaintes sortir de notre bouche, parce que nous n'avons point attendu, comme récompense de notre jeûne, quelque délivrance particulière ou quelque témoignage éclatant de la bienveillance divine. Mais la réponse que met le Seigneur dans la bouche d'Ésaïe ne s'adresse pas moins à nous. Ce n'est pas sans but et sans espérance que nous avons jeûné. Nous nous flattons de n'avoir pas jeûné sans profit. Nous aimons à croire tout au moins que notre jeûne a été agréable à Dieu. Or, il importe de ne pas être dans l'illusion à ce sujet. Il importe, pour nous bien juger quant au passé, et pour nous bien régler quant à l'avenir, de savoir quels sont les défauts qui empêchent nos jeûnes d'être agréables à Dieu, et à quelles conditions nos jeûnes lui sont agréables. Où l'apprendrons-nous mieux que dans les graves reproches qu'Ésaïe adresse au peuple juif de la part de l'Éternel?

Voici, leur dit-il, *dans le jour de votre jeûne vous trouvez votre volonté, et vous exigez ce qui vous est dû.*

en tourmentant les autres. C'est un grand malheur que de trouver sa volonté dans les actes mêmes où l'on devrait la perdre. Perdre notre volonté, c'est-à-dire la subordonner à celle de Dieu, ne vouloir que ce que Dieu veut, devrait être le but constant de nos efforts, et ce n'est pas quelquefois, c'est toujours, que nous sommes coupables en trouvant notre volonté. Et c'est parce que nous retombons sans cesse dans cette recherche de nous-mêmes, qu'il a été nécessaire d'employer certains jours *à perdre notre volonté*, en faisant d'une manière plus directe et plus exclusive la volonté de Dieu. Le jour du jeûne est un de ces jours consacrés. Nous l'enlevons, ainsi que le dimanche, aux affaires du monde pour le donner au culte, qui est tout d'abord une déclaration solennelle de soumission et de dépendance ; et de plus, nous écartons scrupuleusement toutes les distractions, nous faisons taire les bruits du monde, pour ne voir, s'il est possible, et n'entendre que Dieu seul ; nous étendons sur notre vie un voile de tristesse, en signe de la douleur que nous éprouvons d'avoir cherché notre volonté plutôt que celle de Dieu ; enfin, nous nous privons de quelqu'une des jouissances que Dieu nous a permises, soit afin de témoigner que nous sommes indignes de ses faveurs même les plus ordinaires, soit pour nous avertir que rien de ce qui est à nous n'est vraiment à nous, et que nous n'en jouissons que par un effet de la divine miséricorde. En un mot,

tout annonce, tout proclame que nous n'aspirons point, en ce jour solennel, à trouver notre volonté, à nous trouver nous-mêmes, mais au contraire à perdre notre volonté, à nous perdre nous-mêmes dans le sein de notre Dieu.

Quel malheur donc si, dans le jour de notre jeûne, nous trouvons notre volonté ! car alors cette solennité, consacrée à honorer Dieu, n'a été qu'une occasion de l'offenser solennellement, et le jour destiné à déplorer nos péchés n'a été dans notre vie qu'un péché de plus. Or, quand est-ce que nous trouvons notre volonté dans le jour de notre jeûne ? C'est lorsque, notre corps étant prosterné, notre orgueil reste debout ; c'est lorsque, la tristesse étant sur notre front et dans notre contenance, la satisfaction de nous-mêmes est au fond de notre cœur ; c'est lorsque, refusant à notre chair quelque peu de sa nourriture accoutumée, nous repaissons notre âme de toutes les pensées qui flattent l'homme naturel ; c'est lorsque nous donnons à Dieu les dehors de la soumission, nous réservant d'ailleurs toute notre indépendance. Voilà ce que c'est que trouver notre volonté. Est-il impossible de trouver notre volonté dans le jour même de notre jeûne ? Vous n'en doutez pas, mes frères, et il n'est peut-être pas un de vous qui, plus ou moins, n'en ait fait l'expérience. N'est-il pas possible encore de trouver sa volonté au moyen de ce jour du jeûne, et d'abriter nos passions sous nos

sacrifices mêmes? Au premier moment on en voudrait douter; mais la chose n'est que trop certaine, et c'est bien ici qu'il faut reconnaître avec Jérémie que *le cœur de l'homme est désespérément malin* (1). Tous les actes de la religion, la religion elle-même, qu'est-ce pour plusieurs qu'une espèce de compromis dans lequel on sacrifie les choses auxquelles on tient moins, pour s'assurer la tranquille jouissance de celles auxquelles on tient davantage? une rançon payée une fois pour toutes en échange d'une liberté limitée, il est vrai, mais sûre désormais et inattaquable? et, pour tout dire en un mot, le fond sauvé aux dépens de la forme? Car la religion, pour plusieurs, n'est en effet qu'une forme. Et nous ne parlons point ici, sachez-le bien, de quelques observances cérémonielles; ce que nous appelons *forme* va beaucoup plus loin, si loin, que les yeux mal exercés le prennent pour le fond même; si loin, que les auteurs de cette adroite substitution en sont les premières dupes, s'imaginant avoir donné à Dieu le fond quand ils ne lui ont donné que la forme. La forme, c'est tout l'extérieur de la vie, et, en apparence, toute la vie. La forme, ce sont toutes nos habitudes, toutes nos relations, toutes nos amitiés, toute notre position dans le monde : c'est tout, excepté notre esprit qui reste le même. Je ne dis pas

(1) Jérémie, XVII, 9.

que le sacrifice de cette forme ne coûte rien, il peut coûter beaucoup; mais c'est toujours peu au prix de ce que nous nous réservons; car ce que nous nous réservons, c'est nous-mêmes, et plus nous avons sacrifié le dehors, mieux nous appartient le dedans, que nous avons racheté, que nous avons payé comptant. N'avez-vous jamais entendu les gens du grand monde se moquer du commérage et des caquets de la société bourgeoise? comme s'il y en avait moins dans la leur, et comme si la méchanceté, pour s'exercer sur de plus hauts personnages et s'exprimer en meilleurs termes, en était moins méchante! Eh bien! il y a de même un christianisme qui n'est à vrai dire qu'un mondanisme retourné; il y a un *monde chrétien,* qui est monde dans toute la force du terme, et où l'on a porté tout l'esprit de l'autre, ainsi que d'une maison qui menace ruine on déménage dans un nouveau logis tout ce qu'on a pu emporter. Il est vrai que les meubles de la vieille maison ne paraissent pas faits pour la maison nouvelle, et s'y assortissent fort mal; mais il y a toujours moyen de s'arranger, et au bout d'un certain temps la maison et l'ameublement semblent avoir été faits l'un pour l'autre. Parmi ces meubles, il y en a eu de trop gros, qui n'ont pas pu entrer; il a fallu les laisser dehors; mais ce qui reste suffit, et tout compté, on se sent bien chez soi. De même certains péchés, certains travers n'ont pas pu entrer dans l'arrangement chrétien

de la vie ; mais, après tout, la porte s'est trouvée assez large pour les choses les plus indispensables, j'entends pour celles dont, en aucun cas, l'homme naturel ne consent à se dessaisir. Faut-il le dire? de même que, pour les gens d'un certain monde, être de bonne société, c'est faire poliment tout le mal qui se fait grossièrement ailleurs, pour une espèce de chrétiens, être chrétien, c'est être médisant, égoïste, sensuel avec de certaines gens, avec de certaines formes, avec un certain langage ; c'est, sous le même chef, endosser un autre uniforme ; c'est chanter sur un autre air la même chanson ; c'est caresser avec sécurité les mêmes faiblesses, les mêmes passions qu'on ne caressait autrefois qu'en tremblant ; c'est avoir sacrifié une partie de ses goûts pour sauver l'autre. On souffre à dire d'aussi pénibles vérités ; mais que servirait de les nier? Or, si tout le christianisme de plusieurs chrétiens n'est qu'un moyen, non de perdre leur volonté, mais de la trouver plus sûrement, comment plusieurs ne l'auraient-ils pas trouvée dans le jour de leur jeûne, ou dans le jour de leur sabbat, comme le prophète le dit un peu plus loin (1)? Et comment ce jeûne, ce sabbat, ce christianisme où nous avons trouvé notre volonté, pourraient-ils être bénis?

Au reste, tout est compris dans cette seule chose :

(1) Ésaïe, LVIII, 13.

trouver sa volonté. Celui qui a trouvé sa propre volonté au lieu de celle de Dieu, a trouvé le mal, et le principe de tout mal; car le principe de tout mal, c'est d'avoir une volonté à nous. Comprenez-nous bien, mes chers auditeurs. Le christianisme ne consiste pas à ne point vouloir, tout au contraire; le christianisme prétend seulement nous donner une volonté conforme à celle de Dieu, et la fortifier de plus en plus dans cette direction. Ce qu'il condamne, et ce que le prophète condamne dans notre texte, ce n'est pas d'avoir une volonté, mais de ne pas appliquer notre volonté à vouloir uniquement ce que Dieu veut. Or, c'est là ce que nous appelons le principe de tout mal. Car, alors même que nous ne voudrions pas précisément ce qui est mal, il suffirait que la volonté de Dieu ne fût pas la raison et la règle de nos déterminations, pour qu'elles fussent mauvaises; le premier mal est de désobéir ou de ne pas obéir à Celui à qui toutes nos actions doivent se rapporter, et le bien même que nous faisons, si nous le faisons sans obéissance, ou pour nous obéir à nous-mêmes, par cela seul n'est pas absolument le bien. Une volonté qui prétend ne relever que d'elle-même, une volonté qui ne rend compte qu'à soi de ses actes, une volonté qui est employée à autre chose qu'à obéir, fût-elle d'ailleurs utile et bienfaisante, est une volonté perverse. Et comment cette volonté, séparée de l'obéissance,

pourrait-elle toujours être bonne, je dis bonne dans un sens purement humain? Même à ne regarder que l'utilité terrestre et la morale naturelle, l'homme peut-il impunément séparer sa volonté de celle de Dieu? Cette première erreur n'est-elle pas le point de départ de toutes les autres? De quoi peut-on se répondre quand une fois on a dit adieu à la première des vérités? Quels écueils est-on sûr d'éviter, quand on n'a plus l'unique boussole? Mes frères, ces questions me font frémir. La différence quelquefois énorme que présente la vie de deux hommes également indépendants de Dieu, n'est plus qu'une affaire de tempérament, d'éducation, de position, de hasard. Au fond il est impossible que ce premier péché n'en produise pas d'autres. Tout le mal qui est dans le cœur et dans la vie de chacun de nous vient de là. Toute injustice procède de cette première injustice, et toute impureté de cette première souillure. Il est impossible que l'homme, dont la volonté n'est pas réglée sur celle de Dieu, ne *tire* pas *de mauvaises choses du mauvais trésor de son cœur*. Si, à cet égard, la vue de chaque homme et l'étude de vous-mêmes ne vous en apprenaient pas assez, prenez tous les hommes ensemble comme un seul homme; examinez l'histoire de cet homme, qui est l'histoire de l'humanité, et vous saurez alors ce qui est résulté pour l'homme d'avoir cherché sa propre volonté plutôt que celle de Dieu,

et vous nous direz alors si trouver sa volonté ce n'est pas trouver le mal. Ne soyez donc pas étonnés si le prophète Ésaïe, après avoir dit : *Dans le jour de votre jeûne vous trouvez votre volonté,* ajoute immédiatement : *Vous exigez ce qui vous est dû en tourmentant les autres.* En acceptant les premiers mots, vous êtes obligés d'accepter les seconds.

Et en effet, mes chers auditeurs, lorsque, dans le jour même de notre jeûne, nous avons trouvé notre volonté, il n'est pas étonnant que dans ce même jour nous exigions ce qui nous est dû, et tourmentions nos frères. Quoi! dans le jour de notre jeûne! Et pourquoi pas dans le jour de notre jeûne comme dans tout autre, si dans le jour de notre jeûne comme dans tout autre nous avons bien pu trouver notre volonté, nous soustraire à l'empire de Dieu, et rester nos maîtres dans l'hommage même de dépendance que nous rendions à ce souverain Maître? Et pourquoi sommes-nous restés nos maîtres, sinon pour faire notre volonté? Et qu'est-ce que notre volonté, séparée de celle de Dieu, sinon ce qui nous plaît et ce qui nous flatte? En d'autres termes, qu'est-ce que notre volonté, sinon nos goûts et nos affections naturelles, par conséquent aussi nos aversions et nos haines? Et quoi d'étonnant, en ce cas, si, dans le jour même de notre jeûne, nous exigeons ce qui nous est dû, et tourmentons nos frères? Vous ne vous rendez pas encore, mes chers

auditeurs ; vous vous récriez sur ces derniers mots : *tourmenter nos frères !* Qui pourrait, dites-vous, tourmenter ses frères en un jour de jeûne ou de sabbat? Le sabbat n'est-il pas une trêve aussi bien qu'un repos? A-t-on des ennemis le jour du sabbat? peut-on, du moins, les traiter comme des ennemis? Vous dites fort bien, mes chers frères, ce que doit être le sabbat ; dites-vous aussi bien ce qu'il est? Ah! sans doute, quelques barrières extérieures que met devant vous ce saint jour, sans doute aussi une sorte de pudeur, je ne sais quelle peur du sacrilége, empêchent certains excès, préviennent certains éclats : vous vous êtes précautionnés contre la malice de votre cœur, et vous avez bien fait. Mais dites-moi, encore une fois, comment, n'ayant point renoncé à votre volonté, vous avez pu renoncer à vos passions ; dites-moi comment, étant semblables à vous-mêmes par le fond des sentiments, vous seriez tout à fait différents de vous-mêmes pour la conduite ; comment, si quelque occasion se présente et si quelque rencontre vous excite, vous vous empêcherez de tourmenter vos frères. Ne dirait-on pas que, pour tourmenter nos frères, il faut chercher des situations extraordinaires et des occasions rares et lointaines? Hélas! la matière, le sujet du crime est sous notre main, et il n'est personne de nous, s'il a su, en un pareil jour, trouver sa volonté, qui n'ait trouvé en même temps l'occasion de faire de

la peine à son prochain. Il ne faut que faire une rencontre au sortir du temple, il ne faut qu'engager dans la rue une conversation dont le prochain soit l'objet, il ne faut que rentrer dans sa maison, et s'asseoir à table avec sa famille. Nous nous abstenons des détails ; il suffit, par quelques mots, d'avoir fait appel à vos souvenirs : nous sommes bien sûr qu'ils accuseront plusieurs d'entre vous, comme les nôtres nous accusent nous-même.

Supposons d'ailleurs ce qui est à peu près impossible : que, dans ce jour de jeûne, consacré à la mortification solennelle de vos passions, aucune n'ait fait explosion, et que, ni en actes ni en paroles, vous n'ayez *tourmenté* personne. Si c'est là le résultat d'une contrainte pénible, acceptée pour l'honneur d'un jour de pénitence, si vous n'avez cédé que les dehors et que votre cœur soit resté le même, toujours prêt, s'il l'osait, à tourmenter vos frères, je me réjouirai pour eux du répit que vous avez été forcé de leur accorder ; mais de quoi voulez-vous que je me réjouisse pour vous? Autant qu'il était en vous, vous les avez tourmentés ce jour-là comme les précédents ; la haine, l'impatience, l'injustice, l'intolérance, au lieu d'éclater, se sont amassées dans votre cœur ; et le lendemain leur expliquera le secret de la veille. Car sans doute vous n'imaginez pas qu'une interruption momentanée de vos violences ou de vos duretés soit tout ce que le prophète exige de

vous, ou que le jour de votre jeûne soit agréable à l'Éternel par cela seul que, du lever du soleil à son coucher, vous avez tenu enfermés dans votre cœur, comme des chiens dans leur loge, des ressentiments et des haines que vous vous préparez, dès l'aube du jour suivant, à lâcher sur votre prochain. Peu importe donc, au moins quant à vous, que vous ayez, ce jour-là, laissé vos frères en repos; car, dans le fond de votre cœur, vous leur avez fait ce que vous leur faites à l'ordinaire; et aux yeux de Dieu, pour qui votre silence est un langage et vos pensées des actions, vous les avez réellement *tourmentés*.

Après tout, le prophète n'a besoin ni de ce mot ni de cette idée pour condamner notre jeûne. Il n'est pas nécessaire, pour en détruire tout le prix, que nous ayons *tourmenté* quelqu'un: il suffit que nous ayons *exigé ce qui nous est dû*. Mais quoi! le prophète ne s'est-il point mépris? ou peut-être nous-mêmes avons-nous mal lu les paroles du texte? Ésaïe n'a-t-il point dit : *Vous exigez ce qui ne vous est pas dû?* Voilà sans doute ce qui est mauvais; mais qui pourrait nous blâmer d'exiger ce qui nous est dû? Je veux, mes frères, que le mot d'*exiger*, employé par Ésaïe, signifie en cet endroit exiger à la rigueur, impitoyablement. Ce sera alors à vous de voir si, même dans le jour de votre jeûne ou de votre sabbat, vous n'exigez rien de cette manière. N'allez pas penser à quelque débiteur, à quelque ouvrier, à

quelque subordonné, tenu par ses engagements de vous livrer son argent, son travail, ses services. L'institution ecclésiastique, la loi, les mœurs ont pourvu à ce que, du moins ce jour-là, vous les laissiez en repos; et en vérité, c'est heureux. Mais n'avez-vous rien à exiger que de ceux qui sont dans cette position à votre égard? N'y a-t-il, hors de cette classe, personne qui soit exposé ou soumis à vos exigences? Que dis-je! tout le monde, à bien prendre, n'y est-il pas exposé? Et que sont, pour notre égoïsme, tous les hommes indistinctement avec qui nous sommes en rapport, sinon des débiteurs ou des instruments? Le véritable égoïsme ne l'entend pas autrement; il fait, de bonne foi, tourner tout l'univers autour de lui; l'impossibilité seule lui apprend à modérer ses prétentions; il exigerait tout s'il pouvait tout obtenir; il l'exigerait sans délai, sans rabais et par tous les moyens possibles; l'égoïsme, quand il n'est contenu ni par les obstacles extérieurs, ni par l'opinion, n'a ni pudeur, ni pitié; et chez les hommes les plus cultivés et les plus polis, il devient cynique et féroce. Ne vous récriez donc pas; ne soyez pas dupes des apparences; ne prenez pas le respect humain pour de la pudeur, ni une modération forcée pour de l'équité; et croyez fermement que chacun, lorsque la convoitise l'excite, est tout près, non-seulement d'exiger avec ménagement, mais d'exiger à la rigueur, non-seulement d'exiger ce qui lui est dû,

mais d'exiger ce qui ne lui est pas dû. Tout cela est compris, à notre insu, dans la disposition à trouver toujours notre volonté de préférence à celle de Dieu.

Toutefois, mes chers auditeurs, je m'empare du sens littéral de cette expression d'Ésaie : *Vous exigez ce qui vous est dû;* je n'ai pas besoin d'en étendre et d'en aggraver l'idée pour justifier la pensée du texte. Oui, il suffit pour condamner votre jeûne, que dans ce jour de mortification et de dépouillement, vous ayez simplement exigé ce qui vous est dû. La morale chrétienne (et qui doute que la morale d'Ésaïe, parlant ici au nom de Dieu, ne soit chrétienne?) la morale chrétienne va bien jusque-là. Elle nous exhorte, elle nous prescrit même de ne point exiger ce qui nous est dû. Bien digne, en cela, de Jésus-Christ qui nous l'a révélée, et qui, toujours conforme, toujours égal à ses enseignements, n'a rien exigé de personne, mais duquel, dit le même prophète, *on a exigé* (1). Toute l'idée de chrétien s'écroule et s'évanouit si vous en ôtez ce seul caractère : le chrétien est un homme qui n'exige pas ce qui lui est dû. Il n'y a rien qui caractérise distinctement le chrétien, si des paroles comme celles-ci n'ont point de sens : *Si quelqu'un veut plaider contre toi et t'ôter ta robe, laisse-lui encore l'habit; si quelqu'un te veut contraindre d'aller une lieue avec lui, vas-en deux.* Le chrétien

(1) Ésaïe, LIII, 7.

n'existe pas, le nom de chrétien ne nomme rien, si nous devons effacer ou réduire à rien des préceptes comme celui-ci : *Soumettez-vous les uns aux autres dans la crainte de Dieu.* Le chrétien, dont il a été dit qu'il n'est pas plus que son Maître, est réellement plus que son Maître, plus que Jésus-Christ, s'il est dispensé de faire ce qu'a fait Jésus-Christ, je veux dire de se mettre aux genoux de ses frères, et de leur laver les pieds. En un mot, tout l'Évangile ne signifie rien si le disciple de l'Évangile peut, sans cesser de l'être, exiger toujours ce qui lui est dû.

Si ce que nous disons là vous scandalise, ne vous en prenez pas à nous, car nous n'inventons rien; prenez-vous-en à l'Évangile, dont nous ne faisons que répéter les paroles. Mais plutôt, que votre conscience, que votre raison rendent gloire à l'Évangile; car dans ce précepte qui vous paraît si exorbitant, il n'y a que justice, et si l'homme est obligé à moins, il n'est obligé à rien. Ce dépouillement absolu, cette abdication complète, c'est la loi et les prophètes; c'est la vérité, s'il y a une vérité; c'est la morale, s'il y a une morale. Le point de départ de la vérité morale est celui-ci: Rien à moi; je ne suis digne de rien; je ne possède rien que par la tolérance de Dieu; il est juste et naturel que j'en sois privé; et mon service raisonnable, ainsi que s'exprime l'Évangile, est de me sacrifier. J'y suis tenu en qualité d'homme, combien plus en qualité de

chrétien, ne subsistant que par miséricorde, et imitateur d'un Maître qui n'a rien voulu posséder, n'a rien revendiqué, n'a rien défendu ! Mettre en question ce précepte, c'est donc mettre en question si je veux être chrétien ou si je ne veux pas l'être; c'est, en d'autres termes, mettre en question si je veux être juste ou injuste, puisque le christianisme n'est que la vraie justice, et qu'il n'a rien dit en un certain temps qui n'ait été vrai de tout temps.

Ceux qui reçoivent ce principe reculent devant les conséquences. Ils demandent comment, sur ce pied-là, une société pourrait subsister. Sans doute ils entendent une société mêlée, où le christianisme ne serait pas la loi de tous, et où ceux mêmes qui le professent seraient inégaux en fidélité; car il est bien clair que là où ce mélange et cette inégalité n'existeraient pas, il n'y aurait rien à craindre, mais au contraire tout à espérer, de ce principe suivi jusqu'au bout de ses conséquences. Mais dans l'état même où nous vivons, état si éloigné d'une perfection idéale, il n'y a rien à craindre non plus. Car les mêmes choses que nous devrions abandonner, si leur conservation n'intéressait que nous, l'ordre public, l'intérêt de ceux dont le sort nous est confié, la gloire même de Dieu nous font, le plus souvent, une loi de les revendiquer; nous ne pouvons faire bon marché de ce qui n'est pas à nous, et c'est pour cela que nous ne sommes pas toujours libres de faire

l'abandon de nos propres droits dans lesquels d'autres droits que les nôtres peuvent se trouver engagés ; et après tout nous ne devons point d'encouragements à l'injustice, et nous pécherions en lui en donnant. Mais toutes les fois que notre sacrifice ne compromet que notre égoïsme, le seul ennemi que nous ayons à craindre, notre avarice, envers qui seule nous devons être avares, toutes les fois enfin que nous pouvons nous relâcher de nos droits sans servir la cause du mal et sans rendre l'injustice entreprenante et audacieuse, certainement, comme il ne reste absolument plus que nous en cause, autant que cela est possible il faut savoir céder. Pour peu qu'on y réfléchisse, on verra que ces conditions réduisent beaucoup le nombre des occasions où l'on doit céder. Aussi le précepte évangélique de la soumission mutuelle a moins pour objet certains actes extérieurs dont, à vrai dire, l'occasion se présente rarement, qu'une certaine disposition de cœur, capable de les produire sans effort aussitôt qu'il en sera besoin. *Ne pas exiger ce qui nous est dû* reste toujours, à travers le grand nombre des exceptions et des restrictions, un trait essentiel du caractère chrétien ; et de quelque manière qu'on applique le principe dans les diverses rencontres, toujours est-il vrai que l'attachement exclusif à notre intérêt, la préoccupation pour nos convenances personnelles, le maintien rigoureux de nos droits, l'esprit diffi-

cultueux, la susceptibilité, sont des dispositions directement contraires à la sainte doctrine dont nous faisons profession; toujours est-il vrai que l'esprit d'abnégation est l'esprit du christianisme, et que c'est cet esprit-là, et nul autre, que nous avons dû apporter dans la célébration du jeûne, ou que nous avons dû en rapporter. C'est sur cela précisément que nous avons à nous juger. Que chacun le fasse pour ce qui le concerne. Mais nous, sans juger personne, comment ne dirions-nous pas, en voyant le train général de la société, que la maxime qui y prédomine est précisément le contraire de celle de l'Évangile, et que si le jour de notre jeûne, ce jour où nous sommes censés avoir brisé notre volonté devant Dieu, a apporté, à cet égard, quelque changement dans nos dispositions, ce changement, hélas! est bien peu sensible? L'apôtre saint Paul, en reprochant aux Corinthiens d'aimer les procès, leur disait très sérieusement : *Pourquoi ne souffrez-vous pas plutôt qu'on vous fasse tort?* Je vous le demande, mes frères : de quel air une parole semblable serait-elle accueillie par la plupart d'entre nous? avec quel embarras par les uns, avec quel sourire par les autres! Le monde veut bien qu'on lui dise comme Jean-Baptiste aux péagers : *N'exigez rien au delà de ce qui vous a été ordonné* (1); il déteste

(1) Luc, III, 13.

l'exaction, il n'aime guère mieux l'exigence; mais remarquez que l'exigence, selon l'idée qu'on attache communément à ce mot, est positivement excessive et injuste. Pour ce qui est de maintenir bravement ses droits, de n'en rien relâcher, de ne point se laisser forcer la main, ou de constater fièrement, dans ses sacrifices mêmes, qu'on aurait pu ne pas les faire, rien n'est plus commun et rien n'est plus approuvé. Des gens qui donnent, il n'en manque pas; des gens qui cèdent, j'entends qui cèdent chrétiennement, s'assujettissant les uns aux autres dans la crainte de Dieu, il y en a peu. C'est que, dans le premier cas, on est libre, on fait sa volonté, tandis que dans l'autre on a l'air de faire la volonté d'autrui. Quelle est dans le monde l'attitude de la plupart des hommes? Ne dirait-on pas des sentinelles, l'arme au bras, montant la garde autour de leurs droits ou devant l'amas de leurs prétentions, jetant sans cesse de côté et d'autre un regard inquiet, et menaçant de faire feu sur quiconque approchera? Oh! si c'est ainsi qu'il faut penser et qu'il faut vivre, comment donc l'avez-vous entendu, apôtres de Jésus-Christ, et toi surtout, chef des apôtres et des saints, Jésus-Christ mon Seigneur? Ce n'était donc pas une vie humaine que celle dont vous nous avez donné à la fois la règle et le modèle? Mais alors pourquoi ne pouvons-nous pas nous empêcher de vous admirer? D'où vient que, tout en ne

vous imitant pas, au fond du cœur nous vous rendons justice? D'où vient qu'en dépit de nos résistances intérieures, nous sommes forcés de convenir qu'il est plus beau, plus juste, plus raisonnable de vivre comme vous avez vécu que de vivre comme nous vivons? Quelle est donc cette inconséquence étrange? Comment pouvons-nous admirer à la fois la fierté d'un esprit amoureux de ses droits, et l'humble abnégation d'un cœur qui les abandonne? Sachons donc nous mettre d'accord avec nous-mêmes; ne plaçons pas la vérité tour à tour dans deux systèmes opposés ; soyons tout à fait du monde, et défendons avec rigueur ce que nous appelons nos droits, ou tout à fait chrétiens, et ne connaissons, ne défendons d'autres droits que les droits de Dieu.

Allons jusqu'au bout des reproches que l'Éternel adresse aux Juifs par la bouche de son prophète. Ce qu'il ajoute est fait pour étonner : *Voici, vous jeûnez pour faire des procès et des querelles, et pour frapper à coups de poing avec méchanceté.* On peut ne pas presser à la rigueur ces dernières paroles. On peut les expliquer dans ce sens : « Quel est le fruit de votre jeûne? Quels sont les monuments de ce jour, passé, si l'on en croit l'apparence, à mener deuil sur vos péchés, et à sacrifier solennellement votre volonté à la volonté divine? Que voyons-nous dans votre vie à la suite de ces pieuses démonstrations?

Des procès, des querelles, des coups. Si bien que vous avez l'air de n'avoir jeûné que pour donner ensuite une plus libre carrière à votre méchanceté.» Je veux bien, mes frères, que ces paroles du prophète ne signifient rien de plus, et certes c'est bien assez. Mais supposons pour un moment que le prophète ait voulu dire davantage; supposons qu'il attribue aux Juifs la sacrilége pensée d'acheter par un jour de mortification le droit de haïr et de maltraiter leurs frères : Ésaïe, dans ce cas, aurait-il dit une chose absurde et supposé un fait impossible? Mes frères, vous en jugerez. — Vous avez célébré votre jeûne, j'aime à le croire, dans un esprit d'humilité et dans un sentiment de douleur; vous n'avez pas eu l'idée d'attacher un mérite à votre deuil et de vous faire un titre de vos larmes. Mais celui qui aurait fait tout le contraire; celui qui serait venu dans le temple, non pour déplorer ses injustices, mais pour acquérir une justice; celui qui verrait dans son jeûne une œuvre méritoire et qui s'imaginerait, en quelque sorte, avoir rendu service à Dieu en jeûnant; celui qui se flatterait du moins d'avoir, par ce moyen, racheté quelque chose... Direz-vous que cet homme n'existe pas, et qu'il ne peut exister? Mais cet homme a existé de tout temps; mais cet homme est l'homme naturel lui-même; mais c'est contre cette erreur que Dieu a suscité tous ses prophètes et l'Ange de sa face; mais c'est contre elle

que la prédication a toujours dirigé ses plus énergiques efforts ; mais c'est à cause d'elle que la chrétienté, il y a trois siècles, s'est divisée, et c'est contre elle, tout d'abord, que le protestantisme a protesté. Cette erreur vivace renaît et recroît sans cesse ; elle pousse des jets dans les cœurs les plus chrétiens ; on peut dire qu'il n'est pas de mur si bien cimenté qui n'offre quelque joint à ses dangereuses racines. Il existe donc, mes frères, l'homme que nous supposons, cet homme qui se croit en fonds pour s'acquitter envers Dieu ; et s'il croit cela, il croira autre chose encore : il croira facilement que l'homme, avec ses œuvres, peut offrir à Dieu du retour ; qu'une bonne en peut autoriser une mauvaise ; qu'un mérite qui contrepèse le passé peut bien contrepeser l'avenir ; qu'un acte de dévotion dont on eût pu se dispenser est une espèce d'épargne applicable aux dépenses imprévues ; que cet acte est propre à couvrir un péché futur ; qu'on peut donc, sans trop de crainte, contracter une dette acquittée à l'avance, commettre un péché d'avance racheté ; enfin, qu'il est prudent de s'approvisionner de mérites pour n'être pas pris au dépourvu. De là, mes frères, jusqu'à ces terribles expressions d'Ésaïe : *Vous jeûnez pour faire des procès et des querelles*, le chemin n'est pas long, ce me semble. C'est-à-dire que de là jusqu'à faire Dieu instrument et complice du péché, l'intervalle est

bientôt franchi. Et quel est le point de départ d'une erreur si criminelle? Une autre erreur dont on ne se défie pas, une erreur qui, pour plusieurs, est la vérité même, la base de la morale, l'erreur d'attribuer à nos œuvres un mérite, et à nous-mêmes une justice propre. L'horrible calcul qu'Ésaïe semble avoir eu en vue dans notre texte est au terme de la ligne, le mérite des œuvres est au commencement; et qui pourrions-nous voir faire le premier pas sans craindre de lui voir faire aussi le dernier? C'est par ce sacrilége probablement que se consomme, de la part de quelques-uns, la profanation du jeûne et du sabbat. Mais, eût-on évité cet effroyable excès, et n'eût-on à se reprocher que les péchés mentionnés dans le verset précédent (trouver notre volonté, exiger ce qui nous est dû, tourmenter notre prochain), déjà l'on aurait profané, avili ce saint jour, déjà on aurait jeté au vent la semence du salut qu'il renfermait, déjà on aurait encouru cette réprimande sévère du prophète: *Vous n'avez point jeûné comme ce jour le requérait pour que votre prière soit exaucée d'en haut.*

A quoi donc se réduit ce jeûne dans lequel nous avons trouvé notre volonté, exigé ce qui nous était dû, peut-être ce qui ne nous était pas dû, et tourmenté nos frères? A quoi il se réduit? A *affliger notre âme un jour*, à *courber notre tête comme un jonc*, à *étendre le sac et la cendre.* « *Est-ce là*, dit l'Éternel

par la voix du prophète, ***est-ce là le jeûne que j'ai choisi?*** »

Un jour, un seul jour, nous avons affligé notre âme. Ah! si nous l'avions véritablement affligée! Dieu aime les cœurs froissés et brisés. Il aurait aimé notre jeûne. Mais comment avons-nous affligé notre âme? Est-ce qu'une âme sincèrement affligée aurait su trouver sa volonté, est-ce qu'elle aurait exigé, est-ce qu'elle aurait tourmenté? C'est impossible. Non, cette âme n'a point été affligée de cette affliction qui plaît à Dieu. Dans un sentiment faible et confus de nos péchés, dans une vague appréhension des châtiments de Dieu, nous avons interrompu pour quelques moments le cours de nos travaux et même de nos plaisirs; nous avons abondé dans les temples; nous y avons passé une partie de la journée; nous avons permis à nos pasteurs de nous dire quelques vérités dures; nous avons peut-être vécu plus frugalement; enfin, pour compléter notre pénitence, et encore à titre de mortification, nous avons lu quelques pages de plus dans cette Parole de Dieu que les vrais fidèles trouvent plus douce que le miel et même que ce qui découle des rayons de miel. Voilà comment nous avons vécu un jour tout entier, un jour qui peut-être nous a paru bien long! car si une pieuse douleur partage avec la joie le privilége d'abréger les jours, si le temps paraît court au cœur brisé qui pleure, il n'en est pas de même d'une

affliction qui est plutôt celle du corps que celle de l'âme : elle a tout le caractère et tous les effets de l'ennui, car ce n'est au fond qu'un ennui. Quoi qu'il en soit, nous avons voulu nous affliger un jour sans plus, nous affliger un jour pour nous réjouir tous les autres, payer, de la tristesse et de la contrainte d'un seul jour, les plaisirs et la liberté du reste de l'année. La vraie affliction de l'âme ne calcule point ainsi; elle éclate aujourd'hui, mais ce n'est pas pour s'éteindre demain ; la solennité d'un jour de jeûne l'avertit, la réveille, et ne la crée pas; elle est perpétuelle comme la joie du salut, elle coule de la même source, et se mêle avec cette joie ; elle est un trait constant du caractère du chrétien, elle fait partie de sa vie. Elle est donc agréable à Dieu comme le principe même dont elle découle; mais cette autre affliction, que voulez-vous qu'il en fasse? et comment pourrait-il y reconnaître le jeûne qu'il a choisi?

Car souffrir pour avoir souffert n'est rien à ses yeux, n'est rien en soi. L'Écriture ne nous apprend nulle part que Dieu y prenne le moindre plaisir. Le jeûne le plus rigoureux observé dans cet esprit-là, ne nous approche point de lui. Non pas, assurément, que le jeûne doive être condamné. Le jeûne, trop négligé, trop décrié parmi nous, est une bonne et belle institution. Il donne une forme plus sensible à des idées qui devraient nous dominer habituelle-

ment, celle de notre indignité et celle de notre dépendance. Il rend à l'esprit ce qu'il enlève à la matière, et, allégeant en quelque sorte cette âme qu'opprime à l'ordinaire le fardeau de la chair, il facilite son essor vers les objets du monde invisible. Enfin, mes frères, par les privations volontaires que nous nous imposons alors, il augmente notre compassion pour les privations involontaires de tant de nos frères dont la vie, hélas ! est un jeûne perpétuel. Ceux-ci, par une soumission religieuse, peuvent convertir leur jeûne involontaire en un jeûne volontaire, et tous les jours offrir à Dieu leurs abstinences, et les privations, plus douloureuses pour eux, auxquelles ils voient assujettis les êtres qui leur sont chers. Mais ceux d'entre nous à qui Dieu n'a pas refusé les biens de la terre, oh ! qu'il est bon pour eux qu'une expérience volontaire leur apprenne ou leur rappelle de temps en temps une chose dont tant de personnes n'ont pas même l'idée : ce que c'est que d'avoir faim ! Ne disons donc point de mal du jeûne ; disons-en plutôt du bien, et rappelons-nous que notre Seigneur ne l'a point condamné, et que les saints l'ont pratiqué. Mais après tout, il n'a de prix que selon les dispositions dont on l'accompagne ; il n'est bon qu'autant que ce n'est pas le corps seulement, mais le cœur qui jeûne ; s'il en est autrement, qu'importe que nous ayons refusé à notre chair sa satisfaction de tous les jours, qu'im-

porte que nous ayons courbé notre tête comme un jonc, tandis que notre orgueil se redressait avec audace, ou que nous ayons étendu le sac et la cendre, tandis que notre vanité s'étalait sur la pourpre et l'or? Est-ce là, encore une fois, le jeûne que l'Éternel a choisi?

Après que le prophète a ainsi caractérisé le faux jeûne, qui n'a que les apparences de l'humiliation et du deuil, vous vous attendez peut-être qu'il nous montrera les caractères du vrai jeûne dans l'humiliation intérieure et dans le deuil du cœur. Il n'en est rien pourtant. Dieu lui-même, dont il nous transmet la pensée, semble ici nous laisser maîtres de notre intérieur; il ne nous demande pas des sentiments, mais des actions. Notre jeûne lui sera agréable, si, dans ce jour, nous avons donné du relâche à nos frères, et leur avons fait du bien.

Qu'est-ce à dire, mes chers auditeurs? Y a-t-il deux vérités, tellement que l'homme ne puisse en nos temps être agréable à Dieu que par la foi, c'est-à-dire par la disposition de son cœur, et qu'il ait pu jadis lui être agréable par les œuvres, indépendamment de la foi? Dieu est-il divisé? A-t-il pu changer de caractère? Ce qu'il veut aujourd'hui, ne l'a-t-il pas toujours voulu? Ce qu'il aima jadis, peut-il aujourd'hui ne plus l'aimer? — Ou bien, nous serions-nous trompés jusqu'ici sur le sens de l'Évangile, et devons-nous désormais, au lieu de la

foi, vous prêcher les œuvres? Certes, ce serait nous aviser bien tard ou de la plus grande des erreurs, ou du désaccord le plus criant entre le Nouveau et l'Ancien Testament. Non, nous n'avons point été dans l'erreur en enveloppant toutes vos obligations dans celle de la foi ; non, la Loi et l'Évangile ne se contredisent point, et saint Paul peut souscrire aux paroles d'Ésaïe, Ésaïe aux doctrines de saint Paul.

Ne voyons ici, au lieu d'une contradiction, que le témoignage du rapport étroit qui existe entre les sentiments dont se compose la foi chrétienne et les œuvres dont se compose la vie chrétienne. Ce rapport est tel aux yeux du vrai fidèle ; la foi entraîne si impérieusement et si prochainement les œuvres ; les œuvres supposent si nécessairement la foi ; les deux choses se tiennent tellement ensemble, et sont si près de faire une seule et même chose dans le véritable chrétien, que l'opposition, la distinction même n'existe pour ainsi dire pas pour lui, et que vous le verrez, dans bien des cas, les substituer librement l'une à l'autre, insistant tour à tour sur la foi sans faire mention des œuvres, parce que la foi renferme les œuvres, ou sur les œuvres sans faire mention de la foi, parce que les œuvres renferment la foi. Nommer l'une de ces choses, c'est les avoir nommées toutes les deux ; car pour celui en qui l'Esprit de Dieu a tout ramené à l'unité, la vie présente et l'autre vie, l'esprit et le corps, le visible

et l'invisible, la loi et la grâce, l'ancienne et la nouvelle alliance, pour celui-là la *foi* et les *œuvres* ont fini par devenir les deux noms d'une même chose. C'est dans cet esprit que parle le prophète dans notre texte ; c'est à ce point de vue qu'il faut se placer pour le bien comprendre ; et rien ne serait plus grossier ni plus injuste que de voir ici une œuvre commandée de préférence à une autre œuvre, l'aumône prenant arbitrairement la place du jeûne. Je dis *arbitrairement;* car, si l'on ne veut voir ici qu'une œuvre et une œuvre, un mérite et un mérite, à quel titre l'aumône vaudrait-elle mieux que le jeûne?

Le prophète, sans doute, aurait pu dire : « Humiliez-vous, pleurez sur vos péchés, brisez votre cœur devant Dieu. » — Mais alors nous aurions ajouté : « A quoi bon feriez-vous tout cela, si votre conduite à l'égard de vos frères restait absolument la même? et quel cas Dieu pourrait-il faire de votre humilité si elle ne se résolvait pas en charité? Ou plutôt comment croire que vous vous êtes sincèrement humiliés, que vous avez déploré vos péchés, et que vous avez brisé vos cœurs devant Dieu, si ces cœurs brisés se trouvent, dans vos rapports avec vos frères, tout aussi durs et impénétrables qu'auparavant? Car la vraie charité ne pénètre dans le cœur qu'à travers les ouvertures, les fentes, pour ainsi dire, que l'humilité a pratiquées ; et si vous êtes

durs comme auparavant, c'est une preuve que vous êtes orgueilleux comme auparavant. Et après tout, *la charité* qui *est la fin de la loi*, est aussi la fin de la grâce; c'est afin que vous deveniez charitables qu'il faut d'abord que vous deveniez humbles ; et comme votre charité, dont Dieu sans doute doit être le premier objet, ne peut pourtant pas s'exercer directement sur Dieu, il faut qu'elle redescende sur vos frères, et elle y redescendra tout naturellement si vous vous êtes véritablement humiliés. » Le prophète pouvait donc se borner à dire au peuple : « Humiliez-vous devant l'Éternel ; voilà le jeûne qui lui est agréable. » Dire cela, c'était tout dire.

Nous avons encore une autre raison pour affirmer que c'était tout dire. Car à supposer que l'humilité n'amollisse pas le cœur, à supposer que celui qui s'est reconnu indigne de toutes les grâces de Dieu, ne se sente pas disposé par là même à l'indulgence ou du moins à l'équité envers ses frères, à supposer qu'il n'ait pas appris, dans la poudre et la cendre où il a prosterné son front, à juger plus doucement les offenses de son prochain, beaucoup moindres en tout cas que celles dont lui-même est coupable envers Dieu, à supposer tout cela, c'est-à-dire l'impossible, peut-on concevoir qu'il ait éprouvé un véritable repentir de ses fautes, qu'il les ait désavouées, qu'il les ait détestées, et qu'il retourne à les commettre comme si de rien n'était? Ses fautes!

mais quelles sont-elles? Elles sont toutes envers Dieu, je l'avoue ; mais aucune n'atteint Dieu directement; notre mal, pas plus que notre bien, ne peut arriver à l'Éternel. Ses fautes les plus nombreuses, sans doute, et les plus graves sont celles qu'il a commises contre ses frères, soit par haine, soit par égoïsme. S'il a déploré quelque chose devant Dieu, s'il a désavoué quelque chose, ce sont assurément ses haines et son égoïsme, ou bien ce n'est rien. Si, dans sa douleur et dans sa ferveur, il a promis quelque chose, c'est de réparer le mal qu'il a fait à ses frères, c'est de les faire profiter de ces heures de douloureuse humiliation qu'il vient de passer aux pieds de leur Père et du sien. N'en verrons-nous rien paraître dans ses rapports avec eux? C'est impossible; ou bien il ne s'est point repenti. S'il s'est repenti, ils s'en apercevront, ils l'éprouveront. Le prophète aurait donc tout dit en disant : « Humiliez-vous, repentez-vous. » C'était dire : « Pardonnez à votre prochain, servez votre prochain, faites du bien à tous les hommes. »

Toutefois, mes frères, l'Éternel tient un autre langage dans le prophète. Il dit : *Le jeûne que j'ai choisi, n'est-ce pas que tu dénoues les liens de la méchanceté, que tu délies les liens du joug, que tu laisses aller libres ceux qui sont foulés, et que vous brisiez tout joug? N'est-ce pas que tu rompes de ton pain à celui qui a faim, et que tu fasses venir dans ta maison les*

affligés qui vont errant; que, quand tu vois celui qui est nu, tu le couvres, et que tu ne te caches point de ta propre chair? Que fait le prophète? Il ne s'arrête pas au principe, qui est l'humiliation et le repentir; il va droit aux effets, qui sont les signes du repentir et le but même du jeûne comme de tout acte de dévotion. Mais en réclamant les effets, il est clair qu'il réclame le principe, sans lequel les effets seraient impossibles. C'est comme s'il disait : « Puisque votre prochain ne se ressent point à son avantage du jeûne que vous avez célébré, il est clair que vous ne vous êtes point repentis, que vous n'avez point mené deuil sur vos péchés, et particulièrement sur vos péchés envers vos frères; il est clair, en un mot, que vous n'avez point véritablement jeûné. Vous devez en convenir vous-mêmes; car si vous avez pu trop aisément vous faire illusion sur vos sentiments, si vous avez pu prendre quelque mécontentement de vous-mêmes pour un vrai repentir et quelque tristesse involontaire pour un vrai deuil, il n'en est pas de même de vos actions: vous ne pouvez croire que vous avez *ôté le joug* de dessus la tête de votre prochain quand vous l'y avez laissé, ni que vous avez *fait venir dans votre maison les affligés qui vont errant,* quand vous les avez laissés errer autour de vos demeures, ni que vous avez *rompu de votre pain à celui qui a faim,* quand vous le lui avez refusé, ni que vous êtes allés à la rencontre de *votre propre*

chair, quand, au contraire, vous vous en êtes *cachés*. En repassant votre conduite, si dure, si inhumaine, vous saurez à quoi vous en tenir sur ces apparences de contrition et de pénitence. Ne venez donc pas avec le souvenir de vos prosternations, de vos abstinences et même de vos larmes ; tout cela a pu vous tromper vous-mêmes, et, pour un temps, tromper aussi les autres : venez avec des œuvres de miséricorde ; venez avec le pauvre vêtu et nourri, avec l'exilé recueilli, avec le malheureux consolé, avec vos parents, vos enfants, vos serviteurs, vos subordonnés rendant témoignage à votre bonté ; venez, et nous croirons volontiers que vous avez jeûné. Il est vrai que toutes ces œuvres peuvent se faire dans un esprit pharisaïque ; il y a des œuvres hypocrites comme il y a un jeûne hypocrite. Mais toujours est-il qu'un jeûne que les œuvres ne suivent pas n'est pas un vrai jeûne. Voulez-vous un signe meilleur ? le voici. Au sortir de votre pénitence, avez-vous eu faim en pensant à l'affamé, avez-vous eu froid en pensant au dépouillé, avez-vous souffert pour le malade, pleuré du fond de l'âme avec la veuve délaissée et l'orphelin sans protecteur, avez-vous senti votre cœur s'ouvrir et s'élargir pour enfermer toutes ces infortunes ; avez-vous surtout *délié tout joug*, c'est-à-dire pardonné et demandé pardon, réparé et restitué, accueilli ceux que vous repoussiez, rassuré ceux à qui vous inspiriez de la défiance,

donné des gages à tant de cœurs craintifs ; vous pouvez croire que vous avez jeûné comme vous le deviez, vous pouvez espérer que votre jeûne aura été béni. Et nous ne vous demanderons pas compte des sentiments que vous avez éprouvés dans le jour de votre jeûne ; car là où la charité abonde, comment l'humilité aurait-elle manqué? »

Voilà, mes frères, comment nous comprenons les paroles d'Ésaïe, et nous sommes bien convaincu que ceux qui trouveraient dans ces paroles un prétexte pour substituer des œuvres mortes à cette foi qui produit seule des œuvres vivantes, ceux qui prétendraient acheter leur salut par quelques abstinences et par quelques aumônes, useraient de fraude contre eux-mêmes et à leur très grand dommage. Non, rien ne remplacera la foi, l'abandon volontaire de toute propre justice, la soumission du cœur à Dieu, l'humilité qui renvoie à Dieu toute gloire; mais aussi qu'est-ce qui remplacerait les œuvres de charité quand on a pu les faire? La foi, pensez-vous? Mais la foi n'existe pas, mais il y a tout au plus son fantôme dans l'homme qui n'aime pas et qui ne fait pas les œuvres.

Dans cette foule que la solennité du jeûne fait affluer dans nos temples, il y a, sans que nous puissions les distinguer extérieurement, deux classes de personnes : les unes vivant de la foi en un Sauveur, les autres n'en vivant pas encore. Toutes néanmoins

viennent s'humilier le jour du jeûne, et leur seule présence dans la maison de Dieu est une profession de pénitence. La plupart, nous pouvons le croire, apportent dans ce lieu saint le sentiment plus ou moins fort du dérèglement de leurs voies et celui de leur responsabilité devant Dieu. La différence, c'est que les uns ont encore à arriver à la vie de la foi, tandis que la foi est le point de départ des autres. Les uns ont à se convertir, les autres à croître dans la grâce et dans la connaissance. Mais tous viennent ici détester leurs fautes, et tous professent l'intention d'amender ou de régler leur vie. Oh! combien donc les malheureux de toute espèce devraient se réjouir à l'approche de cette solennité de l'Église! Que de cœurs vont s'amollir, que d'aumônes vont se répandre, que d'injustices vont se réparer, que de sources de pleurs vont tarir! Combien, dans une ville chrétienne, les ménages désunis vont-ils être plus paisibles, les rapports de la société plus sûrs et plus doux, tout le monde plus équitable et plus bienfaisant! Car tout le monde a jeûné, tout le monde a pleuré, tout le monde a crié à Dieu du sein ou des bords de l'abîme. Illusion! mensonge! Ce jeûne, à la vérité, n'a pas été vain pour tous : à Dieu ne plaise! mais l'état général des mœurs est bien le même ; et, à moins de suivre dans le secret de leur vie certaines âmes pieuses, on est réduit à croire qu'à la suite de cette

solennité, qui a prosterné devant Dieu toute une ville, toute une nation, pas un malheur n'a été consolé, pas une injustice réparée, pas une réconciliation consommée, pas une amitié restaurée. Ce sont toujours les mêmes prétentions, les mêmes querelles, les mêmes procès, les mêmes animosités : le torrent de l'iniquité n'a pas ralenti son cours; le monde est ressorti sain et sauf de cette inutile solennité.

Qu'est-ce pourtant qu'une dévotion inutile? à coup sûr, une dévotion funeste. Qu'est-ce qu'un jeûne tout extérieur? une profanation coupable. Nous nous empirons dans notre piété même, parce qu'elle est fausse et vaine. De jeûne en jeûne, de sabbat en sabbat, nous nous éloignons de Dieu. Il n'y a rien de terrible comme l'abus des choses saintes; le plus grand pécheur offre plus de ressources que le formaliste sans piété; l'âme du premier est bien malade, mais le remède au moins a gardé sa force; pour l'autre, également malade, le remède n'en a plus. Comme ferait un malheureux captif, cet homme a dépensé en divertissements profanes l'argent destiné à sa rançon.

Heureux, au contraire, celui dont le jeûne aura été sincère! Heureux celui dont le cœur aura été ouvert par l'humiliation à l'amour, et dont la pénitence, plante épineuse, aura fleuri en œuvres de miséricorde! *Sa lumière éclôra comme l'aube du jour;*

lumière de connaissance, parce qu'à mesure qu'on aime davantage, on connaît mieux aussi ; lumière d'espérance, parce que l'amour est plein d'espérance. — *Sa guérison germera incontinent ;* parce que la paix de Dieu entre dans un cœur en même temps que l'amour. — *Sa justice ira devant lui ;* car il aime, et il reconnaît dans cet amour, qui lui vient de Dieu, le sceau et le gage de sa justification. — *La gloire de l'Éternel sera son arrière-garde ;* Dieu le suit, le garde, l'environne ; la charité dont son cœur est rempli est pour lui comme une révélation perpétuelle de la présence de Dieu ; plus il aime, plus il sent que Dieu est pour lui, et plus il sent que Dieu est pour lui, plus il aime. — *Qu'alors il invoque l'Éternel, et l'Éternel l'exaucera ; qu'il crie, et l'Éternel dira : Me voici !* — L'Éternel ne dit pas *Me voici* à l'homme qui jeûne sans droiture ; car pourquoi dirait-il *Me voici* à celui qui réellement n'a point crié à lui ? Mais cette douce parole retentit dans le cœur brisé et attendri par une sainte douleur. *Me voici !* Oh ! qu'il nous soit donné d'entendre souvent, d'entendre toujours cette familière et sublime expression de la bonté de notre père ! Mais disons-lui donc les premiers : *Me voici !* Me voici, malheureux enfant prodigue, qui ai dissipé mon héritage, et qui ne suis pas digne d'être appelé ton enfant ! Me voici dans ma nudité, me voici dans mon ignominie, me voici avec mes larmes, avec mes larmes seulement ;

mais ces larmes, si tu les bénis, arroseront, féconderont le sol ingrat de mon cœur, et feront naître de ce stérile gravier des fruits savoureux de justice, de miséricorde et de bonté. Ainsi soit-il.

JÉSUS

ACCOMPLISSANT LA LOI.

Ne pensez point que je suis venu abolir la loi et les prophètes; je suis venu, non les abolir, mais les accomplir; car je vous dis en vérité que, jusqu'à ce que le ciel et la terre passent, il n'y aura rien dans la loi qui ne s'accomplisse, jusqu'à un seul iota, et à un seul trait de lettre. Celui donc qui aura violé l'un de ces plus petits commandements, et qui aura ainsi enseigné les hommes, sera estimé le plus petit dans le royaume des cieux; mais celui qui les aura observés et enseignés, celui-là sera estimé grand dans le royaume des cieux. Car je vous dis que si votre justice ne surpasse celle des scribes et des pharisiens, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. Matthieu, V, 17-20.

Il fut un temps où tout le monde semblait honorer Jésus-Christ. De toutes les parties de la Judée, on accourait, on se pressait autour de lui pour écouter ses paroles. Une immense multitude, affamée de l'entendre, couvre aujourd'hui les pentes d'une

colline où Jésus est monté avec ses disciples. *Il ouvre la bouche* ; il enseigne ses apôtres, et, avec ses apôtres, tout ce peuple qui fait silence pour ne pas perdre un mot de ses enseignements.

Que va leur enseigner ce divin Rédempteur? La rédemption, pensez-vous? la grande nouvelle de la rémission des péchés? Il va probablement déployer à leurs yeux ses pouvoirs de Médiateur et de Sauveur? Nullement. Ce n'est pas le prédicateur de la grâce qu'ils vont entendre, c'est le prédicateur de la justice. — Pourquoi vous en étonner? Pourquoi Jésus débuterait-il par d'autres enseignements? A quoi bon parler de grâce à qui ne croit pas en avoir besoin? Et comment en sentirait-on le besoin si d'abord on ne connaissait toutes les exigences et toute la sainteté de la loi qu'on a transgressée? Il est donc naturel que celui qui est le Saint de Dieu aussi bien que le frère aîné de l'humanité, prêche la justice avant de prêcher la grâce.

Mais dans cette multitude qui l'écoute, il y a deux sortes de personnes. Il y en a qui haïssent la loi, et toute loi, parce qu'une loi est un frein, une limite, et que leurs passions n'en veulent point accepter. Il y en a qui professent un grand respect pour la loi de Moïse, qui se piquent d'en être les observateurs les plus rigides, et à qui cette affectation d'obéissance et de scrupule a valu, parmi le peuple juif, beaucoup de considération et d'autorité.

Les uns et les autres se disent probablement : Que va nous enseigner ce nouveau docteur? Il y a déjà une loi, une loi réputée divine, une loi jugée parfaite, une loi très rigoureuse. Que reste-t-il à faire à Jésus? Va-t-il peut-être abolir, ou du moins mitiger la loi? « Ah! disent les premiers, dans ce cas il est le bien-venu! » — « A Dieu ne plaise, disent les seconds, qu'il abolisse cette loi qui fait notre gloire, notre puissance, et qui, en tombant, nous entraînerait dans sa chute! Qu'il la confirme donc, ou qu'il soit jugé faux prophète! »

Jésus, qui lit dans le cœur des uns et des autres, répond à leur pensée. *Ne croyez pas*, dit-il aux premiers, *que je sois venu* ABOLIR *la loi;* et de ce seul mot, il réduit à néant leurs folles espérances. Folles dans tous les cas, puisque, si ce docteur parle en son propre nom, il n'a évidemment pas le droit d'abolir ou d'altérer la loi, et que, s'il vient de Dieu, il est impossible qu'il l'abolisse, car ce serait abolir Dieu lui-même. La loi est nécessaire entre Dieu et la créature; la loi est essentielle à notre nature morale, notre conscience nous disant à tous que nous avons des devoirs et que nous sommes faits pour obéir; la loi est éternelle comme nos rapports avec Dieu et comme Dieu même; la loi, c'est la vérité dans l'ordre moral : or la vérité peut-elle être abolie? Peut-il arriver un temps, des circonstances peuvent-elles survenir, une dispensation peut-elle

se prévoir, où la vérité cessera d'être la vérité, où l'homme ne sera plus l'homme, où Dieu ne sera plus Dieu? C'est alors seulement que la loi ne serait plus la loi. Elle peut s'accomplir avec plus ou moins de facilité, dans des circonstances plus ou moins favorables; elle peut recevoir telle ou telle forme, telle ou telle expression; mais abolie ou altérée? elle ne peut l'être jamais. Aussi Jésus dit aux uns : *Je ne suis pas venu pour abolir la loi. — Je suis venu,* dit-il aux seconds, je suis venu *pour l'*ACCOMPLIR. Ce seul mot leur donne déjà de l'inquiétude. Qu'est-il besoin d'*accomplir* cette loi? N'est-elle pas parfaite? Que reste-t-il à faire que de la maintenir religieusement?

Un moment, Jésus-Christ paraît entrer dans leur pensée: Pas *un iota*, dit-il, *de cette loi*, pas *un trait de lettre* des mots dont elle se compose ne *restera sans accomplissement*, jusqu'à ce *que la terre et les cieux disparaissent*. Mais il continue de s'expliquer. Cet accomplissement n'est pas ce qu'ils entendent. Il s'agit de passer de la lettre qui tue à l'esprit qui vivifie, d'une obéissance extérieure et matérielle à une obéissance intérieure et spirituelle, de l'œuvre des mains à celle du cœur, de l'offrande des biens à celle de nous-mêmes, du sacrifice des boucs et des génisses à celui du sacrificateur. Il ne s'agit pas d'une nouvelle loi, mais d'un esprit nouveau, ni de pratiques nouvelles, mais d'une seconde nais-

sance. L'ancienne loi avait dit : ***Faites;*** la loi nouvelle dit : *Soyez.*

Ceci ne fait le compte ni des premiers, pour qui l'ancienne loi était déjà trop pesante, ni des seconds, qui sentent que, pour eux, le nouveau joug serait dix fois plus lourd que l'ancien. Car donner ses biens, son temps, les mouvements de son corps, l'œuvre de ses mains et même l'attention de son esprit, cela peut se faire, et quand on l'a fait, on est quitte; mais donner son cœur, changer de nature, devenir un homme nouveau, qui le peut ? et ceci, d'ailleurs, enlève toutes les limites de l'obéissance. Car la loi que Jésus proclame aujourd'hui, de sa nature est infinie. Elle ne dit jamais : c'est assez. Ce que cette loi nouvelle demande, ce n'est pas la soumission de notre volonté propre, mais son anéantissement; ce n'est pas un partage équitable avec Dieu, mais l'abandon, entre ses mains, de tout ce que nous avons et de tout ce que nous sommes. Or, que plutôt (semblent dire les pharisiens) on triple le nombre de nos devoirs, de nos offrandes, de nos jours sacrés; qu'on multiplie et qu'on aggrave toutes les observances, et qu'on nous tienne quittes de cette loi nouvelle : à ce traité, si dur en apparence, nous sommes sûrs de gagner encore.

La justice que prêche notre Seigneur n'est pas seulement effrayante pour la faiblesse des pharisiens, elle est mortifiante pour leur orgueil. On leur

déclare qu'une justice comme la leur ne donne aucun accès au royaume des cieux. Eux-mêmes, les saints et les justes par excellence, s'en trouvent donc exclus. Ils avaient gravi, tout haletants, tout meurtris, tout couverts de sueur, les escarpements de la loi ; ils croyaient en avoir atteint le sommet ; ils étaient arrivés là-haut rendus, brisés de fatigue, et se payaient de leurs peines en jetant sur la vallée, où tant d'autres sont demeurés, un regard de dédaigneuse pitié. Or, on leur apprend qu'ils se trompaient, qu'ils ne sont point arrivés, que ce sommet n'est pas même un plateau, que ce chemin n'est pas le chemin, et qu'au regard de la loi spirituelle, ils ne sont pas plus avancés que ceux qui sont restés dans la plaine. Quelle mortification, et quel désappointement ! Ah ! sans doute que toute cette peine ne serait point perdue si, au lieu de vouloir amasser un trésor de propre justice et de vaine gloire, ils eussent voulu témoigner à Dieu, par leurs actes, que leur cœur était à lui, que leur âme du moins soupirait après lui. Mais leurs actes n'ont été qu'une forme, un simulacre d'obéissance, un défi, pour ainsi dire, jeté d'en bas à la sainteté du Très-Haut ; n'ayant effectivement rien semé, ils ne peuvent rien moissonner.

Ne négligeons pas de le dire : l'orgueil des pharisiens est même plus grand qu'il ne le semble d'abord. Car, alors même que Jésus n'aurait rien

ajouté, rien substitué aux obligations de l'ancienne loi, les pharisiens ne pouvaient, sans présomption, se flatter de l'avoir accomplie. Il est impossible d'admettre qu'ils l'eussent observée sans relâche et de point en point. Ils en avaient certainement laissé tomber à terre plus d'un iota et plus d'un trait de lettre. Mais, quoi qu'il en soit, ils sont condamnés et déchus au point de vue de la loi spirituelle. Toutes ces observances, tous ces rites si soigneusement accomplis, n'étaient que des symboles, des ombres, et ils ont pris l'ombre pour le corps. Il y avait dans la loi de Moïse une loi spirituelle, une loi d'obéissance intérieure, une loi d'amour, qu'ils eussent pu discerner s'ils l'eussent voulu; et de fait, plusieurs, parmi les Juifs, avaient bien su la discerner. C'est de *cette loi spirituelle*, non de *l'autre*, que Jésus nous dit dans mon texte qu'il ne se perdra pas un iota, pas un trait de lettre. C'est cette loi spirituelle qu'il eût fallu observer avec amour. C'est cette loi spirituelle qui les condamnera. Car, si déjà ils eussent dû, comme l'avaient fait plusieurs, *discerner le corps de Christ* dans l'Ancien Testament, combien plus, s'ils eussent été sincères, eussent-ils discerné dans l'Ancien Testament la pensée et l'esprit de Christ!

Ainsi, par deux mots, Jésus a confondu l'espérance des uns, qui désirent l'abolition de la loi, et l'orgueil des autres, qui en désirent le maintien.

Non-seulement il n'est pas venu pour l'abolir, mais il est venu *pour l'accomplir*. Grande parole! Serait-ce une parole vaine?

Non certes; car, dans tous les sens possibles, Jésus a accompli la loi.

Accomplir une loi, c'est la porter à la perfection; accomplir une loi, c'est y satisfaire. Ces deux idées se réunissent dans l'esprit de notre Seigneur. Or, sous ces deux rapports, il a accompli la loi; et c'est même pour cela qu'*il est venu*.

Il fallait que quelqu'un *vînt* pour cela; parce que la loi n'était pas accomplie, et parce que nul homme sur la terre n'était capable de l'accomplir. Si Jésus n'était pas, dans ce but, descendu des hauteurs de sa gloire, quel fils d'homme, quel Moïse, quel Jean-Baptiste, quel prophète eût pu dire à Dieu : *Tu ne prends point plaisir au sacrifice ni au gâteau; mais tu m'as percé les oreilles; alors j'ai dit: Voici, je viens?*

Jésus-Christ, fils de Dieu et fils de l'homme, Jésus-Christ, parfait en vérité, en sainteté, en amour, *est venu* pour accomplir la loi, et l'a, en effet, accomplie.

Il l'a accomplie dans ses enseignements, où il la *résume* (c'est-à-dire en rassemble les traits principaux) et la *spiritualise* (c'est-à-dire nous en fait connaître l'*esprit*, le sens intime, toute la portée, toute l'étendue, toute la force.) L'Évangile, à cet égard, est une seconde édition, perfectionnée de main de

maître, c'est-à-dire de main divine, des écrits de l'Ancien Testament. C'en est, si l'on aime mieux, une divine traduction. La loi spirituelle, je l'ai déjà dit, se trouvait dans l'Ancien Testament, mais elle n'y pouvait être discernée que par les Juifs spirituels, et son vrai sens échappait à tous les autres; c'était comme une similitude ou une parabole, dont l'Esprit donnait la clef aux hommes de bonne volonté. Jésus-Christ l'a traduite dans une langue intelligible à tous; la loi, désormais, est spirituelle pour tous, même pour ceux qui ne sont pas spirituels; ils sont tous contraints de reconnaître que c'est leur cœur qu'on leur demande, et qu'aussi longtemps qu'ils n'ont pas donné leur cœur, ils n'ont rien donné.

Jésus-Christ a encore *accompli* la loi dans sa vie. Traduction, s'il se peut, plus parfaite encore que l'autre. Jésus-Christ, par la suprême pureté de son caractère, par son abandon entier à la volonté divine, par l'incomparable perfection de son obéissance, et par la plénitude surabondante de sa charité, est *la loi personnifiée*. Qui contemple Jésus-Christ, contemple la loi. Qui vit en Jésus-Christ, vit dans la loi, est un avec la loi. C'est pour le coup que nous savons que la loi parfaite est une loi humaine, puisque celui qui l'a parfaitement accomplie était parfaitement homme, et qu'en lui c'est l'*homme* qui a accompli la loi.

Mais il y a deux choses dans toute loi : l'injonction (ou le précepte), la sanction (ou la peine). Une loi qui manque de sanction, ou à la violation de laquelle aucune peine n'est attachée, n'est pas une loi. Or, voici la merveille. C'est que nul n'a, sous ce dernier rapport, accompli la loi, ou satisfait à la loi sur cette terre, sinon Celui qui l'avait parfaitement accomplie sous le premier rapport, c'est-à-dire par son obéissance. Et en effet, nulle créature ici-bas ne peut dire, n'oserait dire que, par ses souffrances, elle a satisfait à la loi. Chacun voudrait se le persuader, et trouver dans le mal qu'il souffre l'expiation du mal qu'il a fait. Nul n'y parvient. La conscience, rebelle et sourde à toutes les suggestions de notre sens charnel, s'obstine, à travers toutes nos souffrances, à déclarer qu'elle n'est pas satisfaite ; et le pécheur qui a le plus souffert n'est pas, d'une épaisseur de cheveu, plus près de la paix que le pécheur le plus fortuné. Donc, disons-le hardiment, de l'aveu de toutes les consciences, la loi ne trouve pas sa satisfaction ou son accomplissement dans nos souffrances. Mais elle l'a trouvé dans l'incarnation du Fils de Dieu. Je dis l'*incarnation,* parce qu'assurément l'incarnation, la dégradation de la divinité à la nature humaine, la venue du Saint dans une chair de péché, est le plus complet, le plus absolu, en même temps que le plus mystérieux et le plus impénétrable des *sacrifices*, dans quelque

sens qu'on veuille prendre ce mot. Jésus-Christ s'est sacrifié en s'incarnant, et son agonie en Gethsémané, sa mort en Golgotha, ne sont que le comble de sa passion, et le dernier terme de sa mort; car sa passion et sa mort ont commencé avec sa vie. Et c'est ici le moment de dire qu'ainsi la loi des rites ou des symboles, instituée dans l'Ancien Testament, se trouve accomplie, et, par là-même, abrogée.

Mais il ne suffit pas que la loi s'accomplisse en Jésus-Christ; il faut que, par lui, elle s'accomplisse en nous. En ce point essentiel, comme en tous les autres, Jésus-Christ a été fidèle à sa parole. Et comment? En déposant dans le cœur de ceux qui croient en lui le véritable esprit de la loi, et le véritable principe de l'obéissance.

Le véritable *esprit de la loi*, c'est l'amour. *L'amour*, nous dit l'Évangile, *est la fin du commandement*, l'*accomplissement de la loi*, le *lien de la perfection*. Le véritable *principe de l'obéissance*, c'est la liberté. La liberté seule est capable d'obéir; qui n'est pas libre ne saurait prêter à la loi une véritable obéissance; il cède, il plie, il n'obéit pas; c'est pour que nous puissions obéir que nous avons été faits libres. Or, avant Jésus-Christ, on n'avait pas, et hors de Jésus-Christ on ne saurait avoir ni le véritable esprit de la loi, qui est l'amour, ni le véritable

principe ou la véritable condition de l'obéissance, qui est la liberté.

Comment l'amour, un généreux et joyeux amour de Dieu, aurait-il pu éclore dans des cœurs resserrés et glacés par le sentiment de leur culpabilité, et qui, ayant passé leurs jours à offenser Dieu, ne pouvaient le voir ou se le représenter sous des traits qui pussent le leur faire aimer? Et, sans aller si loin, comment s'y serait-on pris pour aimer un Dieu qu'on ne connaissait pas, dont la nature, dont l'existence même était mise en question, et auquel l'humanité, dans son désespoir, avait substitué des dieux de son invention, des idoles muettes, quelquefois même des démons?

Dieu donna une loi; mais pour ceux dont le regard ne pénétrait pas au delà du voile, cette loi commandait l'obéissance, une obéissance absolue, et le principe ou la condition de la véritable obéissance, la liberté, n'existait pas, par cela même et par cela seul que l'amour commandé par elle n'existait pas. La liberté qui manquait, c'était la liberté de l'amour. On obéissait des mains, non du cœur; obéir ainsi ce n'est pas obéir. Les lois humaines peuvent se contenter d'une telle obéissance; Dieu ne s'en contente pas, et l'homme lui-même ne saurait s'en contenter à l'égard de Dieu. Dans ses rapports avec Dieu, tant que l'homme n'aimera pas, il ne se sentira pas libre et ne le sera pas. La crainte,

en bannissant l'amour, bannit la liberté; or, il est certain (car qui voudrait en disconvenir?) que *la crainte de la mort* (et de l'avenir qui doit la suivre) nous tenait, *toute notre vie*, selon l'expression d'un apôtre, *assujettis à la servitude* (1).

Rends-moi la joie de ton salut, s'écriait David, *et que l'esprit franc* (l'esprit d'affranchissement ou de liberté) *me soutienne!* Ce cri du roi-prophète est le cri de l'humanité, et Jésus, dans les jours de sa chair, a répondu à ce cri. Il a publié le pardon de Dieu. Il nous a fait connaître que Dieu aime les enfants des hommes, et qu'il les aime comme un Dieu sait aimer. Il a déclaré que la charité de Dieu est au-dessus de toutes ses œuvres, et que DIEU EST AMOUR. Chacun, s'il regarde à Christ, peut se croire aimé de Dieu, puisqu'il l'est en effet, et d'un amour sans mesure, comme tout ce qui est en Dieu. Ce n'est pas de son pardon seulement qu'il est assuré, mais de la charité de Dieu, d'une charité toute pleine de sollicitude et de tendres soins, en sorte qu'on dirait que, comme Dieu est le vrai trésor de son âme, son âme est le trésor de Dieu. Il a dans le ciel un père; que dis-je un père? une mère; et ce mot est encore trop faible, puisque Dieu lui-même, dans le prophète, défie l'amour de la plus tendre mère d'être jamais égal au sien. Si jusqu'alors le

(1) Hébreux, II, 15.

disciple a respecté la loi, s'il a tâché de l'observer, s'il en a par conséquent senti tout le poids, il est impossible que son cœur ne s'ouvre pas à la joie, ne s'ouvre pas à l'amour, et par conséquent à la liberté. Tout est changé pour lui, dans la vie et dans la mort, dans le temps et dans l'éternité. Tout devient à ses yeux consolation, bénédiction, espérance. Il sait qu'il est aimé, et que c'est Dieu qui l'aime. Tout est là; toutes les félicités s'y donnent rendez-vous, toutes les douleurs s'y engloutissent. L'amour y naît et l'affranchit; l'amour, en l'élevant à la vraie liberté, l'élève à la vraie obéissance : il avait pu, jusqu'à ce jour, mouiller de ses sueurs le sillon de la loi; il avait pu porter le joug de Dieu comme le bœuf porte celui du laboureur; il avait *fléchi* sous une nécessité plus forte : il n'avait pas encore *obéi;* de ce jour seulement il commence à obéir.

Il n'est plus sous la loi; il est encore, et plus que jamais, sous la loi. Il n'est plus sous la loi extérieure, il est plus que jamais sous la loi intérieure. Et cette loi, il la révère, il se réjouit d'en porter le joug, il l'aime comme il aime la grâce; l'Évangile, à ses yeux, est loi et grâce tout ensemble; il voit dans la loi et dans la grâce réunies l'expression complète de la volonté de son Dieu, la complète manifestation de sa gloire; il ne les sépare point l'une de l'autre, il ne préfère point l'une à l'autre; car dans

chacune il trouve l'autre, la grâce dans la loi et la loi dans la grâce, et dans chacune il voit Dieu tout entier. Pour lui, la loi n'est pas seulement *parfaite*, elle est *agréable ;* il y trouve *plus de douceur que dans le miel et dans ce qui découle des rayons de miel.* Soyons-en bien persuadés : au terme, sinon au début, il faut que la loi nous paraisse agréable comme la grâce.

Cet accomplissement de la loi dans le disciple du Sauveur, s'accomplit encore, si nous pouvons parler ainsi, par les subventions continuelles de son Maître. Nous en avons besoin ; car la loi nous semblera parfaite bien longtemps avant de nous paraître agréable, et peut-être ne nous semblera-t-elle jamais agréable autant qu'elle nous semble parfaite. Mais nous n'avons pas un Christ mort ; nous avons un Christ vivant, sans cesse agissant, et dont *les plaisirs*, pour parler comme Salomon, sont *avec les enfants des hommes* (1). Bien que *son joug soit aisé, son fardeau léger*, et que *ses commandements ne soient point pénibles* pour ceux que *la foi* en son nom a *rendus victorieux du monde*, il vient encore, et tous les jours, à leur aide par son Esprit. Il porte leurs croix avec eux. Il les fortifie par une nourriture invisible, et les console par des paroles qu'aucune langue ne saurait traduire. Mais laissons-les eux-

(1) Proverbes, VIII, 31.

mêmes raconter leurs saintes expériences. Nous en parlerions trop mal. Nous nous sommes laissé aller à indiquer ces merveilles; mais c'est à d'autres, à de plus voisins de la source, à de mieux désaltérés, à nous parler de la pureté brillante et de la fraîcheur de ces eaux salutaires, qui jaillissent en vie éternelle.

NOTE.

POURQUOI JÉSUS-CHRIST EST VENU DANS LE MONDE.

Nous avons montré que Jésus-Christ est venu *accomplir la loi.*

C'est Jésus-Christ lui-même qui l'a dit; nous pouvions bien sans doute le répéter après lui.

Nous espérons que personne n'aura pu, d'après nos paroles, se représenter Jésus-Christ comme un second Moïse, supérieur à l'ancien seulement par la perfection de ses lois et par l'étendue de sa juridiction.

Nous n'avons point oublié, et nos lecteurs sans doute se rappellent aussi cette déclaration du disciple bien-aimé : *Moïse a donné la* LOI ; *mais la* GRACE *et* la VÉRITÉ *sont venues par Jésus-Christ* (1). A Moïse la *loi*, à Jésus-Christ la *grâce*, et, avec la grâce, *toute* la vérité : voilà le partage et la distinction.

Il est vrai que Jésus-Christ est un législateur, et, si vous le voulez, un divin Moïse. Mais pourquoi Jésus-Christ est-il le suprême législateur? Parce qu'il apporte la loi enveloppée dans la grâce, et parce qu'au lieu de la graver sur le marbre, il l'écrit dans les cœurs.

La joie du pardon et la reconnaissance pour Celui qui pardonne sont les deux fidèles secrétaires qui, d'une plume diligente, écrivent la loi dans les cœurs.

(1) Jean, I, 17.

Le vrai chrétien obéit parce qu'il aime ; il aime parce qu'il est aimé.

La grâce, le pardon est donc le premier mot de l'Évangile ; l'obéissance en est le dernier.

Et attendu que Dieu pardonne parce qu'il aime, et que l'homme obéit parce qu'il aime, nous pouvons dire encore que l'amour est le premier mot de notre religion et que l'amour en est le dernier.

Mais ce qui est le premier doit rester le premier. Dieu doit être nommé avant l'homme, le bienfait avant la reconnaissance.

Ainsi l'avaient compris les apôtres. Ils se disaient envoyés de Dieu *pour annoncer la promesse de la vie qui est en Jésus-Christ* (1).

En parlant ainsi, ils parlaient comme leur Maître, qui a déclaré qu'il venait *chercher et sauver ce qui était perdu* (2) ; qu'*il n'était pas venu dans le monde pour le condamner, mais pour le sauver* (3), ni *pour être servi*, mais *pour servir* (4).

Le pardon, la grâce, voilà ce qu'avant toutes choses il faut proclamer. Il faut, avant toutes choses, apprendre aux hommes qu'ils sont aimés, — quoiqu'ils aient tout fait pour ne l'être pas.

Message redoutable pour ceux à qui il s'adresse, et, par contrecoup, pour ceux qui l'apportent !

Pour ceux à qui il s'adresse : car leur parler de pardon, c'est leur parler de condamnation, et leur dire qu'ils sont sauvés, c'est leur dire qu'ils étaient perdus.

Message redoutable pour ceux qui l'apportent ; car on prendra pour une injure, pour un outrage, pour une malédiction, la bénédiction qu'ils apportent.

L'homme veut être *heureux*, heureux sur la terre, heureux dans le ciel ; mais il ne veut pas être *sauvé*.

Parlons-lui toutefois de grâce et de salut ; parlons-lui de l'amour du Père céleste ; car, autrement, de quoi lui parlerions-nous ? et que servirait de lui exposer, de lui imposer une loi parfaite, lorsque, sans la force qui vient de l'amour, il ne peut l'accomplir, ni même l'envisager ?

(1) 2 Timothée, I. 1. — (2) Luc, XIX. 10. — (3) Jean, XII, 47. — (4) Matthieu, XX. 28.

Oui, parlons au monde de l'amour de Dieu; mais parlons-en d'abord à nous-mêmes; embrassons de toute la force de notre misère la grâce du pardon; croyons à un Dieu apaisé; croyons à un Père dans les cieux; réjouissons-nous à la lumière du *Soleil de justice qui* se lève à l'horizon de notre vie ténébreuse, et qui, avec la lumière, nous *apporte la santé dans ses rayons;* accueillons dans notre sein et répandons autour de nous cette espérance glorieuse sans laquelle nous ne pouvons rien, par laquelle nous pouvons tout.

Mais tout le monde voudra-t-il entendre? Ne le voyons-nous pas, en tous lieux, rompre ces cordages d'amour, déchirer ce filet de miséricorde, et fuir, non plus devant la colère, mais devant la charité de Dieu? Quel abandon! Quelle défection! Quels rires insultants! Quelle solitude sur cette montagne où la multitude se pressait pour entendre, pour voir, pour toucher Jésus-Christ! Vous verriez plus de traces d'un torrent qu'auraient desséché les ardeurs de l'été. A quoi bon parler? A qui parler? La plupart ne sont plus même à portée de notre voix. — Ah! parlez néanmoins encore; parlez toujours; parlez plus haut que jamais. Qu'il ne soit pas dit qu'il y a eu un moment, un seul moment, où la voix de l'amour divin a cessé de retentir sur la terre. Parlez: les événements, disposés par Dieu lui-même, rendront tôt ou tard à cette multitude des oreilles pour vous entendre. Un grand nombre viendra, de loin, chercher à l'ombre de la croix un abri nécessaire. Le jour n'est pas loin peut-être où ces multitudes auront besoin d'être consolées. Et, dussent-elles ne jamais revenir, il faut que l'hymne de la reconnaissance, encore que soutenu par un petit nombre de voix, soit un hymne perpétuel.

LA FOI DU CENTENIER.

Luc, VII, 2-9.

En quoi la foi du centenier est-elle admirable? Connaissait-il à fond l'œuvre que Jésus-Christ venait faire? Rien ne le prouve; rien même ne le fait supposer. Il faut, pour apprécier sa foi, s'en tenir aux paroles qu'il adresse à Jésus-Christ. Car ce sont ces paroles qui font dire à Jésus-Christ qu'il n'a pas vu de foi plus grande, même en Israël. Or, qu'a dit le centenier? *Seigneur, ne t'incommode point..... dis seulement une parole, et mon serviteur sera guéri; car, bien que je ne sois qu'un homme soumis à d'autres hommes, si je dis à l'un de mes soldats : va, il va; à l'autre : viens, il vient; ou à mon serviteur : fais ceci, il le fait.* — Le centenier n'achève pas, mais nous achèverons pour lui : « Toi, Seigneur, qui n'es soumis à personne sur la terre, et à qui tout dans l'univers est assujetti, tu n'as pas plus besoin que moi-même

le t'approcher des objets ou des personnes sur lesquels tu veux agir. J'ai des soldats qui vont pour moi et qui agissent pour moi dès que je leur ai parlé, en sorte que, par ma seule parole, je change, loin de moi et sans y porter la main, les choses que je veux changer. Ce que je fais dans ma sphère tout humaine et par des moyens humains, comment ne le ferais-tu pas dans ta sphère divine et par des moyens divins? La nature serait-elle moins soumise à ta volonté que mes serviteurs le sont à la mienne? Et s'il est donné à la parole d'un homme d'agir à une grande distance, ta parole peut-elle être arrêtée par aucune distance et ta volonté par aucun obstacle? Il est vrai que j'ignore par quels moyens ta parole agit aussi bien que le ferait ta présence, et comment tu es présent par ta parole partout où tu veux l'être. Mais que m'importe de le savoir? Je sais seulement que celui qui a pu faire tout ce que tu as déjà fait, peut tout, et que si, d'un mot, tu as rendu la vue à l'aveugle et le mouvement au paralytique, lorsqu'ils étaient devant toi, il ne t'en coûte pas davantage de les guérir et de guérir mon serviteur par une simple parole, sans quitter la place où tu es. »

Quoique ce raisonnement paraisse bien simple, tout le monde cependant ne l'aurait pas fait. Peu de gens sans doute eussent dit à Jésus-Christ : « Demeure où tu es, dis seulement un mot, déclare ta volonté que mon serviteur soit guéri, et à quelque

distance que tu sois de lui, mon serviteur sera guéri. » Jésus-Christ affirme que même en Israël, c'est-à-dire au sein du peuple à qui Dieu s'était tant de fois manifesté d'une manière éclatante, il n'a pas trouvé une si grande foi. En quoi consistait donc celle de ce capitaine païen ? En ceci : c'est que, connaissant les miracles opérés par Jésus-Christ, il attribuait à sa parole autant de vertu qu'à sa présence, et le regardait comme présent par sa parole également partout. Il raisonnait bien ; et tout le monde eût pu raisonner de même. Mais tout le monde n'eût pas cru comme lui ; parce que pour croire ainsi, il faut avoir une foi au Dieu invisible, bien rare chez les hommes livrés à l'impression des objets visibles, et disposés à croire à tout excepté seulement à Dieu. Car on croit bien en général que Dieu est ; mais le croire en détail, le croire à tous les moments, le croire dans l'absence de tout témoignage et de tout signe particulier, le croire quand les choses suivent la marche ordinaire et que rien ne se révèle immédiatement à nous sinon les lois de la nature, voir Dieu dans ces lois et sentir sa présence en tout et à travers tout, rapporter à Dieu tout ce qui arrive, tout ce que l'on voit, tout ce qu'on goûte et tout ce que l'on souffre, entendre sa voix dans tous les événements, reconnaître sa bonté dans toutes les dispensations : voilà qui est rare, même en Israël, c'est-à-dire chez ceux mêmes qui se récla-

ment du Dieu vivant et vrai; voilà ce qui est faible même chez les plus forts; voilà ce qui excite l'admiration même de Jésus. Néanmoins cet exemple est proposé à notre émulation; car enfin cette foi du centenier, c'est la foi; il faut croire comme le centenier à la puissance de la parole du Maître; il faut croire que cette parole agit en l'absence de Celui qui l'a prononcée et qu'elle gouverne le monde; il faut, après qu'il a donné à l'humanité la consolation sensible de le voir personnellement au milieu d'elle, il faut que, sans le voir, on le retrouve, on le sente partout, et qu'on reçoive toutes choses comme de sa main. Il ne faut pas n'accepter de la foi que ce principe général : *Dieu a été manifesté en chair;* il faut, si je puis dire ainsi, multiplier cette foi par tous les moments de l'existence, et dire, non une fois pour toutes, mais à chaque instant et pour chaque nouveau cas : « Dieu est ici. » Car il n'est nulle part s'il n'est pas partout. Or, une telle foi n'est pas la foi de tous. Plusieurs retiennent la leur comme dans un réservoir fermé, d'où elle n'a pas d'écoulement, pas d'issue; elle ne se distribue pas par mille petits ruisseaux dans la vie, pour en vivifier et en féconder toutes les parties ; et il n'arrive que trop souvent d'être croyant en gros et incrédule en détail.

Nous qui sommes Israël, puisque nous connaissons Dieu en Jésus-Christ, puissions-nous avoir la foi de ce capitaine païen! Mais pour égaler sa foi,

il faut que nous la surpassions. Tout ce qu'il pouvait faire dans la connaissance qu'il avait de Jésus, c'était d'attendre de sa parole ce que d'autres espéraient tout au plus de sa présence; il croyait que cette parole suffirait pour un miracle, mais il lui fallait un miracle. Partant de plus haut, nous devons nous élever plus haut. Le miracle de la venue de Dieu en chair, le miracle de la réconciliation opérée au prix des souffrances du Juste, doit nous tenir lieu de tous les miracles. *Tout est accompli;* et nous ne devons pas dire encore : *Qui montera au ciel?* car ce serait *vouloir en faire descendre Christ.* Disons donc comme le centenier, mais dans un sens d'autant plus élevé que notre connaissance est plus parfaite : « *Seigneur, ne t'incommode pas; dis seulement une parole!* Seigneur, ne descends pas une seconde fois dans notre nature! Seigneur, ne suspends pas une seconde fois les lois de la création! mais parle, et toutes choses serviront tes desseins, et concourront à la fois à notre bonheur et à ta gloire; dis à la maladie et à la santé, à la bonne et à la mauvaise fortune, à la mort et à la vie, aux hommes et aux choses, d'accomplir les desseins que tu as sur nous; parle-nous surtout à nous-mêmes, afin de soumettre nos cœurs à ton obéissance, et fais succéder toutes choses selon nos désirs, non pas en changeant les choses, mais en changeant nos désirs. Parle : c'est de ta parole que nous avons besoin;

c'est par ta parole que tu es véritablement présent ; c'est dans ta parole que nous te possédons essentiellement ; et tant qu'elle se fera entendre au-dedans de nous, nous ne serons, quoi qu'il arrive, ni orphelins, ni solitaires. »

LE JUGE TÉMÉRAIRE.

Qui es-tu, toi qui juges le serviteur d'autrui? Rom., XIV, 4.

Je viens, mes frères, vous entretenir d'un des devoirs les plus méconnus, les plus fréquemment violés dans le monde. Il y a des péchés dont on peut se croire exempt, à tort ou à raison; celui-ci n'est pas du nombre. Juger témérairement son prochain, soit de pensée, soit en paroles, est une faute tellement inhérente à notre nature, que je ne pense pas que personne se vante de ne l'avoir jamais commise. Tout homme ne dérobe pas, tout homme ne se livre pas aux transports de la colère, tout homme ne fait pas de l'or son dieu; du moins si le germe de ces péchés est dans toutes les âmes, dans toutes il ne se développe pas également. Mais condamner nos frères sans raison, sans preuves, sans réflexion, c'est ce que fait chacun de nous presque aussitôt qu'il est capable de penser, et presque à chaque

moment du jour. Et s'il en est ainsi, ne faut-il pas croire que ce péché tient à ce qu'il y a de plus essentiel dans notre corruption originelle, et qu'il en est une des suites les plus directes et les plus prochaines? Il est donc doublement intéressant d'appeler votre attention sur ce péché particulier, d'abord pour en montrer l'injustice et le danger, ensuite parce qu'en le sondant avec soin, on arrive au fond le plus intime de la nature humaine, à la plaie générale de notre cœur, et qu'attaquer ce vice dans son principe, c'est attaquer tous les vices à la fois.

Mais, mes chers auditeurs, s'il est un sujet où des distinctions soient nécessaires, c'est celui qui nous occupe. Tout jugement n'est pas condamnable. Ainsi, le magistrat appelé à prononcer sur la culpabilité d'un accusé, peut légitimement remplir ce ministère, si important pour la société. Les faits sur lesquels il doit s'expliquer solennellement sont des faits matériels, palpables, à la portée du regard humain; et en condamnant le prévenu que lui a livré la force publique, il ne fait que prononcer qu'une des actions de cet homme est contraire à l'ordre établi dans la société. Il ne juge pas l'homme entier; il n'apprécie pas sa valeur morale; il ne le met, sous ce rapport, ni au-dessus ni au-dessous de personne.

Il est de même permis à tout le monde de juger

que telle action, directement condamnée par la loi de Dieu, est un péché. Et il ne faut pas craindre de le dire, lorsque l'honneur de la loi de Dieu l'exige.

Il est encore permis de juger d'un ensemble de conduite, d'une vie entière. Car si chaque action prise à part est difficile à apprécier, le même voile ne saurait couvrir toute une carrière. Il est impossible qu'à la longue un homme ne se montre pas ce qu'il est. Et la nécessité, d'un côté, la charité, de l'autre, nous font souvent une loi de ce jugement. La nécessité, lorsqu'il s'agit de confier notre intérêt ou celui des nôtres à une personne qui pourrait le compromettre par son caractère; la charité, lorsque nos relations nous autorisent ou nous engagent à faire à notre prochain des représentations pour le ramener dans le chemin du salut. Sans cette espèce de jugement, il serait impossible de vivre en société, impossible de remplir tous ses devoirs. Le *discernement des esprits* est même une des grâces que nous devons demander à Dieu, une de celles qu'il a promises à ses enfants, selon ces paroles de saint Paul : *L'homme spirituel juge de toutes choses.* Et Jésus-Christ lui-même nous y a pleinement autorisés, lorsqu'il a dit : *Vous les connaîtrez à leurs fruits : cueille-t-on des raisins sur des épines, et des figues sur des chardons?*

Voilà les jugements permis. Mais dans quels cas

est-il permis de les exprimer? Dans les cas où l'on ne pourrait les taire sans offenser la gloire de Dieu, ou sans commettre une injustice envers notre prochain. Dans ces cas-là, pourvu qu'on se nomme, il y a du courage, de la générosité chrétienne à prononcer clairement l'opinion qu'on a de ses frères, leur fût-elle même très défavorable et leur portât-elle un notable préjudice. Ainsi, lorsqu'il s'agit d'éclairer un ami sur les dangers d'une liaison qu'il va former, une administration sur un choix qu'elle va faire, une église sur le conducteur spirituel qu'elle est sur le point de se donner.

Quel est maintenant le jugement qui nous est interdit? Nous pouvons l'apprendre de l'occasion où furent prononcées les paroles de notre texte. Il s'agit, dans le chapitre d'où elles sont tirées, de quelques nouveaux chrétiens encore *faibles dans la foi,* c'est-à-dire scrupuleux, timorés, anxieux sur des choses de nulle importance. Il paraît, d'après ce que dit l'apôtre, que ces personnes n'avaient pas encore embrassé toute la largeur, saisi toute la spiritualité de l'Évangile, qu'ils en faisaient une espèce de nouvelle loi, au lieu d'y voir un message de grâce, et que des observances rigoureuses sur le manger et le boire troublaient dans leur âme cette paix et cette liberté qu'aurait dû y répandre l'Évangile de Jésus. Ces personnes devinrent l'objet de jugements précipités et peu charitables de la part de plusieurs

chrétiens; et la manière dont saint Paul réfute ceux-ci prouve clairement qu'ils péchaient en deux manières, d'abord en voulant juger des motifs de leurs frères, ensuite en voulant apprécier leur état spirituel, c'est-à-dire le degré de danger ou de sûreté de leur situation. Et le reproche que leur fait l'apôtre (au verset 10), de mépriser leurs frères à cause de leurs scrupules, montre encore que ce n'était point la charité, mais l'orgueil, qui leur inspirait ces jugements sévères. De ces traits réunis nous pouvons conclure que les jugements défendus par la loi de Dieu sont ceux que nous portons sur les motifs des actions de nos semblables ou sur leur situation devant Dieu, et cela sans que la charité ou le zèle pour la gloire de Dieu nous y porte aucunement.

Nous disons donc, mes frères, à quiconque juge ainsi : *Qui es-tu, toi qui juges le serviteur d'autrui?*

Qui es-tu? Et d'abord, es-tu toi-même innocent et pur? Innocent et pur! A grand'peine l'es-tu du péché même que tu reproches à ton frère. Car quel est le péché dont tu puisses te dire absolument exempt? Si l'on a dit avec raison que celui qui hait son frère est homicide, que la colère est un commencement de meurtre, quel homme n'est pas meurtrier? Si la convoitise des biens d'autrui est un vol en esprit, combien de voleurs! Si regarder une femme avec convoitise, c'est commettre adultère

avec elle dans son cœur, combien n'y a-t-il pas d'adultères! Prends donc garde, et vois si tu es véritablement pur du péché particulier que tu reproches à ton frère; vois si l'envie, l'hypocrisie, l'orgueil que tu veux bien lire dans son cœur ne sont pas dans le tien. Et quand ces vices n'y seraient pas, ton cœur n'est-il pas le repaire de beaucoup de passions, de passions plus violentes peut-être que celles que tu supposes à ton prochain? Et tandis que ta vue, exercée par la malice, démêle une paille sous sa paupière, n'y a-t-il pas peut-être une poutre dans ton œil? Mais quand la poutre serait dans son œil et la paille dans le tien, cette paille dont tu ne veux pas qu'on parle, t'enlève l'autorité que tu t'arroges, et te rend incompétent pour juger. Rappelle-toi la femme qui fut accusée d'adultère devant Jésus. Lors même que ses accusateurs n'auraient eu à se reprocher aucun péché de la nature du sien, lors même que leur vie aurait été à l'extérieur aussi régulière que la sienne avait été coupable, notre Seigneur avait toujours la même raison de leur dire: *Que celui de vous qui est sans péché jette le premier la pierre contre elle.* Le moindre péché devait leur faire tomber la pierre des mains. Car, aux yeux et dans l'esprit du Seigneur, il n'y a point de petit péché; et tel mouvement passager de malignité ou d'orgueil qui aurait traversé le cœur d'un de ces juges impitoyables le souillait peut-être plus aux yeux du

Seigneur que les débordements avérés de cette infortunée.

Ah! mes frères, nous voulons juger jusqu'à quel point nos frères sont éloignés de la sainteté; et nous ne savons pas même ce que c'est que la sainteté. Avant de juger comme Dieu, ayons ses yeux, qui sont trop purs pour voir aucune espèce de mal. Et alors, humiliés du mal que nous découvrirons en nous, alors, appelant corruption ce que nous appelions d'abord imperfection légère, nous sentirons que nous avons quelque chose de mieux à faire que d'épier d'un œil curieux les secrets sentiments du cœur de notre prochain.

Qui es-tu? dit l'apôtre. — Ce qu'on demande d'un juge, c'est la lumière. Même dans les tribunaux, un juge est obligé de connaître et de peser toutes les circonstances où s'est trouvé l'auteur présumé du délit. Nous avons la même chose à faire pour apprécier à quel point est coupable l'action que nous prétendons juger; et cela n'est pas facile. Il est rare, peut-être il n'arrive jamais qu'une affaire nous soit connue dans tous les détails; et souvent ceux qui nous échappent par leur petitesse sont ceux qu'il nous importerait de connaître. Plus souvent encore, nous ne prenons la peine d'étudier ni les grands ni les petits; une vue superficielle et générale de l'action suffit à notre impatience malveillante; et nous nous hâtons de condamner. Et

cependant, mes frères, même dans le cas où l'apparence est la plus forte, une réflexion bien simple, un retour sur nous-mêmes devrait nous arrêter. Rappelons-nous telle de nos actions; supposons que nous en soyons nous-mêmes spectateurs; voudrions-nous qu'elle fût jugée telle qu'elle nous apparaît à une première et rapide vue? N'exigeons-nous pas à la rigueur qu'avant de la juger, on évalue tout ce qui l'a précédée, tout ce qui l'accompagne, tout ce qui l'entoure? Ne réclamons-nous pas pour elle l'attention la plus minutieuse? Mais voilà justement ce que nous refusons aux autres; nous ne voulons voir ni le temps, ni le lieu, ni les personnes; nous procédons avec une légèreté qui nous indignerait si elle s'appliquait à nous; et en conséquence on peut dire, mes frères, que la presque totalité des actions morales est mal jugée dans la société.

Mais si un tribunal doit s'enquérir des circonstances matérielles, nous avons plus à faire. Nous devons connaître les dispositions intérieures dans lesquelles l'action a été faite; et c'est ce qu'il est impossible de bien connaître. Ce qui se passe dans une âme échappe souvent à cette âme : comment l'âme d'un autre en aurait-elle la conscience? Et quand nous pourrions voir quel sentiment a inspiré une action, comment mesurer l'énergie, la vivacité de ce sentiment? Comment nous assurer si ce mouvement de colère n'était pas plutôt une indignation

un peu trop vive? si cette rigueur n'a pas été intérieurement tempérée par beaucoup de pitié? si cet homme qui vient de manquer à la justice n'a pas voulu, n'a pas cru la suivre? Ah! mes frères, que nous sommes inconséquents et coupables! Notre âme, à nous, est un sanctuaire mystérieux, respectable, dont nous ne voulons pas qu'aucun indiscret franchisse le seuil; et nous enfonçons la porte de celui de nos frères. Nous couvrons d'un silence religieux les sentiments qui déterminent nos actions; et nous prêtons une voix sonore et bruyante à cette conscience de notre prochain, qui voulait demeurer muette. Nous ne connaissons rien, et nous voulons tout dire; nous n'avons rien vu, et nous condamnons!

Qui es-tu? dit l'apôtre. — Apparemment un juge impassible, désintéressé, impartial? Ah! plût à Dieu! Mais cette ardeur impatiente de juger sans nécessité doit faire présumer le contraire. Désintéressés, impartiaux! Mais si nous l'étions, chercherions-nous l'occasion de condamner? Non, notre action même prouve que nous ne le sommes pas. Et comment, au reste, le serions-nous? Il faudrait cesser d'être hommes. Hommes, nous sommes égoïstes, nous sommes vains; nous avons besoin de nous élever, et non-seulement cela, mais de nous élever sur les ruines des autres; nous avons besoin, quand nous péchons, de ne pas pécher seuls; nous avons

besoin de l'infirmité d'autrui pour nous consoler de la nôtre. Voilà d'admirables dispositions pour être juge impartial! Supposez, mes frères, que la condamnation d'un plaideur doive enrichir son juge, voudriez-vous être ce plaideur? Eh bien! voilà la position de notre frère à l'égard de nous qui le jugeons. C'est un aveu triste à faire. Mais en reconnaissant, comme il le faut bien, que les jugements défavorables sont le fond de la plupart des conversations, comment ne pas conclure que l'homme y trouve son plaisir ou son intérêt, et que, par conséquent, il n'est pas impartial?

Une guerre civile est allumée, est en permanence dans la société. Les réputations sont les places qu'on attaque; les paroles meurtrières sont les armes qu'on emploie. Chaque jour, chaque heure est un jour, une heure de combat. On ne voit point couler de sang, mais souvent des larmes. Quelques-unes des afflictions les plus poignantes auxquelles est exposé l'homme en société ont leur source dans cette guerre à outrance des voisins contre les voisins, des amis contre les amis, des frères contre les frères. Plus d'une existence a été flétrie, plus d'une vie abrégée dans ces luttes déplorables. Une défiance universelle, que la politesse déguise mal, ou dont la politesse est un fruit, est devenue le mot d'ordre de la société. C'est un état général, un état que vous avez sous les yeux. Direz-vous après cela

que l'homme est un juge impartial de l'homme?

« Mais au moins, direz-vous, lorsqu'il s'agit de prononcer sur l'état d'une âme par rapport au salut, l'impartialité renaît d'elle-même, ou s'il reste quelque partialité dans le cœur, elle est toute bienveillante. En effet, qui voudrait le malheur éternel de son prochain? qui ne désire son salut? qui, par conséquent, n'est pas porté à le bien juger? » Hélas! cela devrait être, et surtout parmi des chrétiens, à qui il a été dit solennellement : *Ne jugez point avant le temps, jusqu'à ce que le Seigneur vienne, qui mettra en évidence les choses cachées dans les ténèbres.* Mais à qui, dans cette assemblée, faudra-t-il que je rappelle tant d'anathèmes furieux, lancés mutuellement par des sectes rivales? A qui faudra-t-il que je montre, même dans de saintes communautés, cette étonnante impatience de condamner ceux que Dieu supporte, ceux que Dieu attend, ceux dont il fera peut-être ses plus chères brebis? Ah! elle est concevable, elle est belle, l'anxiété charitable qu'on cherche à flétrir sous le nom de prosélytisme, tendre sévérité, qui nous condamne moins qu'elle ne nous plaint; généreuse importunité qui nous harcèle parce qu'elle voudrait nous sauver; elle est digne de Jésus, le modèle du prosélytisme, qui est venu sur la terre rassembler et sauver ce qui était perdu; digne de Dieu qui frappe à la porte de nos cœurs, et nous presse de nous réconcilier avec lui. Mais se

plaire à voir ses frères en danger, les condamner sans les plaindre, sans les secourir, triompher d'un péril qui menace leur éternité! Dieu d'amour! est-ce là le cœur que tu avais donné à l'homme? est-ce là l'homme créé à ton image? Oh! qu'il a corrompu sa nature! qu'il est indigne de toi!

Qui es-tu? dit l'apôtre, *toi qui juges le serviteur d'autrui?* Voilà notre dernière raison pour ne pas juger : notre frère est le serviteur d'autrui. Nous nous indignons, comme citoyens, quand nous voyons un individu enlevé à ses juges naturels; nous crions à l'arbitraire, à l'usurpation, à la tyrannie. Mais quelle plus évidente usurpation, quelle plus insolente tyrannie que de nous asseoir sur le tribunal suprême, et de rendre des arrêts à la place de Dieu! Il nous a permis de juger les actes extérieurs : nous a-t-il jamais autorisés à juger les âmes? C'est ici que le péché dont nous parlons prend un caractère effrayant et nouveau, celui de l'impiété. Ce ne sont plus nos semblables seulement, mais Dieu lui-même que nous attaquons; l'offense est directe, et, si j'ose m'exprimer ainsi, personnelle. En jugeant les hommes, nous jugeons Dieu, dont nous taxons la sainteté d'indifférence et la justice de lenteur. Celui qui condamne son frère, dit un apôtre, se fait juge de la loi et condamne la loi. Vers de terre, mettons-nous à notre place; descendons du trône de la justice à l'humble banc des accusés, et remettons le

jugement à Celui qui a pour cette haute fonction tous les titres que nous n'avons pas; qui est pur, car il est Dieu; éclairé sur notre intérieur, car il nous a faits; impartial, car aucune passion ne saurait l'émouvoir. *Qui es-tu, toi qui juges le serviteur d'autrui? S'il se relève ou s'il tombe, c'est à son maître à le juger.*

Oui, Dieu jugera nos frères; il nous jugera aussi, nous qui les jugeons. Et nul de vous n'ignore quelle sera la règle de sa sévérité. Il nous mesurera de la même mesure dont nous aurons mesuré les autres. Il sera sévère comme nous, indulgent comme nous. Et si vous demandez comment la destinée de notre éternité peut tenir à une seule chose, à notre manière de juger nos frères, je répondrai que dans ce seul point tout l'homme est renfermé.

En effet, l'habitude des jugements téméraires et malveillants annonce plus que toute autre chose que l'âme n'est pas née à la nouvelle vie, à la vie de Dieu. Elle annonce que les deux principes de vie, l'humilité et la charité, lui sont encore étrangers. Car ce n'est que par orgueil et par égoïsme que nous nous plaisons à condamner nos frères: et ni l'égoïsme ni l'orgueil n'auront de part au royaume des cieux.

Si donc, mes frères, nous n'avons pas encore dépouillé le penchant et l'habitude de juger notre prochain, nous y trouvons la preuve que nous n'avons

ni cette humilité par laquelle on regarde chacun de ses frères comme plus excellent que soi-même, ni cette charité qui excuse tout, qui espère tout, qui ne se réjouit point de l'injustice, mais qui se réjouit de la vérité. En d'autres termes, nous obtenons la preuve que nous n'avons point la robe de noces sans laquelle nul ne saurait s'asseoir au festin du père de famille.

Ceci est digne des plus sérieuses réflexions. Toute notre dignité, toute notre gloire, toutes nos espérances tombent par cet endroit. Notre christianisme prétendu disparaît à cette lumière. Si nous sommes médisants, téméraires dans nos jugements, nous sommes hors de l'alliance de grâce. Sur ce pied, que chacun de nous s'examine, et qu'il se juge lui-même.

Que si nous faisons la triste découverte qu'en effet nous nous complaisons dans ce péché, alors, mes chers auditeurs, qu'avons-nous à faire que de nous abattre devant le Juge suprême dont nous avons insolemment usurpé les droits, et de lui dire, comme tout pécheur, et avec un sentiment proportionné à la grandeur de notre faute : Ah! Seigneur, il me manquait cette triste découverte pour reconnaître combien en toutes choses j'ai besoin de ton pardon et de ton appui. Car, voici, j'ai entrepris sur les droits de ta majesté en m'attribuant le jugement qui n'appartient qu'à toi; j'ai affligé le cœur de mes

frères, que je devais réjouir; j'ai endurci au mal cette âme faite pour aimer. Tout me rappelle que j'ai besoin de ta miséricorde, que je ne puis subsister que par elle, et que, comme j'en ai besoin pour que mes péchés soient effacés, j'en ai besoin encore pour apprendre à bien vivre. Mais de cette miséricorde, qui sauve à la fois et qui sanctifie, Seigneur, il me faut un gage assuré, et je le trouve en ton Fils, ma divine caution. Je me remets à lui, j'attends de lui le pardon, et avec le pardon la régénération et la vie. Je veux m'attacher à ce céleste ami, le suivre dans sa carrière de charité, faire de lui mon modèle, comme tu as fait de lui mon Sauveur. Aide-moi, Seigneur, à marcher sur ses traces; crée en moi l'amour de tout ce qu'il a aimé; inspire à mon âme cette charité dont la sienne fut remplie. Et fais que, loin de troubler par l'injustice de mes jugements le repos et le bonheur de mes frères, je fasse concourir toutes les forces que tu me donneras à leur félicité comme à ta gloire. Amen.

L'UNION DE CHRIST

AVEC L'ÉGLISE,

IMAGE ET MODÈLE DU LIEN CONJUGAL.

(Discours prononcé dans une bénédiction nuptiale.)

Femmes, soyez soumises à vos maris comme au Seigneur; car le mari est le chef de la femme, comme Christ est le chef de l'Église, qui est son corps, et dont il est le Sauveur. Comme donc l'Église est soumise à Christ, que les femmes le soient aussi en toutes choses à leurs propres maris. Vous maris, aimez vos femmes, comme Christ a aimé l'Église, et s'est livré lui-même pour elle; afin qu'il la sanctifiât, après l'avoir purifiée par le baptême d'eau et par sa parole, et qu'il la mît en état de paraître devant lui, comme une Église glorieuse, n'ayant ni tache, ni ride, ni rien de semblable, mais étant sainte et irrépréhensible. Éphésiens, V, 22-27.

Parmi les titres que Dieu se donne à lui-même dans l'Écriture, pour désigner ses rapports avec nous, il en est un auquel il paraît plus particulièrement se complaire, un titre qui renferme en soi

quelque chose de plus intime, et en même temps de plus mystérieux et de plus solennel, un titre qui, plus que tous les autres peut-être, caractérise le Dieu de la Bible et du christianisme ; ce titre, c'est celui d'*Époux*. Le nom de *Père* est bien doux et bien majestueux ; et le Seigneur aime à s'en servir ; mais ce nom de Père n'exprime pas encore toute l'intimité des rapports qu'il a daigné former avec les fils de la poussière. Pour la nation qu'il a choisie, pour l'Église qu'il s'est formée, Dieu n'est pas *Père* seulement, il est *Époux*. De son côté, cette Église, cette nation est désignée par le nom d'*épouse;* hélas! et s'il fallait ici recueillir des passages de la Bible à l'appui de ce que j'avance, ceux-là se présenteraient en foule, où la nation élue est représentée comme une fiancée perfide et comme une épouse adultère, mais enfin, mes frères, comme une *fiancée* et comme une *épouse*. Ces touchantes et sérieuses dénominations n'ont pas cessé avec l'Ancien Testament : au contraire, c'est en vue d'une nouvelle économie qu'elles avaient été créées ; elles désignaient, par anticipation, une alliance dont les rapports de Dieu avec l'ancien peuple n'offrent encore qu'une imparfaite image, un essai, pour ainsi dire; la réalité de ces dénominations, leur accomplissement, leur parfaite application était réservée à l'économie évangélique. C'est sous l'Évangile que Dieu est vraiment époux, et qu'il a vraiment une épouse.

Il y a eu sur le Calvaire un solennel contrat de mariage entre Christ et son Église : contrat scellé et ratifié le jour de la première Pentecôte; contrat d'une union indissoluble, dont les clauses engagent l'éternité. Christ est pour *jamais* l'époux de l'Église; l'Église est pour *jamais* l'épouse de Christ.

Or, mes frères, si Dieu a montré par là ce qu'il voulait être pour son Église, et ce que son Église doit être pour lui, il n'a pas moins clairement enseigné ce qu'un époux doit être pour son épouse, et ce qu'une épouse à son tour doit être pour son époux. Par le nom qu'il s'est donné, il a déclaré à la fois tout ce qu'il y a d'intime dans ses rapports avec l'Église, et tout ce qu'il y a de sacré dans les rapports d'une épouse et d'un époux. Dieu n'a pas pu se servir pour exprimer ses relations avec l'humanité d'une image indigne de lui; et puisqu'il lui a plu d'être appelé époux et d'appeler l'Église son épouse, il y a donc quelque chose de grand dans ces noms, et d'auguste dans le mariage. Chaque homme en entrant dans ces liens peut et doit se dire : « Je vais revêtir un titre que Dieu n'a pas dédaigné. » Chaque femme peut et doit se dire : « Je vais revêtir le titre que Dieu a donné à son Église. » — Quand il n'y aurait dans toute la Bible, sur la nature et les devoirs du mariage, que ce rapprochement, que ces allusions, n'en serait-ce pas assez pour pénétrer d'un profond respect, et pour inviter aux

plus sérieuses réflexions les hommes et les femmes qui se disposent à contracter ces liens? et conçoit-on que des chrétiens forment souvent ces nœuds avec une légèreté dont on rougirait dans des affaires d'intérêt et dans des études d'une importance passagère?

Mais il y a dans la Bible, sur ce sujet, plus que des allusions, des rapprochements et des images. Cette leçon indirecte est transformée en enseignement direct dans les paroles de mon texte. Saint Paul nous y présente Christ, l'époux de l'Église, comme le modèle des époux, et l'Église, épouse de Christ, comme le modèle des épouses. Il veut que le mari, dans son affection pour sa femme, se règle sur l'exemple de Christ; que sa femme, dans son obéissance à son mari, suive les traces de la vraie Église. Voilà, je pense, une doctrine claire, forte et complète; et l'on voit, d'après cela, quelle idée doit se faire du mariage quiconque se dit chrétien. Mais pour le mieux voir, mes frères, arrêtons-nous sur le tableau que nous trace l'apôtre des rapports de Christ et de l'Église. Arrêtez-y surtout votre attention, vous, mon frère et ma sœur, qui êtes venus dans ce temple vous lier l'un à l'autre par un engagement sacré, vous qui allez promettre à la face de cette assemblée, l'un d'être pour sa compagne ce que Christ est pour son Église, l'autre d'être pour son ami ce que l'Église doit être pour Christ.

Quels sont les sentiments de Jésus-Christ pour son Église? Notre texte nous l'apprend assez, en nous rappelant ce qu'il a fait pour l'Église. *Il s'est livré lui-même pour elle.* Pour elle seule, mes frères? Non, dans un certain sens; car *Dieu,* est-il dit, *a tant aimé le monde, qu'il a donné son fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle.* Mais cet amour incomparable ne déployant ses effets que pour ceux qui croient, que pour ceux qui l'acceptent, c'est-à-dire pour l'Église, l'Église étant celle qui y répond, et qui lui fournit un objet, il est vrai de dire avec l'apôtre, que *Jésus-Christ s'est livré pour elle.* D'ailleurs, mes frères, en admettant que Jésus-Christ est venu au monde pour le monde, nous ne saurions perdre de vue qu'il ne peut aimer le monde qu'en Dieu et selon Dieu; que la gloire de Dieu son père est son premier objet, que tout ce qui est contradictoire à la gloire de Dieu fait horreur à son âme sainte; que par conséquent il ne peut aimer dans le monde que ce qui appartient à Dieu, ou ce qui peut lui appartenir; mais que ce qui est *inimitié avec Dieu* ne saurait être l'objet de l'amour de Jésus-Christ. Cet amour, dont l'immensité embrasse en principe tout le genre humain, se fixe définitivement et se repose avec complaisance sur les amis de Dieu, je veux dire sur son Église. Et cette Église, quelle est-elle? Écartons les idées grossières, mais aussi les jugements précipités. Cette

Église invisible et spirituelle n'est ni dans une congrégation ni dans une autre : elle est dans cette vaste et mystérieuse communauté de tous ceux qui, renonçant à mériter le salut, vivent dans une foi humble à la miséricorde gratuite de l'Éternel, et invoquent sur eux le sang d'un Sauveur. C'est *pour cette Église*, ou, l'aimez-vous mieux? c'est au profit de cette Église, que *Jésus-Christ s'est livré lui-même* : et cette preuve d'amour est immense. — Son puissant amour a jeté les fondements de cette Église: son puissant amour la conserve. Cette affection ne saurait se ralentir ni s'éteindre; car cette Église, qu'est-elle autre chose que l'ensemble de ceux qui adorent Dieu en esprit et en vérité? qu'est-elle autre chose que le règne de Dieu et sa gloire sur la terre? Pour cesser de l'aimer, il faudrait que Jésus cessât d'aimer son Père, ce qui est absurde et blasphématoire. Jésus aimera donc son Église *tant* qu'il aimera son Père, c'est-à-dire éternellement, et *comme* il aime son Père, c'est-à-dire d'un amour infini. S'il y a une Providence générale pour le gouvernement du monde, il y a une Providence spéciale sur les destinées de l'Église. Objet des éternelles dilections de Celui qui l'a sauvée, il la garde *comme la prunelle de son œil*, il la défend contre les ennemis du dehors et les ennemis intérieurs, il la protége alors même qu'il semble la livrer à la fureur de ses adversaires; médecin éclairé autant que charitable, il lui applique à

propos des remèdes douloureux ; mais c'est alors que l'Église ranimée témoigne avec le plus d'éclat de la force et de la vie qui sont en elle ; et les gémissements qu'elle pousse sur la terre retentissent dans le ciel en chants de triomphe. Tandis que les dynasties et les empires se fondent et s'écoulent comme des torrents, seul au milieu de leurs vagues écumantes, le rocher de l'Église demeure debout ; une main puissante qui dédaigne de défendre les choses humaines contre leur mortalité, soutient avec amour l'Église du Crucifié ; et les catastrophes qui bouleversent le plus profondément le terrain de la société, respectent cette religion éternelle qui n'a rien à redouter de l'inconstance des opinions et du cours des siècles. Ce n'est pas même dire assez : tel est l'amour dont elle est aimée, que toutes choses dans ce monde sont subordonnées à ses intérêts, à son triomphe définitif ; c'est pour elle que le monde subsiste encore ; c'est par elle qu'il est préservé de la colère toujours imminente du juste Juge ; un monde où il n'y aurait plus d'Église, plus d'amis de Dieu, plus d'âmes à conquérir au Seigneur, serait une création sans objet qui ne pourrait subsister un instant de plus, et que le néant avide s'empresserait de réclamer. De quel amour l'Église est-elle donc aimée, puisque effacée de la terre, elle effacerait la terre de l'univers, et puisque présente dans le monde, elle préserve et soutient le monde !

Mais ne l'oublions pas, mes chers auditeurs, l'amour de Jésus-Christ pour son Église est un saint amour. Nous l'avons déjà dit : c'est la gloire de son Père, c'est son Père qu'il aime en elle. Or, où est la gloire du Père hors de sa sainteté? Il faut donc que l'Église soit sainte, pure; et c'est en la sanctifiant, en la purifiant, que Christ lui témoigne incessamment son amour. Après s'être *livré lui-même pour elle, il la sanctifie par sa Parole, pour la faire paraître devant lui une Église glorieuse, n'ayant ni tache, ni ride, ni rien de semblable, mais étant sainte et irrépréhensible.* — La preuve perpétuelle de l'amour de Christ pour son Église, c'est la perpétuelle sollicitude de son Esprit pour elle : c'est cette abondance de grâces diverses qu'il répand dans son sein, suivant le cours des choses et la nécessité des temps. C'est cette patience héroïque dans les temps de persécution, et cette piété fervente dans les jours de paix; c'est cette lumière dans les temps de ténèbres, et cette sobriété d'esprit aux époques de culture; c'est cette humilité chez les grands et cette généreuse élévation chez les petits; c'est, pour parler plus généralement, cet esprit de foi, d'obéissance, de douceur et de zèle, qui se prête à tous les temps, s'applique à toutes les situations, porte ses fruits dans les individus et dans la société, dirige sûrement l'homme privé et l'homme public, et pourrait être l'âme vivifiante de la société civile, comme il l'est

de la société domestique dans l'Église du Seigneur. Ce n'est donc pas en vain que Christ a proféré cette douce parole : *Je suis avec vous jusqu'à la fin du monde;* car depuis les premiers temps jusqu'à nous, il s'est manifesté parmi les fidèles par des effets si glorieux, par des signes tellement irrécusables, qu'il faudrait fermer les yeux pour ne point voir le Sauveur éternellement présent dans son Église.

Maintenant, mes frères, il faut parler de ce qu'est l'Église par rapport à Christ. Ce que nous avons dit l'a déjà fait comprendre; mais nous ne saurions négliger de faire remarquer à quel terme saint Paul ramène les devoirs de l'Église : *L'Église,* dit-il, *est soumise à Christ.* Ce terme de *soumission* correspond exactement au grand fait proclamé par l'Évangile. L'ÉGLISE A ÉTÉ RACHETÉE; elle appartient à Celui qui l'a rachetée; elle ne peut avoir une volonté différente de la divine volonté qui l'a sauvée; obéir est son partage, son bienheureux partage. Et cette soumission reconnaît en Jésus-Christ deux sortes d'empire, deux droits distincts : le droit de l'enseigner par sa parole, le droit de la diriger par ses dispensations. Dans la parole de Christ, l'Église trouve sa règle de doctrine, de conduite et de mœurs, la solution de tous les doutes, l'arbitre de tous les différends; premier trait de sa soumission. Mais de plus l'Église se soumet aux dispensations de son Maître. Sûre qu'elle est *aimée d'un amour éternel* et que *les*

portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle, elle accepte sans défiance tout ce qui lui est envoyé d'en haut, la rosée du ciel et les pluies d'orage, les rayons du soleil et les éclats de la foudre. L'opprobre, les persécutions du glaive, celles de la calomnie, celles des lois, tout ce qui épouvante le monde, n'ébranle point l'Église, ne la détache point de son Époux : c'est la loi de son être, c'est la condition de son établissement, c'est son lot sur la terre. Loin de craindre ces choses, elle les appellerait peut-être par ses vœux, si elle ne craignait que dans cet empressement même il n'y eût un commencement d'insubordination, et elle doit réprimer quelquefois la sublime impatience qu'elle éprouve de souffrir quelque chose pour son Sauveur. Mais elle peut se soumettre, mes frères, elle peut obéir ! Car premièrement elle se connaît ; et les plus honteux outrages ne lui feront pas oublier sa dignité. Sous les plus vils haillons, elle sent qu'elle est reine ; percée de coups, inondée de sang, elle se sait victorieuse. Mais ce qui la maintient surtout dans la soumission, c'est qu'elle aime. Loin, bien loin la soumission de l'esclave ; elle est pleine de révolte, et son silence même est un murmure ; mais la soumission de celui qui aime est *liberté*. L'Église doit obéir, mais elle se plaît à obéir ; ses chaînes sont à ses yeux autant de grâces ; ses devoirs sont ses plaisirs ; ce qu'elle donne, elle croit le recevoir, et elle le reçoit en effet. Et tandis que le

monde affranchi de Dieu est esclave, l'Église asservie à Dieu est libre par cela même.

Mon frère et ma sœur, vous qui êtes l'objet de cet acte religieux et à qui doivent s'appliquer aujourd'hui toutes mes réflexions, vous plaignez-vous peut-être que je vous oublie, et vous aurais-je en effet négligés pour un objet étranger à cette cérémonie? Je suis si loin de le penser que je pourrais interrompre ici mon discours, et vous laisser le soin de l'application. Que, dans cette assemblée, tout le monde ne soit pas également frappé du rapport intime de ces réflexions avec la circonstance, je puis le concevoir; mais vous! vous qui allez contracter dans ce temple une union pareille à celle de Christ avec son Église, n'auriez-vous rien vu que de général dans le sujet que j'ai traité! Quand j'ai dit ce que Jésus-Christ est pour son Église, chaque trait, mon frère, ne vous a-t-il pas rappelé ce que vous devez être pour votre épouse? *Christ est le chef de l'Église, le mari est le chef de la femme;* mais c'est par son amour que Christ est devenu le chef de l'Église, et c'est par son amour que le mari doit justifier l'empire qui lui est confié. La religion et les lois lui donnent cet empire; mais ce n'est pas pour la vaine satisfaction de son orgueil et de ses caprices; c'est surtout pour le bien de son épouse. Et à considérer cet empire simplement comme un droit, il ne lui est pas accordé gratuitement. Obligé envers son épouse, il

doit lui payer sa liberté en amour; plus il veut être obéi, plus il doit aimer; et il le doit d'autant plus, prenez-y bien garde, que les lois ne peuvent l'y obliger. Les lois, qui imposent l'obéissance à la femme, ne peuvent imposer l'amour au mari. Mais si, à cet égard, l'homme n'est point lié par les lois, il est d'autant plus étroitement lié par la religion et par l'exemple de Christ. D'après cette double règle, son amour doit être un véritable dévouement. De même que *Christ s'est livré pour l'Église*, l'homme doit, au besoin, se livrer pour sa compagne; faire du bonheur de son épouse la meilleure partie du sien; lui faire, dans les limites de la loi de Dieu, tous les sacrifices possibles; n'envisager le droit qu'il a sur elle que comme un plus sûr moyen de la rendre heureuse; en un mot, à force d'amour, rétablir l'équilibre, et gagner tellement son cœur que l'obéissance prenne chez elle les caractères de la liberté. — Et nous ne bornons pas ce devoir aux grandes occasions, qui sont rares, et où le dévouement est peut-être plus facile; tel époux qui se jetterait dans les flammes pour sauver la vie de son épouse, lui manquera tous les jours d'une manière sensible dans les détails de la vie. L'amour n'est pas de l'amour, quand il n'amène pas l'indulgence, quand les erreurs naturelles à un sexe plus faible sont relevées et commentées sans pitié. L'amour n'est pas de l'amour, quand il manque de confiance, quand l'épouse



n'est pas, autant qu'il se peut, admise au partage des soucis, des vœux, des pensées de son époux. L'amour n'est pas de l'amour, quand il manque de respect, quand les procédés d'un mari rappellent sans cesse à sa femme l'infériorité de sa position, et quand toute sa manière d'être ne la recommande pas avec empire au respect de ceux qui l'entourent. L'amour n'est pas de l'amour, quand, sous prétexte de familiarité, on se dispense de ces égards et de ces attentions auxquelles toute femme est sensible, qu'un homme doit plus ou moins à toute femme, et combien plus à sa propre épouse! Mais surtout, mes frères, l'amour n'est pas de l'amour lorsque l'époux ne s'applique pas, selon l'exemple de Jésus-Christ, à sanctifier l'épouse qui s'est unie à lui, à l'instruire, à l'enseigner, sinon par ses paroles (comme cela devrait être), du moins par son exemple; quand il ne craint pas de lui être en scandale, soit par la vue de ses défauts, soit en l'engageant dans un genre de vie contraire à la loi de Dieu, soit en professant devant elle l'indifférence ou l'aversion pour la religion de Jésus-Christ. Dans la primitive Église, mes frères, saint Paul adressait la femme à son mari pour être enseignée sur les points obscurs de la religion. Hélas! et que voyons-nous aujourd'hui? Qui est-ce qui enlève aux femmes ces principes de religion, qui, même humainement parlant, leur sont si nécessaires? Qui est-ce qui s'applique à effacer de leur

âme les impressions sérieuses? Qui est-ce qui les empêche de profiter des moyens de fortifier et d'éclairer leur foi? Qui est-ce, pour tout dire en un mot, qui les écarte de la voie de la vérité et du salut?... Ah! mes frères, les temps de saint Paul sont loin, bien loin de nous!

La femme est exhortée, dans mon texte, à imiter la soumission de l'Église. C'est son devoir; je dirais volontiers que c'est son droit. Car de même que l'Église est forte de sa soumission à son chef, la femme est forte de sa soumission à son mari. L'indépendance propre à l'homme serait pour la femme le plus grand des malheurs; et l'expérience l'a mille fois prouvé. Une femme n'est à sa place, n'est heureuse que lorsqu'elle a sacrifié cette dangereuse indépendance. Qu'elle en use pour choisir le compagnon de sa vie; qu'elle en use dans ce sens, au moins, qu'elle se refuse à toute union contraire à la loi de Dieu, à l'esprit de l'Évangile et à l'intérêt de sa propre sanctification; car quand nous parlons d'indépendance, nous réservons les droits inviolables du Seigneur; mais que, le choix fait, elle se dise qu'elle est liée. L'homme existe pour la société, la femme existe pour l'homme. Une auguste parole : *Il n'est pas bon que l'homme soit seul*, a présidé à la création de la femme. Qu'elle soit fidèle à ce mot divin; qu'elle obéisse; que son étude principale, l'objet de sa vie, soit d'être pour son mari

une aide soumise et attentive. Son obéissance, jusqu'alors partagée peut-être, doit se concentrer en lui. Les droits que d'autres pouvaient avoir sur elle passent tout entiers à son époux : elle peut devoir à d'autres de la déférence et du respect : elle n'a plus d'ordres à recevoir que les siens ; elle ne doit voir que Dieu au-dessus de son mari. Conseillère tendre, mais non importune, qu'elle aide de sa raison la raison de son mari ; mais qu'elle sache se soumettre sans murmure même à ce qu'elle n'approuve pas. Que, dans le monde, elle se plaise à l'entourer de considération et de déférence comme dans sa maison. Qu'on la voie fière et contente du joug qu'elle a accepté ; et que, sous ce rapport, elle soit en édification à toutes les femmes.

Ah ! ces devoirs sont difficiles, mes frères ; et sous quelques heureux auspices que l'union conjugale soit formée, elle apporte avec elle une longue chaîne d'abnégations et de sacrifices. Ce qu'on appelle dans le monde amour, inclination mutuelle, est bien loin de pouvoir assurer le vrai bonheur de deux époux ; mais il n'en est pas de même de ce que l'Évangile appelle amour. L'amour fondé en Dieu, l'amour tel que l'Esprit de Jésus-Christ le crée dans les cœurs, rend le dévouement facile à l'homme, la soumission aisée à la femme. Lorsqu'on s'avance dans la carrière du mariage et de la vie, les yeux élevés vers un Sauveur qu'on aime,

vers un salut qu'on espère, avec un esprit de prière et de supplication, lorsque Jésus-Christ intervient continuellement par son Esprit entre l'époux et l'épouse, alors un mariage peut être heureux, et il l'est même infailliblement. Entre deux cœurs convertis, l'union est nécessairement douce et inaltérable. Hors de là il n'y a ni garantie, ni sécurité.

Ce n'est pas de bonheur que je m'étais proposé de vous parler, mais de devoir. J'avais à vous entretenir des obligations que mon texte vous impose, et je l'ai fait. J'ai placé devant vos yeux un double modèle, une double règle. Vous êtes avertis au nom de Dieu, par sa Parole, et dans sa maison, que votre union doit être telle que celle de Christ et de son Église. Mais comment, en cet instant solennel, qui ouvre dans votre vie une ère nouvelle, comment ne pas vous dire que vous allez, l'un et l'autre, enchaîner votre vie au bonheur ou à l'infortune? Il est une vérité que l'expérience la plus antique et la plus universelle vous déclare, qu'une voix secrète murmure sans doute au fond de votre cœur, dont toutes les personnes mariées qui sont dans cette assemblée vous rendraient témoignage au besoin : c'est que le mariage fait nécessairement ou le bonheur ou le malheur de la vie. Il est trop important par sa nature, trop puissant dans ses conséquences, il enfonce trop profondément son empreinte dans toutes les parties, dans tous les détails et dans tous

les moments de la vie, pour être simplement indifférent; il n'y a pas de milieu, mes frères, il faut qu'il nous rende ou très heureux ou très malheureux, qu'il charme toutes nos peines ou qu'il les double, qu'il console ou qu'il déchire. Et, ce qu'il y a de plus grave encore, il jette un grand poids dans la redoutable balance où se pèsent le pour et le contre de notre éternelle destinée. S'il est quelque chose qui puisse faire avancer un époux, une épouse dans la voie de la vérité, c'est l'être qui est joint à son sort; s'il y a rien qui corrompe l'âme, qui la flétrisse, qui l'abatte, qui l'entraîne à sa perte, époux, c'est une épouse sans piété, épouse, c'est un époux vicieux. Gravez, je vous en conjure, ces pensées dans votre âme, mon cher frère et ma chère sœur; laissez-les s'emparer avec puissance de votre intérieur; ayez-les présentes en ce moment décisif; et pleins de sollicitude, mais pleins de foi, vous défiant de vous-mêmes, mais vous confiant en Dieu, sentant votre faiblesse, mais certains de sa force et de son amour, invoquez-le à cette heure avec toute la ferveur dont vous êtes capables; et vous, mes chers auditeurs, qui avez voulu être les témoins de cette union, réunissez vos prières aux miennes, et présentons ces deux époux au Dieu de qui dépend leur bonheur sur la terre et leur salut dans les cieux.

AQUILAS ET PRISCILLE.

(Discours prononcé dans une bénédiction nuptiale.)

Saluez Priscille et Aquilas, qui ont travaillé avec moi pour Jésus-Christ, et qui ont exposé leur vie pour la mienne; auxquels je ne rends pas grâces moi seul, mais aussi toutes les Églises des gentils. Romains, XVI, 3, 4.

Ce peu de paroles résument toute l'histoire d'un couple chrétien de la primitive Église. Quelques traits seulement, jetés à de longs intervalles dans l'Évangile (1), signalent ces deux époux à notre attention. Une chose assez remarquable, c'est qu'ils ne sont nommés nulle part séparément l'un de l'autre. L'indissoluble lien qui les unissait dans la vie les unissait encore dans la mémoire de l'historien des Actes et dans le cœur de saint Paul. Et l'on en conçoit aisément la raison lorsqu'on voit qu'eux-mêmes ne formaient qu'un seul cœur, qu'un seul être pour ainsi dire, dans le service du Seigneur et dans leur affection pour l'apôtre. Saint Paul ne pouvait pas

(1) Actes, XVIII, 2, 18, 26. — Rom., XVI, 3, 4. — 2 Tim., IV, 19. — 1 Cor., XVI, 19.

séparer, il pouvait même à peine distinguer dans son souvenir, deux êtres qui, toujours, s'étaient portés d'un même mouvement à tout ce que réclamaient l'intérêt de l'Église de Dieu et le salut des gentils, et qui semblaient moins s'être associés pour partager l'un avec l'autre et s'alléger mutuellement les fatigues de la vie, que pour porter en commun la pesante croix que Christ avait imposée à son Église naissante.

Chassés de Rome en leur qualité de Juifs, ils vont s'établir à Corinthe, où ils subsistent de leur humble métier de faiseurs de tentes. Un ouvrier (osons nous servir du terme usité), un *compagnon*, vient leur demander de l'ouvrage, et pendant dix-huit mois partage leurs travaux et leur pain. Cet ouvrier, d'ailleurs, les paya richement de leur hospitalité; car c'était Paul de Tarse, que la vénération des siècles a nommé saint Paul. L'histoire évangélique nous laisse ignorer si ces deux illustres pauvres, ces petits devenus si grands dans la reconnaissance du monde, étaient chrétiens avant l'arrivée de saint Paul, ou s'ils le devinrent par ses soins. Mais, dans tous les cas, nous pouvons juger de l'influence que leur hôte exerça sur eux lorsque nous apprenons que, bientôt après, unissant leur destinée à celle de Paul, ils le suivent dans ses voyages de charité, deviennent missionnaires avec lui, partagent tous ses dangers; et nous pouvons juger aussi du fruit

qu'ils recueillirent de son séjour dans leur maison lorsque nous les voyons à Éphèse devenir les maîtres d'un maître, les instituteurs de cet illustre Apollos, homme éloquent et puissant dans les Écritures, qui obtint plus tard l'honneur, dangereux peut-être, de voir une partie de l'Église chrétienne se réclamer de son nom et invoquer son autorité. N'ayant encore connaissance que du baptême de Jean, c'ést-à-dire de cette doctrine redoutable qui proclame notre état de condamnation et le besoin d'un Sauveur, Apollos, nous disent les Actes, *était instruit jusqu'à un certain point dans la voie du Seigneur ; il parlait avec ferveur d'esprit, enseignait soigneusement ce qui regarde le Seigneur, et parlait hardiment dans la synagogue* de choses probablement nouvelles pour la plupart de ses auditeurs. Eh bien! c'est ce même Apollos que Priscille et Aquilas, *après l'avoir entendu, prennent auprès d'eux*, dit l'histoire sacrée, *et instruisent plus exactement dans la voie de Dieu*. Ou je me trompe fort, mes frères, ou vous êtes touchés comme moi de voir ces deux époux, ces deux simples artisans, entreprenant l'instruction religieuse d'un savant, et ce savant se laissant instruire par cet homme et cette femme qui ont passé leur vie à faire des tentes. Quelle est donc cette sagesse qui, transmise par un ouvrier à d'autres ouvriers, les met eux-mêmes en état d'enseigner les docteurs, et fait asseoir à leurs pieds, dans l'humble

posture d'un disciple, un homme admiré de la multitude pour son savoir et son éloquence? Et comme cet étrange phénomène s'est reproduit cent fois depuis lors, comme ce même Paul, et Pierre le pêcheur, et Matthieu le péager, et d'autres aussi obscurs, ont été de siècle en siècle, par les écrits qu'ils ont laissés, les maîtres des hommes les plus illustres dans la science, les précepteurs des précepteurs de l'humanité, comme leur parole, si souvent rude et grossière, a dominé le monde, a donné aux sociétés modernes leur forme distinctive, et se dispose à présider encore à l'enfantement d'un monde nouveau, on a droit de demander à la conscience humaine, disons mieux, au bon sens humain : Est-ce une science, ou une puissance? Et cette sagesse est-elle des hommes, ou est-elle de Dieu?

Les vicissitudes de la vie, ou, plus probablement, le service du Seigneur, ramenèrent Aquilas et Priscille dans la capitale du monde. C'est là que le souvenir affectueux de Paul s'en va les chercher encore après une séparation de plusieurs années. Il salue, dans notre texte, « Priscille et Aquilas, qui ont tra-
« vaillé avec lui pour Jésus-Christ, qui ont exposé
« leur vie pour celle de l'apôtre, et auxquels ce n'est
« pas lui seul qui doit rendre grâces, mais toutes
« les Églises de la gentilité. » Depuis ce moment, les deux époux ne reparaissent qu'une fois dans les écrits apostoliques; et c'est leur ancien hôte, leur

maître et leur ami qui, pour la dernière fois, trace leurs noms vénérés : « *Salue,* écrit-il à Timothée, « *salue Aquilas et Priscille.* » Quinze ans s'étaient écoulés depuis la première rencontre de l'apôtre et des deux époux; ces quinze ans, qui n'avaient point affaibli leur fidélité commune au Seigneur, n'avaient point altéré par conséquent leur fidélité réciproque; car comment pourraient se relâcher des liens que Dieu lui-même a serrés? Aussi la pensée de Priscille et d'Aquilas se présente avant toute autre au cœur de saint Paul; et sur la liste des amis à qui il envoie des vœux, leurs deux noms, leurs noms inséparables, figurent encore les premiers.

Pourquoi rappelé-je cette histoire, mon frère et ma sœur? C'est que je désire qu'elle soit la vôtre; c'est qu'il faut qu'elle soit la vôtre. Je pouvais, en un jour comme celui-ci, vous parler de vos devoirs mutuels; et sans doute c'est dans un moment aussi solennel qu'il faut que vous vous les représentiez dans toute leur étendue et dans toute leur sévérité, qui fait aussi leur beauté. On a beau les connaître, ces devoirs : on ne peut les considérer ni de trop près, ni trop souvent; et l'instant, l'instant précis où ils commencent les résume avec une force extraordinaire dans l'esprit et dans le cœur d'un couple sérieux et recueilli. Cependant, je l'avoue, une autre idée m'a dominé ; au-dessus de vos obligations réciproques, j'ai vu vos obligations communes; au-dessus de ce

que vous allez vous devoir l'un à l'autre, j'ai vu ce que, l'un et l'autre, vous allez devoir à Dieu; au-dessus de la terre j'ai vu le ciel. Vous vous unissez l'un à l'autre, mais en même temps tous deux au Seigneur; votre mariage ne change pas seulement votre position réciproque, il change ou du moins il ajoute quelque chose à vos rapports avec Dieu. Vous le serviez comme individus : il faut le servir comme époux.

Vous n'êtes pas seulement un homme et une femme : vous êtes deux chrétiens. Vous faites hautement profession de l'être; et tout le monde sait que ce titre de chrétien emporte autre chose à vos yeux que la participation banale et mécanique à certains actes de culte public. Vous regardez la qualité de chrétien comme une qualité qui ne s'hérite pas, mais qui s'acquiert, ou plutôt qui se conquiert, et qui constitue une existence à part au milieu de la chrétienté même. Et conformément à ces idées, votre union ne peut pas ressembler à toutes les unions; il faut que le monde apprenne, en vous voyant vivre, ce que c'est qu'un mariage chrétien; et il faut qu'il soit obligé de reconnaître, à la gloire de Jésus-Christ et de Dieu, qu'un mariage chrétien a son sceau particulier, son caractère et ses prérogatives. Tel est un premier point de vue, sous lequel j'ai pu dire que votre union vous impose envers Dieu de nouvelles obligations.

Nul doute que l'union d'Aquilas et de Priscille n'ait été, sous ce premier rapport, une union éminemment chrétienne. Mais ces deux époux allèrent plus loin, et consacrèrent, d'une façon plus directe et plus particulière, leur union à la gloire de Jésus-Christ. Mon texte vous rappelle qu'ils travaillèrent ensemble pour Jésus-Christ, qu'ils exposèrent ensemble leur vie pour celle de son apôtre, et qu'ils méritèrent la reconnaissance des églises. Or, quand je pourrais oublier que, comme simples chrétiens, vous êtes déjà tenus de faire concourir la réunion de vos forces à l'avancement du règne de Dieu, comment pourrais-je oublier, mon frère, que vous êtes ministre de l'Évangile, et que vous, ma sœur, vous allez épouser un ministre de l'Évangile? Le ministre, en se mariant, prend une compagne, non de sa vie seulement, mais de son ministère. Ces paroles de la Bible, *une aide semblable à lui*, doivent avoir, pour ce qui le concerne, une énergie toute particulière; il faut qu'il sente, et que sa compagne sente avec lui, que tous les deux appartiennent au service de l'Église de Dieu, et que l'usage, bizarre à l'ordinaire, qui communique à la femme le titre du mari, n'est point bizarre quant à eux. Oui, mes frères, un ministre doit faire de son épouse une aide de son ministère; oui, la femme du ministre, en l'épousant, épouse en quelque sorte l'église qu'il doit conduire. Quel touchant spectacle, avons-nous

dit, que celui d'Aquilas et de Priscille se réunissant pour instruire le savant Apollos ! Ce n'est pas toujours, et moins encore dans nos temps qu'autrefois, la vocation de la femme ; et l'on peut même dire en général, toutes circonstances considérées, qu'un tel rôle lui est interdit ; mais toute la carrière tracée dans mon texte est encore ouverte à la femme du ministre. Si l'épouse d'Aquilas put, de concert avec lui, travailler pour Jésus-Christ et acquérir des droits à la reconnaissance des églises, pourquoi de nos jours de nouvelles Priscilles ne pourraient-elles pas les mêmes choses ? Et que d'occasions s'offrent à elles sans préjudice de leurs devoirs d'épouses et de mères de famille ! Que le zèle chrétien est ingénieux ! que de choses il concilie ! comme il allonge le temps ! comme il multiplie les occasions ! Ne traçons point de règles particulières ; elles varient avec les positions ; contentons-nous d'avoir posé le principe, qui ne varie point, et qui se résume en ce peu de mots : Tout ce qui est permis à d'autres femmes ne l'est pas à l'épouse du ministre ; et des devoirs lui sont imposés qui ne sont pas, au même degré, imposés à d'autres femmes. Rien ne lui est permis que ce qui édifie, et bien des choses qui sont conseillées à d'autres lui sont ordonnées. Son savoir-faire est de la charité ; sa prudence est la prudence des anges.

J'insiste sur une seule chose encore : c'est qu'en

indiquant un devoir à la femme, j'ai indiqué un devoir au mari. Cette coopération ou tout au moins cette harmonie particulière n'aura lieu qu'autant que le mari le souhaitera sérieusement ou y consentira de bon cœur; c'est à lui du moins d'en fortifier l'idée et d'en fournir les moyens. La recommandation que je tire de l'exemple des amis de saint Paul s'adresse donc aux deux époux à la fois; et le mari, aussi bien que la femme, est appelé à la méditer.

N'êtes-vous pas jaloux, mon frère et ma sœur, de reproduire ce double et beau modèle? Ne vous en réjouissez-vous pas? Ne vous êtes-vous pas déjà dit, l'un et l'autre, avec une secrète satisfaction : « J'étais seul jusqu'ici pour faire l'œuvre de Jésus-Christ; bien souvent, pour accomplir cette œuvre dans toute son étendue et dans ses détails divers, un bras, un œil, un aide me manquait. Maintenant je ne suis plus un, je suis deux; j'ai deux volontés, deux âmes à ma disposition; je suis complet; je ne l'étais pas auparavant? » Ne voyez-vous pas avec joie s'ouvrir devant vous cette noble et belle perspective de travaux, d'essais, de prières, de succès, de revers peut-être, tous embellis du charme puissant que Dieu voulut attacher à l'union conjugale? Votre affection mutuelle ne s'ennoblit-elle pas de cette pensée? Vos deux cœurs ne se sentent-ils pas plus tendrement unis dans la pensée du service et de la gloire de Jésus-Christ? Tous vos soucis, en suppo-

sant que vous en ayez dans un jour qui ne les connaît guère, ne s'effacent-ils pas devant la parfaite assurance qu'en définitive, dans la route où vous entrez ensemble, il n'y a que succès, il n'y a que triomphes? Ne vous sentez-vous pas heureux, je dirais presque humblement glorieux, de savoir que votre mariage a, par-dessus toutes les unions mondaines, l'avantage incomparable d'un but plus élevé, et d'une plus noble espérance? Ah! que votre cœur palpite de cette sainte et pure joie; et que le nôtre, en ce moment solennel, se remplisse des plus tendres vœux pour le bonheur de votre union; qu'il demande à l'Auteur de tout don parfait, de vous faire devenir, par sa bonté, une autre Priscille et un autre Aquilas!

N'ai-je pas parlé pour vous, mes chers auditeurs? n'ai-je pas exprimé vos propres sentiments? L'impulsion qui a conduit ici la plupart d'entre vous est sans doute cet instinct qui nous attire à tout acte solennel décisif pour la destinée d'un de nos semblables; or, dans le mariage, deux destinées, jusqu'alors indépendantes, s'engagent, s'enchaînent l'une à l'autre; et de plus, on sent vaguement qu'à ce moment passager une éternité peut-être est suspendue. Nous sommes tous entrés ici avec ce sentiment, qui n'est que naturel : emportons-le, s'il se peut, ennobli, sanctifié, et attendri. Que notre curiosité devienne affection; que notre intérêt se tourne

en prière; que tout notre cœur s'émeuve pour ces deux êtres, nos semblables, pour ce frère et cette sœur, qui sont venus ici, l'âme pleine de prière, appeler sur leur union la bénédiction céleste. O mes frères, priez tous du fond de vos cœurs pour ces deux cœurs qui prient! Qui prient! Ah! je le crois, mes frères! Comment Dieu, qui s'est fait connaître à eux, laisserait-il en ce moment leurs cœurs muets devant lui? mais comment aussi les nôtres seraient-ils muets? et comment pourrions-nous ne pas nous sentir intérieurement exhortés à les recommander à Celui qu'ils implorent? Ainsi donc, chers auditeurs, les cœurs en haut! en haut vers le Père céleste, en haut vers le Crucifié, vers l'homme de douleurs et le roi de gloire, qui, du sein de son immuable félicité, a les yeux attachés sur tous les enfants des hommes, observe avec sollicitude toutes nos démarches, prend part à tous nos intérêts; et qui, dans ce moment même, abaisse des regards de bienveillance et de protection sur les deux époux que vous lui recommandez! Or, à lui soient hommage, bénédiction, obéissance, sur la terre et dans les cieux! Amen.

LES EAUX DE BÉTHESDA.

(Discours prononcé aux bains de Loëche *.)

Jean, V, 1-9.

Vous ne serez pas surpris, mes frères, que je n'entreprenne point une suite de réflexions sur tout l'ensemble de l'admirable chapitre que je viens de lire; mais vous ne serez pas surpris non plus qu'obligé de me réduire à peu de paroles, j'appelle de préférence votre attention sur ce qui, dans ce chapitre, offre un rapport particulier à votre situation actuelle, je veux dire sur la guérison du paralytique au lavoir de Béthesda.

Un même but nous a tous amenés dans cette vallée extraordinaire : il y a ici une piscine de Béthesda, une fontaine salutaire dont les eaux recèlent

* Un autre discours de M. Vinet, intitulé *Les Eaux salutaires,* sur Ésaïe, XII, 3, prononcé également à Loëche, et ayant de grands rapports avec celui-ci, a été inséré, en 1834, dans la *Gazette Évangélique* de Genève.

la santé et la vie : nous sommes tous venus leur demander ces biens précieux ; mais y sommes-nous venus tous avec les mêmes dispositions ? — Non, mes frères.

Les uns y sont venus simplement avec le sentiment pénible de maux prolongés et dangereux ; avec une grande soumission aux ordonnances d'un médecin habile ; une confiance plus ou moins absolue dans les vertus d'une eau merveilleuse, qui, depuis des siècles, attire près de sa source une foule d'infortunés ; enfin, une préoccupation plus ou moins forte sur la société qu'ils pourraient trouver dans ces lieux sauvages, sur les moyens d'y échapper à l'ennui, sur la manière la plus agréable d'y consumer le temps.

Les autres (et plût à Dieu que le nombre en fût grand !), affligés également de maladies graves, dans lesquelles ils voient des châtiments ou des épreuves dispensées par une main divine, convaincus que c'est un devoir sacré d'user de tous les moyens que nous offre la Providence pour soutenir notre vie, ont gravi sur ces hauteurs, pénétrés d'un sentiment de respect et pleins d'un recueillement religieux : ils ont, avec une émotion de reconnaissance, salué ces eaux que Dieu fait sourdre en abondance du sein profond des abîmes pour le soulagement de l'humanité, et priant humblement ce Dieu qui a fourni le remède d'en bénir aussi

l'usage, ils ont entrepris cette cure importante avec confiance dans la bonté de Dieu, avec soumission à sa volonté au cas qu'il lui plaise de rendre ces eaux aussi inutiles pour eux qu'elles seront utiles à d'autres, enfin avec une seule préoccupation dans l'esprit, la crainte de ne pas rapporter tout à Dieu, de ne pas remettre tout à Dieu.

Si je vous demandais, mes frères, laquelle de ces deux classes de personnes a revêtu les meilleures dispositions, votre réponse n'est pas douteuse. Mais si je vous demandais ensuite : Avons-nous bien dans le cœur les sentiments auxquels nous donnons notre approbation? que répondront plusieurs de mes auditeurs? Et cependant si quelqu'un de nous se fût trouvé au lavoir de Béthesda lorsqu'un ange, visible aux yeux de la chair, descendait dans la piscine et de sa main céleste en troublait les eaux, s'il eût vu après cela l'aveugle en sortir avec des yeux ouverts et brillants de joie, l'impotent regagner d'un pas ferme et rapide sa demeure où il ne rentrait naguère qu'à pas incertains, si quelqu'un de nous eût vu ces merveilles, avec quel saisissement inexprimable, avec quelle émotion profonde il eût élevé ses regards vers le ciel et adoré ce Père des humains, qui fournit à la piscine l'eau vivifiante, et envoie du ciel un ange pour lui communiquer une nouvelle vertu!

Mais on voit au lieu même où nous sommes

des milliers d'infortunés entrant dans une eau non moins merveilleuse, y plonger et y laisser toutes leurs douleurs, et l'on ne sent ni émotion ni saisissement. On assiste froidement à l'une des œuvres les plus touchantes de la bonté divine, on recueille avec une indifférence superbe une preuve éclatante de l'amour du Seigneur, et quelle est donc la différence qui en met tant dans les impressions? Nous ne voyons pas un ange descendre de la sphère étoilée et agiter l'onde où nous plongeons nos corps. — Ah! mes frères, où en sommes-nous de notre christianisme si nous avons besoin de tels signes? Avons-nous reçu le don précieux de la foi si nous ne savons voir encore qu'avec les yeux de la chair et s'il nous faut encore des miracles? Et sans voir un ange du ciel s'abaisser sur les eaux propices, ne savons-nous pas voir Dieu, notre bon Dieu, déposant dans la profondeur des monts le lit mystérieux où cette eau s'imprègne de vertus salutaires, la conduisant jusqu'à nous, déterminant son action sur nos corps et la rendant à son gré efficace ou sans effet, toujours selon les vues de sa miséricorde? Car nous ne saurions en douter, mes frères, ce Dieu qui tient dans sa main toutes les causes est maître aussi de tous les effets; s'il lui a plu d'ordonner que les mêmes circonstances ramenassent généralement les mêmes phénomènes, il n'est cependant point asservi à une même marche; il n'a

pas commandé une fois pour obéir toujours; il oppose, quand il veut, des lois à d'autres lois, et maintes fois par l'effet d'un ressort inaperçu, il empêche un effet qui nous semblait infaillible. — Quelle que soit la puissance de ces eaux contre le mal particulier dont chacun est atteint, personne n'apporte ici la pleine assurance qu'il y trouvera la guérison ou du soulagement; ce résultat ne cesse point d'appartenir à Celui qui nous a créés, et si nous obtenons de ces bains l'effet désiré, la gloire en est à Dieu tout entière.

D'où vient donc, mes frères, que nous ne lui en rendons pas gloire? Car je n'appelle pas rendre gloire à Dieu se laisser dans l'occasion, comme malgré soi, arracher un stérile aveu de sa puissance et de sa bonté. D'où vient que notre cœur ne s'élance pas de lui-même, dans un transport d'amour, vers ce Dieu de qui procède toute guérison, tout salut, toute délivrance? Mes frères, en voici la raison, à laquelle je vous prie de donner toute votre attention. Nous sommes peu sensibles à cette délivrance comme en général à toutes celles dont notre vie est semée, parce que nous sommes peu sensibles à la grande délivrance dont nous avons été les objets en Jésus-Christ.

Et ici, mes frères, pourquoi ne verrions-nous pas dans l'histoire du paralytique de Béthesda, l'histoire de tout le genre humain?

Nous sommes tous par notre nature de pauvres paralytiques, incapables par nous-mêmes de faire un seul pas vers le bien suprême qui est Dieu. Ce Dieu, qui devrait être le centre de nos pensées, le tout de notre vie, ce Dieu n'est ni connu, ni honoré de nous comme Dieu. — Le monde, je veux dire les choses visibles et passagères, le monde a envahi ce cœur que l'Éternel avait créé pour l'adorer, et qui, comme un autel vivant, devrait sans cesse exhaler de l'encens devant lui. De vains titres, des distinctions frivoles, une domination éphémère, absorbent l'ambition des uns. Des plaisirs grossiers, l'amour de l'or remplissent le cœur des autres. Une vaine contemplation de la nature sans aucun rapport avec son Auteur fait l'unique occupation des derniers.

Détachés du centre de tout bien, nous voyons les principes de tout bien se dénaturer dans nos âmes; la règle des mœurs fléchit sous l'ascendant des passions; les idées mêmes se pervertissent; le désordre s'organise en quelque sorte dans la société et devient règle; entraînés par la folie, nous nous en allons en tourbillonnant au-devant de la mort, qui arrête brusquement ce mouvement impétueux et désordonné, et nous précipite rapidement aux pieds de notre Juge.

Quelle maladie, mes frères, je viens de décrire! et qu'elle est bien plus terrible que toutes les maladies qui nous amènent dans ces lieux! Profonde,

invétérée, universelle, méconnue, qui la guérira? qui saura seulement l'apprécier? qui redonnera à l'âme sa vraie tendance? qui la replacera dans ses vraies relations? qui rendra l'homme à Dieu? qui rendra Dieu à l'homme? Mes frères, tout cela est l'œuvre d'une bonté divine.

De même que l'ange venait troubler l'eau de Béthesda, l'Esprit de Christ vient troubler l'âme qu'il veut rendre à Dieu; car ce n'est qu'à travers le trouble, j'entends celui du remords et du repentir, que nous pouvons parvenir à la paix. Mais cela seul ne suffit point; quand l'homme a reconnu qu'il est pécheur, quand il a, pour ainsi dire, savouré toute sa misère, il n'en est que plus malheureux par les terreurs du jugement et par le sentiment de son incapacité pour le bien. C'est alors, ô Jésus-Christ! que tu viens au-devant de lui, comme tu viens au-devant du paralytique près de la fontaine de Béthesda; c'est alors que tu lui dis, que tu nous dis, que tu nous dis à tous : « Venez à moi, âmes malades, et je vous guérirai; *venez à moi, vous tous qui êtes travaillés et chargés, et je vous soulagerai* (1). Vous redoutez l'indignation de mon Père; mais je suis venu sur la terre pour vous rassembler devant le mal; j'ai souffert les outrages, les persécutions, la mort, pour avoir le droit de vous protéger

(1) Matthieu, XI, 28.

devant la justice divine. Vous êtes maintenant à moi; mon sang a payé votre rançon : recevez-moi par la foi, rendez-moi amour pour amour, invoquez le nom de Christ, et vous aurez part aux biens spirituels que je dispense à ceux qui m'appartiennent. Mon puissant Esprit vous détachera du monde, vous en fera mépriser les vanités, vous donnera la force d'en surmonter les tentations, vous apprendra à prier, à espérer, à aimer, vous entretiendra dans la pureté et dans la paix; en un mot, fera de vous de nouvelles créatures, dignes du Dieu dont vous portez l'image, dignes du ciel dont il vous fera les héritiers. »

Voilà les promesses du Sauveur, voilà aussi son œuvre. Voilà la grande délivrance dont je vous parlais. Avant de la connaître, on ne connaît pas véritablement Dieu, car on ne l'aime pas, et l'aimer c'est le connaître. On ne le voit pas partout dans la nature, on ne le sent pas partout dans la vie; on peut être l'objet des plus grandes délivrances de sa part, et y rester insensible et pas en échange lui consacrer son être. Mais quand on a connu cette grande délivrance consommée sur la croix, quand on a acquis la preuve du profond amour de Dieu, alors le cœur est subjugué, les yeux s'ouvrent, et ils se tournent en entier et sans effort vers ce Dieu *qui a tant aimé le monde que de donner son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais*

qu'il ait la vie éternelle. Alors toute la vie se remplit de Dieu, rien n'arrive qu'on ne le lui rapporte, rien ne se fait qu'on ne le lui soumette, aucun bien n'est goûté qu'on ne lui en rende grâce, et croyez-moi, mes frères, on ne vient point dans un lieu tel que celui-ci, on ne fait point usage de ces eaux salutaires sans un vif sentiment de confiance et de soumission, et l'on ne s'en retourne point soulagé ou guéri sans un vif sentiment de gratitude et d'amour. C'est ainsi qu'en toutes choses nous ne nous élevons à Dieu que par Christ.

Oh! comment as-tu pu venir dans ce monde, lumière immortelle des âmes, et être si peu connue, charité ineffable, et être si peu aimée, prince de la vie, et être si peu servi, tendre ami dont l'affection ne s'épuise point, bienfaiteur que notre ingratitude même émeut de compassion, intercesseur dont les prières plaident notre cause auprès de ton Père, *Parole de vie qui as habité parmi les hommes pleine de grâce et de vérité,* et qui as fait refleurir sur la terre déshonorée la piété, la vertu, et cette civilisation même dont nous avons pu te rendre grâce! Élève du fond de nos cœurs une voix de bénédiction jusqu'à toi, et fais que, touchés de reconnaissance pour le plus grand bienfait que l'humanité pût recevoir, nous te consacrions à jamais notre cœur et tout ce que nous sommes. Amen.

UNE PROMENADE

AUX ENVIRONS DE LOECHE.

Que vos discours soient toujours accompagnés de grâce.
Colossiens, IV, 6.

Une maladie grave et le conseil d'un habile médecin m'avaient engagé à me rendre aux bains de Loëche, dans le Valais. On sait tout ce qu'a d'effrayant et de pittoresque cette haute vallée où l'on arrive de tous côtés par des précipices, et dont l'accès difficile semble avoir été destiné à faire apprécier davantage aux malades le remède puissant caché dans cette solitude. Ma seule récréation, dans ce lieu sauvage, était la promenade ; je me donnais ce plaisir tous les matins après le bain, suivant que le temps le permettait, et je prenais de préférence le sentier qui, à travers de charmantes prairies, et sous l'ombre des mélèzes, conduit directement au pied de la Gemmi. Un jour, deux personnes, étrangères comme moi, m'avaient précédé dans ce lieu re-

marquable; et, les yeux tournés sur la montagne nue, dont les rayons du soleil naissant faisaient ressortir toutes les aspérités, elles semblaient chercher ces sentiers que ma faible vue n'a pu y découvrir, et qui offrent le seul moyen de communication directe entre ce pays et le canton de Berne. L'une de ces personnes était une femme d'un âge assez avancé, l'autre était une jeune fille; toutes les deux semblaient appartenir à la classe aisée des campagnes, et leur accent me les fit reconnaître pour des compatriotes.

— Eh bien, Jenny, dit la plus âgée, te serais-tu fait une idée de pareilles montagnes, et aurais-tu cru qu'on pût arriver de l'autre côté de ce rocher?

— Mon Dieu, non, dit la jeune fille, je ne l'aurais jamais imaginé; et c'est tout au plus si je peux le croire encore.

— Dans un moment tu n'auras plus de doute; voici des voyageurs qui sortent du village, probablement après avoir fini leur cure; ils sont sur des mulets, et viennent de notre côté : sûrement c'est pour passer la Gemmi. Aurais-tu envie d'être de la partie, pour voir?

— Ma foi non, ils se passeront de moi; je ne suis pas si folle que d'y aller; la tête me tournerait, et dans un moment vous me reverriez près de vous, mais dans un bel état. Mais tenez, ne voilà-t-il pas un petit garçon qui monte avec eux? Au nom de

Dieu, est-ce qu'ils comptent l'emmener par là-haut? Il est trop petit.

— Tout petit qu'il est, il paraît qu'il a plus de courage que toi, et que la tête ne lui tourne pas si facilement.

— Cela se peut, et tant mieux pour lui; peut-être qu'il est né dans une contrée toute semblable. Juste ciel! quel pays! retournons dans le nôtre, aussitôt que nous pourrons.

J'étais auprès des deux étrangères, et je m'étais arrêté comme elles. Nous nous rangeâmes pour laisser passer la petite caravane. Quand elle eut passé, nous la suivîmes lentement; et la jeune fille, qui me connaissait pour m'avoir rencontré au bain, m'adressa la parole :

— Ma tante n'est pas du tout effrayée de cette Gemmi; elle y grimperait sans crainte, malgré son âge et son embonpoint. Ne croyez-vous pourtant pas, Monsieur, que ce passage est dangereux?

— Mademoiselle, lui dis-je, Dieu m'est témoin que j'aimerais tout autant prendre un autre chemin; mais puisqu'il n'y a que celui-là, et que tout le monde y passe, j'y passerais aussi sans crainte.

La jeune fille sourit :

— Oh! dit-elle, il n'y a pas besoin que vous invoquiez le témoignage de Dieu; je vous crois sans cela. Mais vous conviendrez qu'une femme n'est pas obligée d'avoir autant de courage qu'un homme.

— La peur est plus excusable chez une femme; mais toutes n'ont pas peur; et, aussi vrai que je me confie à la Parole divine, je vous déclare qu'il en a déjà passé des milliers.

La jeune fille me regarda d'un air étonné et mécontent :

— Vous avez là un drôle de langage, Monsieur; et je ne sais trop que penser de vous. Parlez-vous toujours ainsi ?

— Non, je ne parle point toujours ainsi. Je ne fais qu'imiter en ce moment une personne de ma connaissance.

— Eh bien ! cette personne a tort, grand tort; c'est une profanation que de mêler ainsi les choses saintes aux discours les plus frivoles. J'ai peu d'éducation, vous pouvez bien le voir à mon langage; mais il n'y a pas besoin d'éducation pour sentir cela; cette personne vous donne un très mauvais exemple. Si je la connaissais, je le lui dirais.

— En ce cas, dites-le-vous à vous-même, car c'est de vous que je parle.

— De moi ?

— De vous. N'avez-vous pas tout à l'heure, en causant avec Madame, employé les mêmes expressions dont vous me blâmez de m'être servi ? Que faites-vous en disant *mon Dieu*, sinon prendre Dieu à témoin de la vérité de ce que vous dites ? Si cette exclamation ne signifie pas cela, elle ne signifie rien.

Quand vous dites *ma foi* ou *sur ma foi*, vous en appelez aux espérances de votre foi chrétienne, à la certitude des promesses de votre Dieu. Quand vous vous écriez : *juste ciel!* vous implorez la justice du Dieu qui règne dans le ciel, apparemment à l'occasion de quelque action qui blesse la justice. C'est très bien si le sujet est important et grave, très bien encore si vous élevez votre pensée à Dieu en proférant son nom ; mais s'il n'en est pas ainsi, vous avez *pris ce nom en vain*, ce qui est expressément défendu par la loi divine. Tout cela n'est-il pas vrai ?

— Mais, oui, en effet... il semble bien... Mais, Monsieur, en disant ces mots, je n'ai pourtant aucune intention d'offenser Dieu. Ces paroles échappent sans qu'on pense à ce qu'elles signifient ; on dit *mon Dieu* comme on dit *sans doute*, *certainement*.

— Eh ! voilà précisément le mal : c'est que le nom de Dieu vienne sur nos lèvres sans que sa pensée soit dans notre cœur ; c'est que ce nom ne nous saisisse d'aucune vénération ; c'est qu'il puisse ainsi passer sans être aperçu. Certes, il serait beau d'entendre souvent le nom de Dieu sortir de la bouche des hommes, si en même temps leur cœur était plein de Dieu. Eh ! de quoi parlent plus volontiers les âmes pieuses ? et quel autre sujet d'entretien ont les élus dans le ciel ? Mais, chose bien étonnante ! on peut assurer que ceux de la bouche desquels sort le plus fréquemment le nom de Dieu, sont communé-

ment ceux qui pensent le moins à ce grand Être. Je ne dis pas cela pour vous, Mademoiselle, mais...

— Oh! Monsieur, vous pouvez bien le dire pour moi; je sens trop que cela me regarde aussi. Mais que vous dirai-je? tout le monde parle ainsi; j'ai suivi l'exemple.

— Oui, presque tout le monde parle ainsi, parce que presque tout le monde vit dans l'ignorance de Dieu; parce que cet Évangile, donné pour apprendre à le connaître et à l'aimer, n'est une règle invariable que pour un petit nombre de personnes. Mais écoutez parler ces personnes-là, dont l'Évangile a fait de nouvelles créatures; les entendrez-vous proférer à tout propos le nom sacré du Dieu qui règne dans leur âme? Quand ce mot Dieu sort de leur bouche, il sort aussi de leur cœur.

— Mais n'est-ce pas un bon signe qu'on fasse revenir si souvent le nom de Dieu dans la conversation? S'il n'était pas aimé dans le monde, son nom n'y serait pas si souvent répété.

Il y a eu des temps où la religion était plus répandue, plus généralement respectée que dans le nôtre. C'est alors que la pensée de Dieu présidait à tous les actes importants de la vie, et se mêlait saintement à tout; on ne formait pas une entreprise sans l'invoquer; on n'obtenait pas un succès sans lui rendre grâces; rien ne commençait ni ne finissait bien s'il ne commençait sous ses auspices et ne finissait

par sa louange. C'est alors que prit naissance cette forme aimable de salutation, *Adieu* (1), que nous avons gardée. C'est alors que les médecins les plus illustres terminaient ainsi leurs ordonnances : *Ainsi je te traite, Dieu te guérisse* (2). Les mœurs ont changé; on rougirait aujourd'hui de la pieuse simplicité de nos pères; mais on a conservé par habitude des formules de langage qu'ils employaient par sentiment; le nom de Dieu figure encore en tête de la moitié des phrases de la conversation d'un homme bien élevé (3). Vingt fois, au théâtre, dans la farce la plus indécente, on entendra ce nom sortir de la bouche d'un pauvre comédien, qui n'a peut-être jamais eu le bonheur d'élever sa pensée jusqu'à ce grand Être dont on lui fait prostituer le nom. Voulez-vous voir ce que c'est que la force de l'habitude? Vous auriez honte de dire le mot *pardieu*, que j'ai honte moi-même de répéter; mais au fond vous faites la même chose en disant *mon Dieu*.

— Est-ce un grand péché de prendre le nom de Dieu en vain?

— Jugez-en vous-même. Les deux tables de la loi ne renferment que dix articles, qui sont capitaux; et vous y voyez figurer la défense de prendre le

(1) *Je vous recommande à Dieu.*

(2) Notamment le célèbre *Ambroise Paré.*

(3) *Newton,* un des plus grands génies dont s'honorent les sciences, ne prononçait jamais le nom de Dieu sans se découvrir et se livrer pendant un instant à un profond recueillement.

nom de Dieu en vain. Croyez-vous que l'Évangile ait changé quelque chose à cette loi? Au contraire, il l'a fortifiée.

— Comment cela?

— L'Évangile nous a donné de Dieu des idées bien plus parfaites que n'en avaient les Hébreux. L'Évangile nous a dévoilé tout le caractère de notre Père céleste. Moïse l'avait montré au peuple d'Israël sous les traits d'un législateur et d'un juge. L'Évangile a fait plus : il nous l'a fait connaître comme le plus tendre des pères, un Père qui pardonne, qui vient au-devant de ses enfants pour leur offrir la réconciliation, un Père qui se détermine au plus grand sacrifice pour ramener à lui sa famille coupable. Par l'Évangile nous sommes pleinement assurés que *Dieu est amour*. En nous donnant son Fils, il nous a donné toutes choses par-dessus; et si nous acceptons ses offres généreuses, nous avons devant nous une éternité de paix et de bonheur. Ce qu'il a fait pour l'homme, l'homme n'aurait pu le concevoir, l'homme n'était pas même en état de le désirer. Avons-nous donc moins de raisons de l'honorer que n'en avaient les Juifs? et sommes-nous moins coupables de profaner son nom? Ce serait commettre un grand péché, ou, si vous voulez, donner une grande preuve de l'empire du péché.

— Je ne comprends pas bien ceci.

— Toutes les actions défendues dans la sainte

Écriture sont des péchés, mais on peut dire que tous ces péchés ne sont que le signe, la manifestation du grand péché, de celui qui les a tous produits et qui les renferme tous. Ce péché, commis dès le commencement du genre humain, et perpétué d'âge en âge, c'est d'avoir enlevé à Dieu notre cœur qui lui appartenait, c'est de n'avoir plus voulu être ses enfants, de l'avoir renié pour notre Père. Ce péché, dans nos jours, c'est de tenir pour profane le sang de la nouvelle alliance, de refuser de connaître Jésus-Christ, et par conséquent de connaître Dieu, puisque c'est en Jésus-Christ seul qu'on peut véritablement connaître Dieu. Celui qui vit hors de ces relations si douces que l'Évangile nous a mis à même de former, celui-là ne saurait attacher au nom du Dieu saint et bon les idées respectueuses et tendres qu'y attache le vrai chrétien; il n'est pas étonnant qu'il abuse de ce nom, et qu'il le prodigue sans réserve en de vains discours. — Ce que j'ai donc à vous recommander, et ce que nous devons tous nous prescrire à nous-mêmes, ce n'est pas tant de ne point prendre le nom de Dieu en vain, que d'apprendre à connaître et à aimer ce Père et ce Maître adorable : et nous ne pouvons l'apprendre que de lui-même dans l'Évangile de son Fils.

HERMAS ET ONÉSIME.

Dialogue sur Luc, IX, 43-56.

HERMAS (*lisant*). En vérité, c'est trop fort !

ONÉSIME (*qui écrit, s'interrompt pour dire*) : Qu'est-ce qui est trop fort ?

HERMAS. La stupidité de ces hommes-là.

ONÉSIME. De quels hommes voulez-vous parler ?

HERMAS. Je suis fâché de vous le dire : ce sont les apôtres.

ONÉSIME. Les apôtres ! non pas après la Pentecôte, j'espère.

HERMAS. Non ; mais quand ce serait avant ?

ONÉSIME. Si c'était avant, c'est-à-dire avant que le rayon de l'Esprit de Dieu fût descendu dans la nuit, ou, si vous l'aimez mieux, dans le demi-jour de leur âme, je passerais condamnation sur leur stupidité, me rappelant ces paroles de saint Paul : *Quand j'étais enfant, je parlais en enfant, je jugeais en enfant, je pensais en enfant.*

HERMAS. Mais ce n'est pas de l'enfance, c'est de la stupidité, vous dis-je; et je ne connais pas un homme du monde, pas un incrédule, qui ne parlât et ne jugeât mieux. Pensez à l'endroit que je viens de lire : c'est Luc IX, 43—56.

ONÉSIME. Oh! que vous voilà bien, concordance vivante! Je ne suis pas si habile, et j'avoue à ma honte que rarement les chiffres d'un chapitre et d'un verset m'en rappellent aussitôt le contenu. Vous épargnerez du temps en me lisant l'endroit.

HERMAS. Eh bien, écoutez :

« Et comme ils étaient tous dans l'admiration de tout ce que Jésus faisait, il dit à ses disciples : Pour vous, écoutez bien ces paroles; le Fils de l'homme doit être livré entre les mains des hommes. Mais ils n'entendaient point cette parole; elle était si obscure pour eux qu'ils n'y comprenaient rien, et ils craignaient de l'interroger sur ce sujet.

« Et il survint une dispute parmi eux, lequel d'entre eux serait le plus grand. Mais Jésus, voyant les pensées de leur cœur, prit un petit enfant et le mit auprès de lui, et il leur dit : Quiconque recevra ce petit enfant en mon nom, me reçoit; et quiconque me recevra, reçoit celui qui m'a envoyé. Car celui qui est le plus petit parmi vous tous, c'est celui-là qui sera grand.

« Et Jean, prenant la parole, dit : Maître, nous avons vu quelqu'un qui chassait les démons en ton

nom; et nous l'en avons empêché, parce qu'il ne te suit point avec nous.—Et Jésus lui dit : Ne l'empêchez pas; car celui qui n'est pas contre nous est pour nous.

« Or, comme le temps auquel il devait être enlevé *du monde* approchait, il se mit en chemin, résolu d'aller à Jérusalem. Et il envoya devant lui des messagers, qui, étant partis, entrèrent dans une bourgade des Samaritains, pour lui préparer un *logement*. Mais *les Samaritains* ne le reçurent pas, parce qu'il paraissait aller à Jérusalem. Et Jacques et Jean, ses disciples, voyant cela, lui dirent : Seigneur, veux-tu que nous disions que le feu du ciel descende sur eux et les consume, comme Élie le fit?—Mais Jésus, se tournant vers eux, les censura et leur dit : Vous ne savez de quel esprit vous êtes *animés*. Car le Fils de l'homme est venu, non pour faire périr les hommes, mais pour les sauver. Et ils allèrent dans une autre bourgade. »

N'y a-t-il pas de quoi confondre?

ONÉSIME. Je ne suis pas confondu; je suis confus seulement... et pour mon propre compte.

HERMAS. Quoi! vous jugeriez-vous capable de donner à gauche sur tant de points à la fois, et sur des points si graves! Il y aurait là, vraiment, plus que de l'humilité!

ONÉSIME. Il n'y aurait là que de la réflexion et de la bonne foi; et, je vous connais bien, cher

ami, vous ne tarderez pas à parler comme moi. Pour le moment, vous me paraissez dans l'erreur, non sur un seul point, mais sur deux à la fois.

HERMAS. Eh bien, soit : redressez-moi ; je ne demande pas mieux.

ONÉSIME. Je le sais bien ; et je me recommande pour la revanche : vous ne tarderez guère. Pour en venir au fait, il me semble voir dans votre étonnement au sujet du passage en question, que vous ne savez pas jusqu'où va l'aveuglement de l'homme naturel, ni quel peut être, dans bien des cas, celui d'un chrétien sincère. Vous prétendez marquer la limite des égarements du premier ; la sagesse ou la puissance spirituelle du second vous paraît sans bornes. Et je dis, moi, que le premier est plus stupide, et le second moins infaillible, que vous ne le supposez.

HERMAS. Ne disputons pas sur le premier point : je vous l'accorde. Dieu est la lumière des esprits ; quiconque ne marche pas avec lui marche dans les ténèbres ; toutes les chutes sont possibles sur une route qu'aucun rayon n'éclaire ; et c'est une pure grâce de Dieu que tous ne roulent pas dans l'abîme. Il y a longtemps que, dans ce genre, je ne m'étonne de rien. Rien ne m'étonne surtout en fait de grossièreté morale de la part d'un Juif contemporain de notre Seigneur. Pharisiens et sadducéens, scribes et docteurs, tous ne semblent faire usage de leur

esprit (et certes, ils n'en manquaient pas) que pour montrer mieux, pour mieux faire éclater leur folie. Mais pensez qu'il s'agit ici des apôtres de Jésus-Christ, des témoins ordinaires de sa sagesse, des auditeurs assidus de ses enseignements, de ceux à qui lui-même avait dit : *Avec les autres, je parle par similitudes, parce qu'il* VOUS *est donné de connaître les mystères du royaume des cieux, et que cela ne* LEUR *est point donné.* Comment accordez-vous avec cette éclatante distinction, avec cet éminent privilége, des pensées aussi basses, des sentiments aussi durs que ceux auxquels ils donnent essor, comme à l'envi, dans l'endroit singulier qui m'a fait, tout à l'heure, me récrier? Peut-on enfermer dans un moindre espace plus d'erreurs, et des erreurs plus graves? Peut-on, sur plus de points à la fois, et sur des points plus importants, donner un démenti plus direct à la doctrine et à l'esprit de l'Évangile? Si peu de souci de leur Maître et de la vérité, tant de préoccupation d'eux-mêmes, tant d'intolérance, tranchons le mot, tant de fanatisme allié avec tant d'indifférence! Qui pourrait, à cette vue, n'être pas surpris, affligé et scandalisé! Qu'avaient donc appris les disciples à l'école de leur Maître? Que leur était-il revenu d'un privilége sans égal, que tout chrétien leur envie? et à quoi bon Jésus-Christ a-t-il voulu, pendant les jours de son ministère, être sans cesse accompagné de ces hommes qui sem-

blent avoir eu des yeux pour ne point voir, des oreilles pour ne point entendre, et une bouche pour contrister leur Seigneur par des paroles sans sagesse? Je ne m'étonne pas qu'à leur sujet il s'écrie une fois : *Jusqu'à quand serai-je avec vous, et vous supporterai-je* (1)? mais je m'étonne d'autant plus qu'il les ait supportés si longtemps.

ONÉSIME. A votre tour, cher ami, vous êtes véhément et dur. Je crois pourtant que je pourrais vous laisser le soin de répondre à vos propres objections. En y réfléchissant, vous ne tarderiez pas à vous dire que Jésus a eu sans doute, pour supporter ses disciples et pour les garder auprès de lui, de bonnes raisons qu'après tout vous n'avez pas besoin de connaître; vous vous diriez que, destinés à continuer sur la terre les enseignements de leur Maître, ce n'était pas peu de chose pour les apôtres que de les avoir entendus; que ces enseignements, enfouis pour ainsi dire dans leur mémoire, et morts en apparence, comme la semence dans le sol pendant les mois de l'hiver, devaient, au soleil du printemps (divin printemps de la grâce!) sortir de terre, et manifester alors leur vie longtemps cachée; que, vivifié, sanctifié par l'Esprit, le souvenir d'avoir vécu avec Jésus-Christ et d'avoir entendu sa voix remplirait leurs âmes d'une douce et bienfaisante chaleur et serait

(1) Luc, IX, 41.

pour tous un précieux héritage; que la vie de Jésus-Christ, comme sa résurrection, demandait des témoins, ses paroles un écho, son caractère une empreinte exacte et vivante, et que les souvenirs des compagnons du Fils de l'homme sont, à cet égard, la richesse de l'Église; enfin vous vous diriez qu'il n'est point sûr qu'ils n'eussent rien appris; que des erreurs graves ne sont pas absolument incompatibles avec de grandes lumières; que le jour augmente par degrés dans l'horizon de l'âme comme dans l'horizon terrestre; qu'ils avaient appris, pour le moins, à se confier en leur Maître; qu'ils l'aimaient, sinon de cette affection spirituelle qui renouvelle entièrement le cœur, mais d'une affection cordiale et sincère; qu'à les comparer eux-mêmes avec eux-mêmes à deux époques différentes, on peut sans doute être frappé de leur ignorance et de la dureté de leur cœur avant la résurrection de leur Maître et l'effusion du Saint-Esprit, mais qu'il est plus juste de les comparer avec ceux de leurs compatriotes qui repoussaient ou méconnaissaient Jésus-Christ; et que cette comparaison peut faire ressortir le côté lumineux d'un caractère dont vous ne considérez pour le moment que le côté sombre. Vous vous diriez, je crois, tout cela; mais je vous en tiens quitte; j'abandonne ces pauvres disciples à votre mauvaise humeur du moment; je renonce à les excuser; je veux moi-même les voir tels que vous les voyez; je dis plus, je suis

bien aise qu'ils se soient trahis, que leurs misères se montrent à nu dans le récit qu'ils nous en ont eux-mêmes laissé ; enfin, que l'homme naturel paraisse en eux dans toute sa crudité.

HERMAS. Expliquez-vous mieux.

ONÉSIME. Je m'explique. Il nous est très bon d'apprendre, par cet exemple, combien il y avait loin de la façon de penser et de sentir communément répandue autour de Jésus-Christ, à l'esprit et à la pensée de ce divin docteur, et quelle puissance il a exercée sur le cœur de ses disciples, puisque c'est d'eux que nous avons reçu les enseignements et les exemples les plus propres, après ceux de Jésus-Christ, à nous faire juger sévèrement la conduite et les discours de ces mêmes disciples avant le renouvellement de leur intelligence par la vertu de l'Esprit divin ; jusqu'alors, ayons le courage de le dire, ils appartenaient à la *race incrédule et perverse* (1) ; ils en conservaient les maximes ; ils en parlaient le langage ; Jésus-Christ ne devait les *attirer*, comme il ne devait rassembler son Église qu'après qu'il aurait été *élevé* (2), c'est-à-dire attaché au bois maudit ; la plénitude de sa puissance spirituelle, envers eux comme envers le reste du monde, ne devait se déployer qu'alors ; et ce n'était (car il en est du Seigneur comme de ses serviteurs), ce n'était qu'en devenant faible qu'il pouvait devenir fort (3). Le langage, les

(1) Luc, IX, 41. — (2) Luc. XII, 32. — (3) 2 Corinthiens, XII, 10.

sentiments des disciples ne doivent donc point vous étonner ; et vous devez être bien aise que l'empreinte de ce qu'ils étaient avant la Pentecôte nous ait été si loyalement transmise et si exactement conservée. Recevez-en de l'édification au lieu d'en prendre du scandale ; et servez-vous de l'histoire que vous venez de lire comme d'un miroir pour vous y regarder.

HERMAS. J'avoue que je ne vous entends plus. Je ne saurais, quel que je puisse être, voir ma face dans ce miroir, et nul chrétien n'y peut voir la sienne. Les principes par lesquels nous condamnons les disciples de Jésus-Christ sont les éléments mêmes, l'*a b c* du christianisme, et l'on n'est pas chrétien au plus faible degré quand on peut penser et sentir comme nous les voyons penser et sentir en cette occasion.

ONÉSIME. Cher ami, vous vous laissez trop préoccuper par des formes, et vous tenez trop peu de compte de la différence des temps. Les disciples sont rudes et naïfs ; rien ne les avertit de dissimuler et de se contenir ; ne sachant pas ce que nous savons, ils ne sont pas sur leurs gardes ; nous y sommes, nous ; nous savons très bien ce qu'on peut dire et ce qu'il faut taire : aujourd'hui l'homme naturel se déguise de manière à en imposer, non-seulement aux autres, mais tout d'abord à soi-même ; mais il faut voir le fond à travers la forme ; l'Évangile lui-même nous met en état de reconnaître le vieil homme sous les livrées de l'homme nouveau, et alors ces

énergiques manifestations de la nature corrompue qui nous frappent dans la personne des disciples, deviennent pour nous autant de révélations de notre propre état. Nous pouvons, à l'instant même, en faire l'épreuve. Chargez-vous, à l'aide du passage qui vous a offusqué, de peindre les disciples tels que vous les voyez ; et laissez-moi le soin de chercher les pendants.

HERMAS. Où prétendez-vous les chercher ?

ONÉSIME. Quand vous m'aurez entendu, vous le direz vous-même.

HERMAS. La tâche que vous m'abandonnez n'est que trop facile ; mais elle est peu agréable.

ONÉSIME. Celle que je me réserve l'est moins encore. Au reste, vous en jugerez. Commencez par vous acquitter de la vôtre : vous avez accusé, il vous reste à prouver.

HERMAS. Je le ferai, mais avec douleur. Je n'aime point à trouver en défaut ces grands hommes... Vous souriez ? Eh bien ! oui, ces grands hommes ; grands tout au moins par la mission qu'ils ont remplie, plus grands par leur sainteté. Ils ne sont, pour le moment, ni grands ni saints, il faut que j'en convienne. Ils sont même désespérément vulgaires. D'où arrivent-ils ? Du Tabor. Ils viennent d'être témoins de la gloire de leur Maître. La porte du ciel leur a été, pour ainsi dire, ouverte. Le passé, le présent, l'avenir se sont donné rendez-vous, à leurs

yeux, sur la sainte montagne. Tous les temps confondus en un seul, et la voix de Dieu retentissant dans la lumière, leur ont donné un avant-goût de l'éternité. Au bas de la montagne, la misère de leur propre nature ne s'est manifestée à leurs yeux, dans la personne d'un malheureux enfant, que pour faire éclater la puissance et la bonté du Fils de l'homme. La multitude, par ses acclamations, leur donne l'exemple de la foi et le signal de l'adoration. Cet exemple, voyez comme ils le suivent; ce signal, voyez comme ils le comprennent!

Jésus-Christ, qui ne veut pas qu'ils prennent le change sur la valeur de son triomphe momentané, leur dit : *Entendez-vous ces discours?* Ils sont remplis d'admiration et de respect pour moi; et ceux qui les prononcent semblent m'être acquis pour jamais. Cela n'empêche pas que *le Fils de l'homme ne doive être livré entre les mains des hommes.* De quels hommes? De ceux-ci peut-être; tant l'empire qu'un miracle vient de me donner sur eux est mal assuré. Et savez-vous ce que c'est que de tomber entre les mains des hommes? David se soumettait à tous les fléaux qui viennent de Dieu immédiatement, pourvu, disait-il, *qu'il ne tombât point entre les mains des hommes* (1). S'il *est terrible de tomber entre les mains du Dieu vivant* (2), c'est à l'heure de la dernière et définitive

(1) 2 Samuel, XXIV, 14. — (2) Hébreux, X, 31.

rétribution, alors que les simples *châtiments* de cette vie font place aux *punitions* de l'autre, (car, de ce côté de la tombe, le Seigneur *châtie*, et c'est de l'autre qu'il *punit*). Mais, ici-bas, c'est entre les mains de l'homme qu'il est terrible de tomber. Or, tel est le destin réservé au Fils de l'homme. Infailliblement il sera livré aux hommes ; *il faut* qu'il le soit ; et de même que personne ne peut ravir de sa main ceux qu'il aime (1), personne aussi (Dieu l'a permis) ne peut ravir le Fils de l'homme de la main de ceux qui le haïssent.

Ces disciples ne comprennent rien à cela, et je ne leur en veux pas ; mais...

ONÉSIME. Permettez-moi de vous interrompre pour vous dire que vous avez raison sans doute de ne leur en point vouloir ; mais que, leur pardonnant ceci, il faut leur pardonner tout le reste ; car tout le reste vient de là, ou s'explique par là. Cette erreur retranchée emporterait toutes les autres ; cette vérité acceptée et comprise leur eût fait accepter et comprendre toutes celles qu'ils méconnaissent. Qui ne croit qu'à Jésus glorieux, ne sait rien ; qui croit à Jésus humilié, à Jésus anéanti, sait tout. Il en est ainsi aujourd'hui, et vous en convenez : il n'en était pas autrement alors. Cela soit dit en passant. Pardonnez-moi cette interruption, et veuillez poursuivre.

(1) Jean, X, 28.

Hermas. J'y suis engagé. Au reste, je recueille avec soin votre observation. Voyez, de votre côté, si cette observation peut rendre compte de ce qui suit, et si les disciples avaient besoin d'être éclairés sur le mystère de la croix pour éviter les chutes déplorables que tout à l'heure nous leur verrons faire.

Je disais donc que je ne leur en voulais pas d'avoir vainement cherché à comprendre cette première parole de Jésus-Christ; mais ils pouvaient l'interroger, et ils s'en gardent. C'est que si l'idée de Jésus-Christ traité en criminel surpasse leur intelligence et trouve leur foi en défaut, une chose du moins ressort bien clairement pour eux des paroles de Jésus-Christ : au lieu du maître puissant et glorieux que les transports de la multitude leur avaient fait espérer, il faut qu'ils s'accommodent d'un maître persécuté et méprisé. Ils voudraient en douter; ils ont peur d'arrêter leur esprit sur cette idée; ils se réservent peut-être intérieurement de croire qu'ils ont mal entendu; et c'est pour cela qu'ils n'interrogent pas.

Onésime. Vous êtes sévère. Un autre dirait peut-être que c'est l'affection qui ferme la bouche des disciples, et que, s'ils ne questionnent pas Jésus-Christ, c'est qu'ils craignent de voir en face les souffrances et la mort de Celui qu'ils aiment.

Hermas. Oh! qu'ils sont bien préoccupés d'autre chose! Ils se mettent à disputer entre eux. Et sur

quoi donc peuvent-ils disputer dans un pareil moment? Personne, s'ils ne nous l'avaient appris eux-mêmes (et croyez que nul n'admire plus que moi une aussi noble candeur), personne, dis-je, ne l'imaginerait. Il s'agit de savoir lequel d'entre eux est le plus grand! Le moment, certes, est bien choisi! La question est à sa place au pied de ce Tabor encore illuminé de la gloire de Jésus! Le sujet en est intéressant au moment où Jésus vient d'annoncer le mystère de sa passion! Disputer à qui sera le plus grand! Que ne disputez-vous à qui sera le plus petit? Voilà ce qui vous sied; voilà ce qui convient à l'heure présente! Donnez-vous le loisir d'approfondir votre néant : vous n'aurez pas fini de sitôt.

ONÉSIME. Quant à nous, mon cher ami, nous trouverons mieux notre compte à approfondir, autant que nous en sommes capables, la sagesse du Maître que la petitesse des disciples. N'oublions pas que le but principal de ce récit est de faire éclater, à l'occasion de leur aveuglement et, si vous voulez, de leur dureté de cœur, l'équité, la bonté, l'incorruptible justice, la divine prudence de Jésus-Christ, toutes ces vertus, en un mot, qui, chez lui, sont autant de perfections. Qu'il est doux de s'arrêter à la leçon qu'il leur donne! qu'on se met volontiers à la place de ce petit enfant qu'il leur présente comme l'image et le modèle du véritable adorateur! et qu'on s'empare avec empressement (par l'*esprit* du moins,

car la chair n'est pas si prompte (1), de ce titre de *petit*, qui a toutes les préférences de notre humble Roi, et de cette dernière place, qui, la dernière en effet au jugement des hommes, est la première dans son cœur !

HERMAS. Rendez-moi la justice, cher ami, d'être bien persuadé que, sur ce sujet-là, je pense et je sens comme vous ; mais, à votre tour, n'oubliez pas de quoi, pour le moment, il s'agit entre nous. La tâche que je remplis, vous me l'avez imposée. J'ai à faire le procès aux disciples ; c'est mon sujet ; j'en aimerais mieux un autre, mais chaque chose a son temps.

ONÉSIME. Eh bien ! soit ; continuez : je vous écoute.

HERMAS. Nous avons vu l'orgueil des disciples, nous allons voir leur intolérance. Ils ont rencontré un homme qui chasse les démons, c'est-à-dire probablement qui guérit les maladies, au nom de Jésus-Christ. L'évangéliste ne dit pas que cet homme essayait de chasser les démons, mais qu'il les chassait en effet. Qui ne se serait réjoui de voir des malheureux délivrés de leurs maux ! Les disciples, tout seuls probablement, ne s'en réjouissent pas. Est-ce, peut-être, que ces guérisons s'opèrent par de mauvais moyens, par la puissance et au nom du prince des ténèbres ? car enfin, rien n'empêche que le dé-

(1) Matthieu, XXVI, 41.

mon n'exerce quelquefois un pouvoir bienfaisant, et qu'il ne séduise les âmes par l'appât d'un bien temporel : il a fait en tout temps des merveilles dans ce genre ; il en fait encore, et plus que nous ne pensons ; mais non, cette œuvre d'humanité s'accomplit au nom du Seigneur Jésus, et l'effet suivant la promesse ne permet pas de douter que Dieu n'ait pour agréable le ministère tout spontané de cet inconnu. Cette circonstance importante, l'invocation du nom de Jésus, nous la connaissons par les disciples eux-mêmes, qui la rapportent naïvement à leur Maître. Tout les obligeait donc à se réjouir, avec surprise, de voir qu'une telle puissance eût été donnée aux hommes et fût attachée à l'invocation du nom de Jésus. Loin de là, ils s'opposent à ces guérisons. Et sous quel prétexte? sous le plus frivole de tous : cet homme ne suit point Jésus avec eux, ou, pour mieux dire, cet homme n'est point des leurs. Il fait ce qu'eux seuls s'arrogent le droit de faire. Ah! disons mieux, entrons mieux dans leur secrète pensée : il fait ce qu'ils ne font pas. N'avez-vous pas vu, tout à l'heure, qu'au pied de la montagne, ils se sont trouvés impuissants, eux qui *suivent Jésus-Christ*, à guérir un démoniaque? Ils s'en souviennent, et ils voudraient réduire tout le monde à la même incapacité.

Onésime. Vous êtes un peu amer, et vous supposez peut-être plus de choses que vous n'en pouvez prou-

ver. Il faut être ménager des suppositions de cette nature; c'est là une règle générale du bénéfice de laquelle je ne vois pas pourquoi nous exclurions les apôtres. Mais enfin, de mon côté, je ne prétends pas les justifier. La réponse de Jésus-Christ renferme quelque sorte de blâme; tenons-nous-en, si vous le trouvez bon, aux termes de cette réponse.

HERMAS. Je puis vous abandonner beaucoup; je ne suis que trop riche. Que me direz-vous de ce qui suit? Des Samaritains fanatiques, mais pas plus que les disciples, cela ne se peut pas, ont refusé l'hospitalité à Jésus. C'est un grand tort, encore qu'ils ne connussent pas Jésus pour le Christ; mais du moins ils ne le repoussent pas du milieu d'eux à coups de pierres; nous ne voyons pas même qu'ils l'aient insulté. Vous ne devez pas vous étonner que j'insiste là-dessus. Ne faudrait-il pas qu'ils eussent fait tout cela, et pis encore, je ne dis pas pour justifier, c'est impossible, mais pour excuser l'horrible suggestion des disciples? Que font ceux-ci? Ils proposent à Jésus-Christ de faire descendre le feu du ciel sur les Samaritains et de les consumer. Jonas, cet homme de l'Ancien Testament, n'avait pas été, dans son cœur, plus rigoureux envers Ninive (1). Et les deux vieillards qu'un poëte païen fait figurer dans une de ses fables, se montrèrent plus miséri-

(1) Jonas, IV, 1.

cordieux envers cet « habitacle d'impies, » envers cette race perverse au milieu de laquelle ils avaient la douleur de vivre (1). Les disciples veulent une punition immédiate, éclatante, horrible : ni plus ni moins que le feu qui détruisit Sodome. Ce n'est pas tout : comme si la vengeance leur appartenait (2), ils prétendent eux-mêmes attirer sur la terre les foudres du ciel ; incapables tout à l'heure d'opérer un miracle de miséricorde, ce miracle de rigueur ne leur paraît pas au-dessus de leur foi : ils n'en eurent pas assez pour guérir, ils en ont assez pour détruire. Cette coupable espérance les élève à leurs propres yeux ; être l'instrument d'une justice impitoyable leur paraît une dignité ; et, confondant tous les temps et toutes les circonstances, ils osent prononcer le nom d'Élie, et s'assimiler à ce prophète que tout à l'heure ils ont vu dans la gloire du Tabor, avec Moïse et Jésus-Christ ! Que pensez-vous de tant de dureté, de fanatisme et d'orgueil ? Trouvez-vous qu'il y manque rien ?

ONÉSIME. Dieu me garde de défendre de pareils sentiments et une pareille demande ! Je vous prie seulement de prendre garde, ici comme dans tout ce qui précède, aux paroles et à la conduite du Maître : *Il les censura*, dit simplement l'évangéliste. Et com-

(1) *Philémon et Baucis.* Ovide a raconté cette histoire, le fabuliste La Fontaine l'a mise en vers français.
(2) Hébreux, X, 30. Romains, XII, 19.

ment? en quels termes? Voici toute la censure : *Vous ne savez de quel esprit vous êtes.* Parle-t-il de l'esprit dont il les voyait animés? Parle-t-il de l'esprit de son propre Évangile? Peu importe. Ce qui reste clair, c'est qu'il les traite d'ignorants. Ils l'étaient en effet. Ils ignoraient ce que l'homme oublie sans cesse, ce qu'après eux encore on a souvent méconnu, ce que l'un d'eux nous a lui-même enseigné, mais plus tard, que *la colère de l'homme n'accomplit pas la justice de Dieu* (1). Ils ne pénétraient point encore le caractère de la nouvelle économie, qui est celle de l'obéissance libre, et où l'homme marche par la foi et non par la vue : or, des châtiments immédiats appartiennent à l'économie de la vue et non point à celle de la foi. Jésus-Christ les *censure* au sujet de leur ignorance, parce que sans être précisément volontaire, elle n'était pas innocente. En même temps il établit une grande vérité, c'est que, sur cette terre, son règne n'est pas un règne de rigueur, non pas même, prenons-y garde, envers ceux qui refusent de le recevoir et qui s'opposent à lui. *Le Fils de l'homme*, dit-il, *n'est point venu pour faire périr les hommes : il est venu pour les sauver.* Dans l'endroit où cette déclaration se trouve, et à considérer ce qui l'amène, elle renferme évidemment la condamnation de toute rigueur temporelle exercée au nom de

(1) Jacques, I, 20.

Jésus-Christ et dans l'intérêt de sa doctrine. Jésus-Christ n'inflige aucune peine aux Samaritains, ni celle qu'imaginait le zèle amer des disciples, ni aucune autre, si légère qu'elle soit ; et vous verrez dans ce même chapitre (1) que tout ce qu'il enjoint à ses apôtres, alors qu'une ville ou qu'une maison aura refusé de les entendre, c'est de secouer la poussière de leurs pieds en témoignage contre cette maison ou contre cette ville. Elles se puniront elles-mêmes : *Votre paix,* dit plus loin Jésus à ses apôtres, *votre paix reposera sur tout enfant de paix,* c'est-à-dire sur quiconque vous recevra ; *sinon, elle retournera à vous* (2). Si les disciples, en appelant des rigueurs sur les Samaritains, commirent une faute, ce que je reconnais avec vous sans marchandement, et ce que je ne veux point excuser, convenez que c'est bien le cas de répéter avec ce grand docteur du quatrième siècle (3) : « Heureuse faute ! » Elle nous a valu, de la part de Jésus-Christ, la leçon la plus nécessaire et la plus claire tout à la fois. Toute violence, toute contrainte, toute menace même, dont l'intérêt de la cause chrétienne serait le motif ou le prétexte, est désormais condamnée, et l'Église de Jésus-Christ ne saurait persécuter sans désobéir à son époux. — Voilà, de nouveau, une bien longue interruption, pardonnez-moi, je vous prie.

(1) Jacques, V, 5. — (2) Luc, X, 6.
(3) Augustin, évêque d'Hippone, en Afrique.

HERMAS. Vous ne m'avez pas interrompu ; j'avais fini : vous avez la parole. Souvenez-vous maintenant de ce que vous m'avez promis.

ONÉSIME. Je m'en souviens. — Tout ce que nous rapporte le texte, tout ce qu'il nous montre à la distance de dix-huit siècles et de mille lieues, je l'ai vu de mes yeux, je le vois tous les jours. Le fond est tout pareil, la forme seule n'est pas la même.

Vous m'avez montré les apôtres tout interdits lorsqu'ils apprennent, de la bouche même du Fils de l'homme, quel traitement lui est réservé, et vous avez, avec raison, insisté sur ce trait : *Ils craignaient de l'interroger*. Nul, aujourd'hui, n'a plus rien à apprendre sur les terribles conditions de la venue en chair de Jésus-Christ : il y a longtemps qu'à cet égard *tout est consommé*. Mais ce qui ne l'est pas, c'est la passion de l'Église, qui est le corps de Christ. Elle aussi, d'époque en époque, est livrée entre les mains des hommes. Christ l'avait prédit, et nous le voyons. Mais tel qui connaît cette prophétie, tel qui convient que le serviteur n'est pas plus que le maître et que le bois sec ne peut s'attendre à échapper au feu qui a consumé le bois vert (1), s'étonne néanmoins à chaque nouvel accomplissement de la prophétie, comme si Christ avait pu se tromper, comme si l'Évangile avait cessé d'être l'Évangile, comme

(1) Luc, XXIII, 31.

si l'homme n'était plus l'homme ! Il ne s'étonne pas seulement des persécutions sanglantes, ou des outrages excessifs, ou des mauvais traitements qui atteignent l'Église entière; il s'étonne même, que dis-je? il s'étonne surtout des moindres contradictions qu'il essuie en sa qualité de chrétien.....

HERMAS. Vous ne voulez rien me laisser à deviner. Le mot est lâché : c'est aux chrétiens que vous intentez procès. Au reste, vous n'avez rien à me cacher; dès le commencement de cet entretien, j'étais averti.

ONÉSIME. Sans doute; et je ne devais pas faire semblant de me défier de votre pénétration. Laissons cette feinte inutile. Oui, c'est à des chrétiens que je reproche ce que tout à l'heure vous reprochiez aux apôtres. Il en est qui s'étonnent, jusqu'à n'en pouvoir revenir, des plus légers inconvénients auxquels les expose leur qualité de chrétiens. Il en est même qui, trouvant fort naturel que Christ ait souffert, que les martyrs aient souffert, que des troupeaux tout entiers aient enduré les supplices, la captivité, l'exil, ne peuvent concevoir ni supporter, de la part des ennemis de l'Évangile, un regard de malveillance ou un sourire de mépris. Tout ce qui les atteint est grave, exorbitant; toute injustice s'explique, hormis celle qui les touche; et les plus légères épreuves que leur Maître peut leur envoyer, confondent leur intelligence. Il leur semble qu'ils

ont dû, par privilége, hériter la paix, la plus entière paix, de Celui qui est venu apporter dans le monde l'épée et non la paix. Quels héritiers! quels successeurs! quels continuateurs de Jésus-Christ! quels héritiers bien plutôt et quels continuateurs de l'incrédulité des premiers disciples! Et cette crainte d'interroger, cette peur de connaître la vérité, quoi de plus commun parmi ces témoins de la vérité! (car c'est le nom qu'on peut donner à des chrétiens.) La nécessité d'interroger Jésus-Christ se représente sans cesse dans la vie de tout chrétien, et Jésus-Christ, toujours disposé à se laisser interroger, est toujours prêt à répondre. Bien souvent, pour entendre sa réponse, ils n'auraient qu'à descendre dans leur propre cœur. Le font-ils? Osent-ils, quand il y va d'une opinion qu'il faudrait désavouer ou d'un devoir qu'il s'agit enfin de prendre au sérieux, osent-ils aller au bout de leur pensée, où se trouverait, s'ils s'aventuraient jusque-là, la réponse de Jésus-Christ? Consentent-ils toujours à examiner? Acceptent-ils volontiers une discussion nécessaire? Ne les voit-on jamais éviter une rencontre, éluder un entretien qui pouvait les éclairer? Ne dirait-on pas qu'à une certaine époque de leur vie, ils ont réglé compte avec la vérité, et décidé qu'à partir de là ils n'avaient plus rien à apprendre, ou, pour mieux dire, ils n'apprendraient plus rien? Vous avez entendu parler de cet écrivain qui refusa des

renseignements nouveaux sur un siége fameux dont il avait écrit l'histoire. « Mon siége est fait, » répondit-il. Le leur est fait aussi ; et soit lâcheté, soit orgueil, soit paresse, ils se gardent d'interroger Jésus-Christ, et se tiennent, le plus qu'ils peuvent, hors de la portée de sa voix. De cette manière, ils ne savent que ce qu'ils veulent savoir ou ce qu'ils n'ont pu s'empêcher d'apprendre. Croyez-vous qu'il n'y ait point de ces hommes parmi les chrétiens? N'en connaissez-vous aucun?

HERMAS (*soupirant*). J'en connais un, du moins.

ONÉSIME. Il y en a un probablement dans chaque chrétien. Mais verrons-nous des chrétiens *se disputer entre eux à qui sera le plus grand?* Il n'y a pas d'apparence. Non ; ils ne le feront guère à la vue du monde, en face de leur Maître, comme les disciples, ni chacun en son propre nom. Mais à toutes ces réserves que perd le malin? peu de chose. Qu'on s'élève soi-même franchement, ou qu'on défende avec obstination, avec hauteur, son sentiment comme le seul bon, son système comme le plus parfait, sa secte comme la meilleure, son homme enfin comme le plus grand, qu'importe? c'est déguiser seulement, et déguiser assez mal, l'idée qu'on a de ses propres avantages, et ce besoin de voir quelqu'un au-dessous de soi et sous ses pieds, dont la satisfaction est le plus savoureux des contentements de l'orgueil, — si toutefois l'orgueil se

contente jamais. Il me suffit, je pense, d'avoir cité cet exemple. Vous ne direz ni que le cas est rare, ni que la vanité des disciples et celle dont je parle diffèrent essentiellement : la première est plus naïve ou plus franche, voilà tout. Les disciples se vantent les uns aux autres d'une grandeur propre et personnelle; nous en savons trop pour faire de même; nous n'oserions. Mais tout ce que nous pouvons, nous l'osons; et, quoi qu'il en soit, il reste toujours que nous nous faisons grands d'une autre grandeur que de celle de notre Sauveur, que nous nous parons d'autre chose que d'humilité, et que nous essayons de nous élever en face de Celui-là même, qui, pour nous réconcilier avec son Père, s'abaissa et s'anéantit. Qu'ont fait de plus et de pis les apôtres au pied du Tabor? Encore faut-il ajouter que nous avons, grâce à eux, une leçon qu'ils n'avaient pas eue. Cet enfant que Jésus leur présenta, et qui probablement les fit rentrer en eux-mêmes, est un perpétuel reproche à notre présomption. Nous savons mieux que les disciples ne pouvaient le savoir alors, et ce que vaut, et combien est essentielle au christianisme, cette humilité, vertu toute nouvelle, dont il fallait qu'un Dieu nous donnât l'exemple pour que nous en eussions seulement l'idée. Nous pensons mieux que les apôtres, et nous faisons pis. Que vous semble de nos progrès?

HERMAS. Prenez garde, mon ami; vous vous em-

portez, ce me semble. Seriez-vous bien aise d'avoir entièrement raison? est-il possible même que vous ayez entièrement raison? L'humilité ne serait-elle donc qu'un mot de plus, ajouté par Jésus-Christ à nos vocabulaires? N'y a-t-il point d'humbles dans le monde? Dans ce cas, il n'y aurait point de chrétiens; et qu'est-ce que le christianisme sans les chrétiens?

ONÉSIME. N'ai-je pas dit, en vous reprenant, que vous ne tarderiez pas à prendre votre revanche? Oui, vous me reprenez avec raison. Mes termes sont trop absolus. Ce que j'ai vu, je l'ai bien vu sans doute, et je le rapporte fidèlement; mais je parle mal quand je parle de manière à faire entendre que ces disputes de préséance sont le fait de tous les chrétiens, et que leur foi n'a pas brisé leur orgueil. Non, j'ai devant les yeux un tort qui n'est pas rare, mais qui n'est pas universel, et que les chrétiens qui s'en rendent coupables ne tardent pas, s'ils sont chrétiens, à se reprocher vivement. C'est bien le moins qu'ils se distinguent en cela du reste des hommes; et certainement ce n'est pas uniquement en cela qu'ils s'en distinguent. Je me garderai d'être ingrat envers Dieu lui-même en méconnaissant les victoires que Jésus-Christ remporte chaque jour par son Esprit dans l'âme des chrétiens sincères. Ce n'est donc pas à tous, ni même à aucun sans quelque réserve, que j'appli-

querai ce qui suit, dans l'histoire que nous avons lue. Rejeter, empêcher de chasser les démons ceux qui ne suivent pas Jésus-Christ avec nous, c'est-à-dire exclure de la communion de l'Église universelle, que dis-je? exclure même de la communion civile, frapper d'anathèmes et de châtiments ceux qui, chrétiens aussi bien que nous, ne le sont pas comme nous; ceux qui, à leur manière et non à la nôtre, font ici-bas l'œuvre de Jésus-Christ, c'est une faute qu'on ne peut imputer à tous les chrétiens, encore moins, d'une façon particulière, à ceux de notre temps; mais enfin, des chrétiens l'ont commise et s'en sont fait un honneur; des chrétiens, encore aujourd'hui, en sont à regretter de ne la pouvoir commettre; ils la répètent du moins autant qu'il est en eux; non contents de se préférer témérairement à d'autres, qui, comme eux, confessent Jésus-Christ venu en chair, ils les condamnent, ils les renient; ils épuisent leurs meilleures forces à les combattre et à les décrier; et, chose triste mais véritable, ils font plus d'accueil, dans les occasions, aux ennemis du nom de Jésus-Christ qu'à ceux de ses amis qui ont le malheur, si j'ose m'exprimer ainsi, de ne pas prononcer comme eux ce saint nom, ou de l'orthographier différemment. Oui, fort souvent, entre eux et ceux qu'ils excluent de leur communion, la différence vaut à peu près celle de l'orthographe entre deux écrivains, et peu s'en est

fallu, en certains temps, que l'histoire du *schibboleth* hébreu ne se renouvelât dans l'Église, au grand déshonneur des chrétiens (1).

HERMAS. Ces temps sont passés ; et l'esprit qui prévaut aujourd'hui dans l'Église évangélique est l'opposé de cet esprit-là.

ONÉSIME. Ne croyez pas que je méconnaisse la différence des temps et les grâces dont, à cet égard, Dieu semble avoir fait le privilége de nos jours. Mais cette racine d'amertume est loin d'être extirpée ; elle pousse de terribles jets en des âmes d'ailleurs fidèles ; et nous n'en sommes point encore à adopter dans sa simplicité et à répéter sans arrière-pensée cette parole de bénédiction d'un grand apôtre : *La grâce soit avec tous ceux qui aiment le Seigneur Jésus-Christ* (2).

Quant à l'horrible proposition que les disciples, dans leur fanatisme (j'adopte vos expressions), ont osé faire à leur divin Maître pour punir un autre fanatisme, plus excusable que le leur, je confesse que je n'ai trouvé sa pareille dans la bouche ni dans les écrits d'aucun chrétien, par la bonne raison qu'on ne saurait la faire et passer pour chrétien. Nous savons un peu mieux, Dieu soit loué, *de quel esprit nous sommes ;* et puis, après tout, nul de nous apparemment ne se flatte de voir, à son

(1) Juges, XII, 6. — (2) Éphésiens, VI, 24.

ordre, le tonnerre docile tomber sur la tête des ennemis de son Dieu. Mais, tout compte fait de la différence des temps et des circonstances, nous nous trouverons, dans certains moments, les tristes émules de ceux que nous condamnons.

Souffrez que je m'adresse à vous-même. Vous êtes d'un naturel doux et d'une humeur tempérée. Mais si jamais vous avez dû être témoin des triomphes, et des triomphes prolongés de l'injustice et du mal, rappelez-vous ce que vous avez éprouvé. Le précepte apostolique qui recommandait à des chrétiens sous le glaive et sous la croix d'*élever à Dieu des mains pures, sans colère et sans contestation* (1), devait être présent à votre mémoire, et vous avertissait de prier pour ces coupables heureux. L'avez-vous fait? l'avez-vous fait de cœur? La pensée qu'ils étaient les déplorables instruments d'une trop juste dispensation, et que Dieu, qui vous châtiait par eux, les châtiait d'un même coup par leur bonheur même, a-t-elle été votre pensée dominante? Quels sentiments avez-vous nourris? quels vœux avez-vous formés? de quoi vous êtes-vous affligé? de quoi vous êtes-vous réjoui? Quel a été le sujet, quelle a été l'inspiration, quel enfin l'agrément et le sel de vos entretiens? N'avez-vous pas mille fois souhaité ce que vous n'osiez deman-

(1) 1 Timothée, II, 8.

der? et avec une mesure de connaissance égale à celle des apôtres, à l'époque où nous les prenons pour leur faire leur procès, ce que vous osez souhaiter, ne l'auriez-vous pas demandé? Répondez-moi *non* si vous le pouvez; vous me ferez plaisir. Dans ce cas, je resterai seul sur la sellette; car, en pensée, je m'y suis mis, et j'y étais en vous parlant. J'ai eu tort de vous y mettre; mais y suis-je seul? n'y en a-t-il pas bien d'autres avec moi? le ressentiment, la colère, la haine, qui est un meurtre, seraient-ils donc si rares? la charité serait-elle si commune? la chair serait-elle complétement vaincue? Dieu le veuille; mais je ne le croyais pas, et je ne le crois pas encore. Le moment n'est pas venu, ce me semble, de se taire entre chrétiens sur le devoir de la miséricorde et sur celui de l'intercession, qui tient au premier de si près. Je crois, je sens que l'amertume est toujours prête à déborder dans un cœur d'homme; elle coule à son aise dans le lit que lui creuse l'indignation; il faut avoir été longtemps à l'école et dans la compagnie de Jésus-Christ, il faut avoir appris de lui à mettre bien des choses sous ses pieds; il faut, assis auprès de lui, voir de bien haut les intérêts et les agitations de cette vie, pour ne risquer plus de prendre le change, et de haïr en croyant s'indigner. Pour le moins, grâces à Dieu, nous savons de quel esprit nous sommes, de quel esprit nous devons être; nous

savons qu'en notre qualité de chrétiens, nous ne pouvons point haïr. Sachons-le mieux encore; pensons-y plus souvent; avertissons-nous sur ce point nous-mêmes et les uns les autres; et demandons à Dieu ce que lui seul peut nous donner, ***des entrailles de miséricorde, de bonté, d'humilité, de douceur et de patience*** (1).

(1) Colossiens, III, 10.

TABLE DES MATIÈRES.

Paris. — Typ. de Ch. Meyrueis et Ce, rue des Grès, 11. — 1857.

